

MÉMOIRES

DE

FLEURY.

FÉLIX LOCQUIN, IMPRIMEUR,
RUE N.-DAME-DES-VICTOIRES, N. 16.

MÉMOIRES

DE FLEURY

DE LA

COMÉDIE FRANÇAISE.

(1757 à 1820.)

PRÉCÉDÉS D'UNE INTRODUCTION.

Deuxième édition.

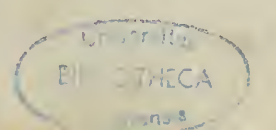
I

PARIS

AMBROISE DUPONT, ÉDITEUR,

7, RUE VIVIENNE.

1836



FRANCE ET THÉATRE.

—

Fleury fut 62 ans comédien, à cette époque où le théâtre résumait, en quelque sorte, l'histoire de nos mœurs.

Des manières élégantes, une éducation de

gentilhomme, l'audace gracieuse d'alors, et, au-dessus de ces qualités, la qualité supérieure d'acteur du premier ordre, firent de Fleury un brillant personnage de l'art et de la mode. Tout ce qu'il y avait d'hommes légers ou sérieux, penseurs ou frivoles, graves ou superficiels, en même temps qu'ils vivaient au milieu d'un monde dont ils étaient les directeurs ou les imitateurs, vécurent avec Fleury de la vie du foyer et des coulisses, et si l'artiste aime à conter, ses confidences animées viendront ajouter de nouvelles richesses aux richesses de la plus curieuse de nos galeries.

Les peintures du dix-huitième siècle ont été si souvent reproduites ; tant de plumes lui ont demandé compte de ses plaisirs, de sa morale, de ses fautes et de ses espérances, que tout semblerait épuisé sur cette société caduque ; pourtant, nul écrivain encore n'a mis en scène l'épisode le plus animé, le plus concluant de ce pêle-mêle de soixante années, et dans ces

recueils sans nombre où l'on déshabille l'histoire, aucun n'en a retracé le tableau dans son aspect le plus pittoresque et le plus passionné. Semblables à ce personnage de la comédie de Sédaine, qui décrit savamment tout ce qui compose une serrure et oublie la clé, nos chroniqueurs du dix-huitième siècle n'ont oublié que LE THÉATRE.

C'est faire l'histoire de la Fronde et ne pas tenir compte des barricades.

La Scène Française fut la place publique du dix-huitième siècle; ailleurs on jouait, on soupait, on médisait, mais l'heure de la Comédie-Française était réservée pour y venir chercher, non-seulement le spectacle qui amuse, mais l'opinion commune qui rapproche, l'affection commune qui réunit. Le Théâtre était le cerveau de la nation, les Comédiens la voix de la patrie, et les esprits avancés qui voulaient parler d'avenir au peuple se plaçaient à la Comédie-

Française. La liberté philosophique, proclamée sur la scène, précéda la liberté politique proclamée à la tribune; Lekain, Clairon, Monvel, Dumesnil, étaient des orateurs populaires assidûment écoutés, assidûment applaudis avant les Mirabeau et les Barnave. L'immortelle déclaration des droits de l'homme : « tous les hommes sont égaux devant la loi, » avait été devancée dans ces vers de poésie sainte :

« Les mortels sont égaux ; ce n'est pas la naissance
« C'est la seule vertu qui fait leur différence. »

Le 89 du parterre précéda de près d'un demi-siècle le 89 de la nation.

Quand le théâtre se fait aussi l'organe de la raison humaine, on conçoit quelle importance s'attache à ses révélations; il manquait donc à notre époque d'investigations et de recherches l'enquête de la Comédie-Française.

Cette lacune, si intéressante à remplir, l'est ici par un homme qui écrit pour la première

fois, il est vrai ; mais cet homme est toujours sur un des plans en saillie du tableau. Fleury, avec moins d'instruction que de talent, avec plus de charme que de correction, *les pieds sur les chenets*, comme il le dit lui-même, est heureusement arrivé au bout d'une tâche difficile pour tout autre que lui.

Le théâtre et la littérature dramatique exerçaient une action toute puissante sur la France et sur l'Europe quand cet acteur célèbre parut. Pour faire mieux comprendre une telle influence, et donner aux souvenirs de Fleury un attrait de plus, nous allons parcourir rapidement les pages historiques de notre Scène.

On l'a dit : le tableau de la marche de l'esprit humain est dans les annales du Drame.

En quelques mots, voici chez nous sa vie aventurière :

Il court les processions avec les prêtres.

Il se sécularise avec les clercs de la bazoche.

Il devient fier et savant, et, l'ingrat qu'il est !

il dédaigne le peuple, se construit une belle salle pour s'enfermer en compagnie d'hommes d'élite qui le paient; et là, il se pavane devant eux affublé d'habits à ramages, prétendus grecs ou romains. Fier avec Corneille, tendre avec Racine, il se ressent encore de sa nature gauloise : le cothurne cache difficilement la botte de chevalier.

Le Drame héroïque, digne et paré, tient rigueur au naturel. Molière popularise le Drame comique.

Molière est comédien; dès-lors, la place des comédiens est fixée. L'ordonnance de Louis XIII [1] a moins fait pour eux avec sa faveur, que ce nouveau collègue en partageant leur fortune. Le roi a dit : — Vous pouvez être gentilshommes; Molière dit : — Vous êtes mes camarades.

Après lui, un long temps de repos dans l'art.

---

[1] Déclaration du 16 avril 1641.

Corneille, Molière et Racine ont plutôt des successeurs que des héritiers; où le génie avait excellé, le talent réussit; cependant notre gloire n'est point augmentée, et les auteurs qui restent la soutiennent plus qu'il ne la perpétuent[1].

L'art dramatique s'alanguit, mais ne meurt pas; il vit toujours par les comédiens de génie.

Voltaire fait alliance avec eux; la sépulture chrétienne est refusée à Lecouvreur : le poète venge l'actrice par une apothéose. Le clergé le persécutera, mais un contrat est dès aujourd'hui signé entre l'auteur et ses interprètes.

Dorénavant, si Voltaire est illustre, la comédie française sera grande.

Il en est des arts et des lettres comme de la politique et des armées, il leur faut toujours un

---

[1] Nous ne parlons ici que des hommes éminens, qui sont à la littérature dramatique ce que Newton est à la science. Nous expliquons quelques lignes plus bas notre pensée.

homme qui tienne le sceptre. Vivant résumé de toute une littérature, cet homme doit être fort par ses œuvres, fort par sa persévérance, fort par ses idées nouvelles, ou plutôt par la hardiesse de ses idées, car les nouvelles idées d'un auteur sont les vieilles idées de progrès d'un peuple!

OEdipe et la *Henriade*, *Alzire* et *Mérope* ont paru; l'interrègne littéraire a cessé : Voltaire est proclamé le poète national.

C'est à la Comédie-Française qu'il place le siége d'un empire qui durera soixante années. C'est là qu'il fonde son école et forme ses disciples; là, que prenant corps à corps le fanatisme, il donne aux vérités qu'il annonce cette expression d'énergie et d'audace qu'elles ne peuvent recevoir que du mouvement de la scène; c'est au théâtre qu'apparaissant davantage sous le triple aspect de philosophe, de poète et d'historien, il passionne une raison sublime de tout l'essor que lui prête le jeu de l'acteur, et

commence la guerre qu'il continuera encore après tant et de si glorieuses victoires, toujours attaqué, toujours prêt à la lutte, toujours triomphant, depuis le succès d'*OEdipe* jusqu'au couronnement d'*Irène*.

Voilà le Théâtre-Français constitué en église militante ! Voltaire est le pape de la foi nouvelle et le conclave se tient chez madame Geoffrin ; d'Alembert est le nouveau père Joseph du système ; les comédiens des lévites en armes, et s'il faut un arsenal, on aura l'Encyclopédie.

Mais la société n'a pas qu'un seul peuple, et si, dramatiquement parlant, le peuple de Voltaire avance, celui de Marivaux reste stationnaire.

Le peuple de Marivaux, c'est la régence et sa suite ; c'est le peuple des boudoirs, des petites maisons, des ruelles et des soupers fins ; ce sont ces hommes à la métaphysique sensuelle, en qui l'art de connaître les plus secrètes faiblesses des femmes, ne le cède qu'à l'art de les mettre à

profit; c'est ce peuple de robins qui les séduisent, de financiers qui les corrompent, d'abbés qui les chantent, de grands seigneurs qui les méprisent, de roués qui les ruinent; c'est ce peuple enfin, avec lequel un peuple nouveau veut en finir; mais qui se tient encore assez ferme sur ses talons rouges.

Plus Marivaux sera faux comme poète, plus il sera vrai comme historien; car la scène ne peut avoir plus d'étendue que les mœurs : le style de Marivaux est une révélation et une date. Que sont les arts autour de lui? Qui représente la peinture? —Vatteau ou Boucher. Qui la sculpture? — Coustou. Qui le roman? — Voisenon ou l'auteur du *Sopha*. Tout est pompons et fleurettes, la muse fait des nœuds et parfile, le style a ses rubans, la pensée est en vertugadin.

Le monde Marivaux donna force au monde Voltaire, et bientôt force au monde du comique, dit *larmoyant*. Ce genre moins vrai, pour le temps, que le drame de Marivaux, était le signe

visible d'un besoin de réaction dans les mœurs. Quand les pièces musquées annonçaient précisément où en était la société, le Drame larmoyant, laissant ce qui était pour ce qui devait être, rappela l'homme aux devoirs de famille, et combattit ses égaremens et ses préjugés. Marivaux et Dorat (qui n'était que du Marivaux énervé) peignaient les travers d'un monde que Lachaussée et Diderot venaient moraliser, comme Vatteau avec ses scènes de boudoir était moralisé par les scène d'intérieur de Greuze, comme la vigoureuse éloquence du roman de Jean-Jacques moralisait les sophismes érotiques de l'école de Crébillon.

Les Comédiens grandissent ; leur importance s'augmente de toute l'importance de leur mission : ne donnent-ils pas le mouvement et la vie à toutes ces œuvres, soit qu'elles appartiennent à la mode, au sentiment ou à la haute raison ? Aussi, sur la scène française, où se débattaient en apparence deux littératures, mais en réalité

deux sociétés, l'une avec son passé l'autre avec son avenir, chacun venait voir ou rechercher les artistes en renom qu'il croyait de son bord : les hommes de lettres, leurs associés; les hommes du monde, leurs complices.

Dès-lors, les comédiens ont la vogue. Paris donne le ton à l'Europe, et l'Europe, qui épèle le français brillant de *Zaïre* et de *Mahomet* et le français fin et délié des *Fausses confidences* et de *l'Épreuve nouvelle*, demande à la France les habiles interprètes de ces ouvrages. Les comédiens sont appelés partout; on expédie, on colonise des troupes entières. La Comédie-Française se fait connaître sur échantillon; acteurs comiques, acteurs tragiques partent tour à tour; moins gais que les comédiens de Scarron, mais largement rétribués, protégés, appréciés, ces artistes affluent dans l'Europe éclairée, instruite, électrisée par les productions de nos écrivains célèbres. Les Comédiens Français donnent le ton français à toutes les Ca-

pitales ; leur enseignement pénètre jusque dans les boudoirs de la Czarine, jusque dans les tentes de Frédéric II ; par les Comédiens, notre littérature s'empare de l'Europe, s'y naturalise, y prend droit de bourgeoisie, et ce même Frédéric, qui naguère ne voulait signer les traités qu'en langue prussienne, tient à honneur de devenir un homme de lettres français du troisième ordre.

Et toute l'Europe des rois est littéralement sur les planches de notre Théâtre. Veut-on des pièces justificatives ?

Dès 1730, au camp de Malkberg, mademoiselle Carton, chanteuse de chœur du grand Opéra, soupait en cinquième avec les rois Auguste de Pologne et Frédéric-Guillaume de Prusse, les deux princes leurs fils (dont l'un fut Frédéric II) et le comte de Saxe ; au dessert, on y dit des scènes de Voltaire, le jeune Frédéric surtout s'y distingua.

Plus tard, Aufresne forme une troupe à Saint-

Pétersbourg; et, dans l'intérieur du palais des Czars, on représente des proverbes, mais il faut les écrire en français. La fille de ce même Aufresne joue et compose de compte à demi avec Catherine la grande, qui peut-être, devant ses admirateurs de l'hermitage, revêtit aussi le jupon court et le blanc corset.

En Danemarck, il y a une troupe française, et le roi préside aux répétitions. Transfuge de notre théâtre, Monvel, devenu lecteur de Gustave, l'aide de son expérience : comédien et Monarque mettent en scène.

On joue encore la tragédie française devant le roi d'Espagne; c'est à Madrid que Raucourt fait les premiers essais de son jeune talent. Dans le pays de l'inquisition, Raucourt fait entendre du Voltaire [1].

---

[1] Et qu'on ne dise pas que l'inquisition était abolie alors! Quelques années plus tard, un noble espagnol, qui vint à Paris se former à l'école de nos philosophes et tenta ensuite d'introduire en Espagne notre littérature et notre théâtre, le comte Paul Olavidès, mis en jugement par les Pères de la foi, fut condamné et subit son supplice. C'était en 1778!

Vienne aussi a sa troupe française; la sœur de Fleury apprend à la future épouse de Louis XVI à dire des vers. Joseph II et Marie-Thérèse ont choisi ce nouveau professeur, et il faut une négociation de cabinet pour remplacer l'actrice par un abbé.

Frédéric II veut voir Lekain; il le fait venir à grands frais, le traite en prince, l'écoute, le compare à Aufresne, puis, en connaisseur, ne l'admire qu'après examen; puis ensuite, lui roi, soumet sa haute déclamation à la critique du tragédien. Lekain complimente le vainqueur de la Silésie, qui met ce jour-là au nombre de ses jours de victorieux souvenir.

Le goût du Théâtre-Français enfin pénètre jusqu'en Italie : à Rome, à quatre pas du Vatican, une congrégation de religieuses chausse le cothurne et le brodequin; une fois même, elles jouent *George Dandin*. George Dandin! quelle sœur converse a tenu la chandelle du mari trom-

pé? quelle novice écouta les tendres propos de Clitandre?

Voilà pour l'Europe!... Et Paris?

A cette heure où le bourgeois de la capitale se couche, l'heure du monde élégant a sonné le réveil. De tous côtés des temples sont ouverts aux plaisirs de la scène, les carrosses se heurtent, la foule abonde, on se presse, on entre : heureux les élus! L'orchestre résonne, l'accord du menuet se fait entendre; réflétée par mille cristaux, une voie lactée de bougies étincelle, et brûle suave et parfumée. Quels sont ces gens en petites loges aux tentures de brocard, aux lampas dorés? Et ces autres, derrière ce grand voile aux peintures mignardes, aux saturnales de trumeaux? Pourquoi ce mousquetaire tient-il la houlette et cet abbé endosse-t-il la cuirasse? Par quelle aventure cette duchesse est-elle rosière et ce financier grand sultan? Quels mystères inouis se préparent? A Versailles, à Brunoy, au Palais-Royal, rue d'Antin, en cent lieux, à la même heure, un même cri se

fait entendre, un cri qui fait palpiter l'amour-propre et sourire la malice : AU RIDEAU ! voyez ! usez du procédé du diable de Cléophas. Les toits se soulèvent!... quel peuple divers! brillant, animé, pailleté, drapé. Chez la duchesse du Maine, ce Cicéron, c'est Voltaire, ce Catilina, le maréchal de Villars ; chez madame de Montesson, cette Margot c'est la Maintenon de la branche cadette, ce Michau, le duc d'Orléans; MONSIEUR frère du roi, la danseuse Guimard, le financier Lavalette se disputent, s'arrachent les meilleurs comédiens ; mais la troupe est indigène chez la reine de France : cette Babet si gracieuse, c'est elle; cette soubrette si vive et si spirituelle, c'est elle ; cette Colette à la voix qui touche l'ame, c'est Marie-Antoinette encore; sur le théâtre, comme sur le trône, Colins et flatteurs chercheront l'allusion dans l'ariette :

« Quand on sait aimer et plaire,
« A-t-on besoin d'autre bien?

Reine! qui tient le sceptre a besoin de plus de dignité que de grâce! Ne placez pas le trône sur le théâtre! craignez une funeste comparaison. Reine! il est des illusions nécessaires; ne dépouillez pas la puissance de sa féerie; elle aussi a besoin de ses décors, de ses toiles, de ses machines et de ses gloires. Malheur! si vous détruisez le prestige!

Dès long-temps le clergé dirigeait un œil inquiet sur la Comédie-Française. Dès long-temps Eglise et Théâtre étaient en présence, et ces deux antagonistes, ayant en tête leurs chefs respectifs, Voltaire et le fameux de Beaumont[1], archevêque de Paris, s'attaquèrent bientôt de haute lutte.

Détruire un général, c'est désarmer les combattans. Le moment est arrivé. Le tocsin ecclé-

[1] M. de Beaumont paraissait de bonne foi obéir à sa conscience; mais son zèle fut aveugle. On a dit de cet archevêque que « c'était une lanterne sourde qui n'éclairait que lui. »

siastique appelle les siens, la guerre commence; le clergé a sur le cœur le manifeste de 1718.

« Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense. »

Il a sur le cœur *Alzire*, offerte par Voltaire en gage de réconciliation, et qui ne fut, d'après lui, que *La Réconciliation normande*[1]; il a comme plus grand souvenir de colère encore, *Mahomet;* ce Mahomet permis, défendu, permis de nouveau, puis dédié au Pape, chef des évêques, et joué par les comédiens que les évêques excommunient. Ces mille vérités propagées par le Théâtre, les prêtres les ont bien autrement en haine que les flots de vérités qui dans les livres, battent, inondent et submergent la nef orgueilleuse qu'ils osent nommer encore la barque de Pierre; car la vérité des livres, lente à faire son chemin, peut être étouffée; mais la vérité du

---

[1] Pièce du vieux répertoire.

théâtre, ainsi que le coursier de Job, aspirant la lumière et l'espace, marche et ne rétrograde plus.

Monsieur de Beaumont attend son heure et son Séide : il est trouvé !

En 1755 un jeune auteur, à peine âgé de vingt-six ans, donna sur le théâtre de Nancy sa patrie, en présence du roi de Pologne, une comédie intitulée : *le Cercle.* La philosophie y jouait le rôle le plus ridicule, dans le personnage de J. J. Rousseau, qu'il était impossible de méconnaître. Stanislas et sa cour témoignèrent leur indignation, et plusieurs voix généreuses s'élevèrent contre le nouvel Aristophane.

Le Clergé écoute et la Sorbonne inscrit cette réprobation comme un *satisfecit.* Enfin, une plume laïque semble acquise au fanatisme en rochet ! Dès lors, ce parti intéresse l'autorité à réprimer les écarts du parti philosophique; et, par crainte de l'enfer, Louis XV cède au

clergé une portion de sa puissance temporelle; le plan est dressé : il faut perdre dans l'opinion ce qu'on nomme dédaigneusement : « la Secte. » La Comédie-Française est la chaire des philosophes ; c'est donc porter un coup hardi que de les attaquer sur leur propre terrain, de tourner contre eux leurs propres armes, de les battre avec les milices qu'ils ont disciplinées. La comédie-Française est menacée de la pièce des *Philosophes*.

L'affaire est grave ; elle se traite par ambassadeur ; l'auteur de l'*Année littéraire* se charge de piloter le brûlot ; Fréron fait lecture de l'œuvre de l'Aristophame lorrain ; puis il conclut par déclarer aux comédiens : « qu'il est fort inutile de délibérer, attendu que cette comédie sera jouée MALGRÉ EUX. »

Malgré eux ! à quel degré de puissance en est arrivé le Théâtre ! la faculté de théologie en appelle à la compétence des coulisses ; Pré-

ville est le grand vicaire de M. de Beaumont ; l'artiste humilié marchera à quatre pattes pour la plus grande gloire de la Sorbonne, mais sur ce masque comique il y a un rire contre les prêtres ; après le vers qui frappe le philosophe, il y a cet *a parte* qui juge l'apôtre intolérant : « Faites coasser les grenouilles d'Anitus contre les Socrates du jour; taillez vos amples soutanes en petits manteaux pour tous les Crispins de France, mes confrères; en jouant par vous, nous jouons contre vous ! Vous êtes dix-huit archevêques, cent douze évêques, treize cent soixante-quinze abbés crossés et mitrés, un état-major complet d'abbés généraux et d'abbés supérieurs, vous avez plus que l'étoffe d'un Concile : et vous aussi, vous en référez au parterre !

Le parterre jugera. Depuis long-temps dit Fleury, à propos d'une autre querelle : LE PARTERRE SE FAISAIT PEUPLE.

Et maintenant, devant lui se lève la muse du

Drame; non plus Thalie et sa marotte décrépite, non plus Melpomène et son poignard émoussé, mais une femme virile, puissante fée d'intelligence et d'émancipation. Déjà, le parrain des *Philosophes* a frémi devant l'*Ecossaise*. Déjà, pour les soutiens de la Sorbonne, le Théâtre se dresse en pilori, et le vers acerbe de Lemière cloue sur leurs têtes : l'*Empire des coutumes*[1]. Le temps est venu où toutes les idées généreuses se poseront à la comédie-Française; animées d'un jeu savant et plein de vie, elles se feront chair et sang pour le peuple; les mœurs, les passions, les instincts de l'avenir seront désormais au théâtre, et l'agitation des intérêts et des espérances se centralisera à la Comédie-Française.

Le bâtard *Figaro* a poussé son rire et son sar-

---

[1] C'est la *Veuve du Malabar*; l'auteur lui donna ce second titre à sa reprise; jouée comme œuvre d'art en premier lieu, elle devint plus tard œuvre de philosophie, et obtint un succès qu'elle n'avait pas eu d'abord; voyez là-dessus Fleury.

casme! Après le dogme de la tolérance, la Comédie vient proclamer celui de l'égalité. Entendez ces transports! ils sont unanimes; une parade de l'autorité souveraine fait marcher ensemble le parterre et les loges. Croit-on qu'il n'y ait que le peuple qui applaudisse? il y a aussi les rivalités de cour créées par d'Hosier[1]; c'est aussi la protestation de l'inégalité de la particule; les parchemins réguliers jettent dans la cause populaire ceux qui n'ont pu fournir la preuve des carosses. Quel succès! mais quel trouble! tout est en question... La comédie

---

1 On exigea, sous le ministère du maréchal de Ségur, les preuves de quatre générations de noblesse, dans l'individu qui voulait servir avec espoir d'avancement. Il y eut encore nommément *l'ordonnance des preuves*. Ceux qui voulaient monter dans les voitures de la cour (ce qu'on appelait *débuter*), devaient faire leurs preuves de noblesse ascendante jusqu'à l'an mille quatre cent. Cette loi arma la noblesse de province contre celle de la cour, et Beaumarchais à l'apparition du *Barbier démocrate*, eut pour lui plusieurs de ces grands seigneurs qui étaient très-peu gentilshommes.

gracieuse cherche à lutter encore ; le bon et ingénieux d'Harleville veut faire rétrograder ce parterre à la veille d'une révolution ; l'*Optimiste* paraît. « TOUT EST BIEN ! » dit Colin, avec cette voix des malades qui fardent leur agonie. « TOUT EST MAL ! » répond Fabre, en sanctifiant la misanthropie par le *Philinte de Molière*.

Tout est mal ! aussi tout change, et cependant nulle vérité n'a été omise sur le théâtre.

Ici notre tâche serait finie, mais nous ne voulons pas qu'on nous reproche d'avoir parlé de tout à propos de Fleury, excepté de Fleury. Nous ne nous arrêterons pas néanmoins sur d'arides détails biographiques à côté d'un livre où ces détails ont le mouvement et la vie; nous ne disserterons pas non plus sur le talent du comédien célèbre dont le souvenir est encore récent dans la mémoire des zélateurs de l'art comique. L'ouvrage que Fleury nous laisse en dit plus

que nous n'en pourrions révéler, c'est une espèce de transposition de ce qu'il fut sur la scène.

Si Fleury se montra supérieur dans les rôles qui demandent de l'élégance, de l'ironie et de la verve comique, ce sont aussi les qualités qu'il apporte en écrivant. Fleury a vu le monde comme il l'imitait, et l'on sait jusqu'où il portait la vérité d'imitation; son style a quelque chose de son jeu d'acteur : gai, vif, caustique, il observe bien, mais en artiste qui aime à trouver la physionomie comique des hommes et des choses; moins peintre des passions que des ridicules et des travers qui passent en revue devant lui, il regarde ses modèles, les fait poser par le côté qui donne essor à sa manière, puis, dans le tableau d'histoire, il cherche à trouver le tableau de genre.

Fleury n'a point laissé de réputation d'écrivain, il a au contraire celle d'un homme qui

ne savait pas l'orthographe. Fleury n'entend, il est vrai, ni Vaugelas ni ses successeurs ; il écrit par ignorance comme quelques novateurs de nos jours pour trop savoir.

Mais il est, pour le comédien, une étude qui, à la longue, marche à son insu[1], et presque malgré lui-même; chaque jour sa mémoire s'exerce, chaque case de son cerveau reçoit tour à tour ce qu'on trouve de plus saillant dans la littérature la plus animée, la plus vive et la plus en relief; il fait un emmagasinage journalier de mots élé-

[1] Nous sommes loin d'avancer que tous les comédiens en soient à ces études ; proportions gardées, on trouve au théâtre peut-être plus de littérature que dans le monde; car c'est l'instrument de l'état. Depuis Molière plusieurs de nos auteurs les plus distingués jouaient la comédie, notre scène a compté parmi ses illustrations dramatiques, les Baron, les Dancourt, les Lanoue, les Legrand, les Monvel, et on en trouve encore qui marchent sur leurs traces ; nous voulons dire que, lorsqu'il y a ignorance chez le comédien, c'est une ignorance tellement ornée qu'elle équivaut à l'instruction.

gans et triés, de phrases nerveuses et ornées; de là, une grammaire pratique qui lui est propre où il existe bien des lacunes, mais qu'on peut aisément combler avec quelque adresse et de l'usage. Peu à peu l'habitude de comparer et de choisir lui vient; avec Corneille, il apprend le sublime du langage à côté du naïf; avec Molière, il s'exerce aux tournures énergiques, franches et substantielles; Racine est son professeur d'élégance et de correction; Voltaire lui enseigne le brillant d'un langage dont Marivaux lui révèle les finesses, et un beau jour, l'*ignorant* est homme de lettres sans le savoir. Il y a sans doute quelque confusion dans sa tête, mais enfin la lumière arrive, tout se débrouille, tout s'arrange, tout se classe. L'ignorant qu'il est, ne sait pas les règles, mais il en sait l'application. L'ignorant ne met pas l'orthographe dans sa correspondance, mais il parle purement, il s'exprime en beau langage; il n'oserait écrire, mais il peut dicter.

Qu'on ajoute à cela la fréquentation des hommes de lettres, la conversation des auteurs, l'aimable causerie des dames de théâtre, qui presque toujours ont de l'esprit, et toujours le tact, la finesse et le charme que donne une vie hors des sentiers vulgaires; accordez à l'ignorant qui se trouve dans ces conditions, une mémoire facile; mettez en circulation dans sa tête, seulement dix mille lignes de vers ou de prose, et c'est peu; donnez-lui cent expressions heureuses, accrochées çа et là, vingt histoires inédites avec le piquant de leur vocabulaire ; résumez, faites le calcul de cette arithmétique morale, et dites-nous si cet homme n'est pas, en littérature, aussi riche que plus d'un rayon de bibliothèque; et quand cet ignorant, ainsi barbouillé de science, se nomme Fleury, si l'on a dit, peut-être avec raison, qu'il n'écrivit jamais correctement le bulletin favorable qui accueillit les œuvres des d'Harleville, des d'Eglantine, des

chénier, des Ducis, des Lemercier, des Andrieux, des Picard et des Etienne, avouez qu'il n'y a que l'ortographe de cet homme qui ne soit pas littéraire.

Orthographe à part donc, Fleury est un homme du monde spirituel et observateur, un artiste à l'imagination vive et féconde, un comédien de grâce et de verve. Deux générations de public, d'auteurs et de comédiens ont passé devant lui ; il a assisté à tous les combats du parterre, aux luttes de toutes les poétiques ; il a vu trois fois le Drame changer de face, et s'asseoir devant lui trois peuples pour ces drames divers. La comédie *ambrée*, la tragédie *philosophique*, la comédie *politique* et le drame *révolutionnaire* lui ont demandé un secours qu'il n'a pas prêté à tous avec la même bonne volonté, mais à la fin de sa carrière, il peut s'écrier avec Sheridan cherchant la philosophie du Théâtre : « En vérité ! je suis le meilleur juge

des choses. J'ai le plus entendu les témoins à charge et à décharge de l'histoire. »

J.-B.-P. LAFITTE.

I.

—

Les Princes espagnols.

Prison dorée. — Visite. — Richesse de mes souvenirs. — Mes travaux littéraires. — Milices de monseigneur d'Otrante. — Arrestations. — Est-ce que je serais de la conspiration? — — C'est à l'abdication de Ferdinand VII qu'on devra ces mémoires d'un comédien.

Après la grande affaire de la renonciation à la couronne d'Espagne, les princes en disgrace furent gardés à vue à Valençay, terre magnifique appartenant à M. Talleyrand, lequel, selon

cette aimable habitude de complaisance qui est le fond de son caractère, avait prêté sa belle demeure à l'empereur pour en faire une prison dorée et de circonstance.

J'étais alors à ma campagne dans le Blaisois, près Ménars, j'eus la curiosité de voir comment étaient traités ces hôtes espagnols; je connaissais le gouverneur du château, M. Berthemi, et davantage le trésorier M. Amaury, que j'avais reçu fréquemment chez moi. Me croyant à peu près sûr de mon fait, je partis pour Valençay, avec ma fille, mon Antigone à moi, mon bâton de vieillesse; car ce marquis de Moncade [1], si leste devant le public, avait soixante ans et la goutte... en petit comité.

Valençay est un endroit délicieux, et M. de Talleyrand l'avait encore embelli par tout ce que le luxe peut inventer de plus recherché. Le parc est vaste, et la forêt qui l'entoure permet le plai-

---

[1] Personnage de l'*École des bourgeois*, jouée par Fleury avec une grande supériorité.

(*Note de l'éditeur.*)

sir de la chasse : les princes en jouirent quelque temps ; mais bientôt on le leur refusa, il y avait même certain endroit du parc où il ne leur était pas permis de se promener. Le jour où j'arrivai, j'eus un instant la pensée de retourner sur mes pas, tant ce lieu de plaisance avait l'air d'une ville de guerre.

De l'auberge où j'étais descendu, j'écrivis un mot à M. Berthemi pour me recommander à lui, et lui dire le vif désir que j'avais de voir les princes : peu d'instans après je reçus une réponse toute flatteuse, et je me rendis au château, où l'accueil le plus favorable m'attendait. « Il faut rester ici jusqu'à demain, me dit l'aimable gouverneur ; vous aurez le temps de visiter le château et le parc ; les princes vont sortir pour aller à la promenade, vous les verrez de très-près, et vous viendrez ce soir au spectacle ; car pour les distraire on a fait un théâtre à l'orangerie ; les acteurs de la ville de Bourges viennent donner des représentations quand les princes témoignent le désir de les avoir. Ce soir on joue

Gulistan et *le Tonnelier;* vous serez placé comme vous devez l'être, et vous ne perdrez aucun des détails que vous voulez observer. Je voudrais pouvoir vous offrir l'hospitalité, mais mes ordres sont précis à ce sujet, et je ne pourrais même donner un lit à mon frère; je n'ai pas besoin de vous dire que vous dînez aujourd'hui avec moi, et que vous y déjeûnez demain. » — Tout cela fut dit avec tant d'abandon, tant de grace et de franchise, que j'acceptai avec plaisir.

Bientôt les princes passèrent dans la galerie. Ferdinand marchait le premier avec son oncle, qui me rappela Louis XVI; mais malgré le sentiment qu'on éprouve à la vue des grandes infortunes, la figure du prince héréditaire ne me revint pas : ce teint olivâtre, ces yeux enfoncés, vifs il est vrai, mais exprimant la terreur, ce nez long, dominant sur le tout, donnaient à l'ensemble quelque chose qui inspirait moins l'intérêt que l'éloignement. Son frère était mieux que lui; mais tous manquaient de no-

blesse, et il y avait dans leur attitude, dans leur marche, dans leur geste, je ne sais quelle exiguité lourde et quelle mesquinerie disgracieuse. Certes je ne cherchais point en eux des hommes se donnant des airs de héros dans l'adversité et se posant en victimes; mais dans ma longue carrière j'ai vu que le malheur ne frappait personne sans imprimer une espèce de physionomie de grandeur, soit qu'il y eût courage, désespoir ou résignation; chez ces princes, rien de cela. L'influence de Valençay agissait-elle sur eux? Hôtes de M. de Talleyrand, dissimulaient-ils à cause de l'air du pays?

Les princes étaient suivis du gouverneur, de M. Damezaga et autres personnes de sa suite. Du reste, on les traitait en rois; tous les honneurs, toute l'étiquette possible; formaient-ils un souhait, il était accompli. On allait au-devant de leurs volontés, on cherchait à deviner leurs désirs. Napoléon leur avait tout accordé.... sauf la liberté et la patrie.

J'allai au spectacle le soir. Le prince aperce-

vant une figure qui lui était inconnue, demanda au gouverneur qui j'étais. J'ignore quelle fut la réponse de M. Berthemi; mais après quelques mots échangés entre eux, ce dernier s'étant éloigné, je vis Ferdinand fixer les yeux sur moi avec attention. On lui apporta des rafraîchissemens : il fit fondre du sucre, je crois, et tout en tenant sa cuiller, son regard ne me quittait pas; peu après il nous envoya de ces mêmes rafraîchissemens, et nous fit un geste de la main, qui voulait être gracieux : je remerciai par une inclinaison de tête. Pour ce soir-là, tout fut fini.

Le lendemain matin, j'assistai à la messe: je n'étais pas à plus de trois pas du prince héréditaire, un peu en arrière et à sa gauche; il tournait doucement la tête, m'examinant ainsi par regards dérobés, et comme à la sourdine. Je pensais que peut-être la présence d'un comédien lui semblait bizarre dans un pareil lieu; mais je me trompais : son regard, difficile à soutenir, n'exprimait pas l'étonnement. Je sui-

vis un geste qui semblait m'être destiné. Tout en tenant son livre de prière, et chaque fois que ce prince tournait le feuillet, il frôlait la page en la faisant claquer, comme pour attirer mon attention ; puis, réunissant les doigts avec l'air de quelqu'un qui écrit, ses yeux me regardaient encore et m'interrogeaient : les mots, « n'avez-vous rien à me dire? » semblaient errer sur ses lèvres. Il ne trouva nulle réponse sur les miennes, mais tout me fit présumer qu'il avait eu un instant la pensée que j'étais peut-être un émissaire chargé pour lui de quelque dépêche ; car, ainsi qu'on va le voir, il était question en ce moment de le faire évader.

Outre la raison que les goutteux ne sont bien que chez eux, les pensées que ma présence faisait naître chez les princes, me gênaient : il n'était pas humain de laisser entrer dans le cœur des pauvres prisonniers des espérances auxquelles je savais par moi-même qu'il était bien cruel de renoncer dans tous les cas, la

prudence nous disait de retourner chez nous. Nous prîmes congé, remerciâmes M. Berthemi, et, revenus à la maison, l'air de mon petit domaine nous sembla meilleur à respirer.

Les idées mélancoliques nous font toujours faire un retour sur nous-mêmes. Ces princes, naguère si puissans et maintenant si obscurs, morts au monde, n'ayant plus de rôle actif à y jouer, me reportèrent à l'époque où nous autres aussi grands seigneurs de la scène, pendant vingt ou trente ans, mais seigneurs à heure fixe, il faut nous retirer du théâtre où nous brillons. C'est pour tout comédien une première mort, une mort plus triste que la mort réelle : survivre à sa propre réputation, et, quand elle est quelque chose encore, n'être plus rien soi-même! Les peintres et les sculpteurs ont les galeries, les ateliers, les salons des amateurs pour asile; les auteurs se voient sur les rayons des bibliothèques; mais au théâtre on laisse à peine de soi un nom qui frappe l'air, l'étiquette d'un homme de talent, tout au plus, sans nulle

autre donnée de ce talent; vous n'ètes, vous qui vivez, que le pauvre *moi* du logis, tandis que c'est le *moi* du théâtre qui était quelque chose. Pour peu qu'on vous aperçoive après votre vie officielle, on est tout étonné; vous ne comptez plus, il semble que chacun va vous dire : « Eh! mais d'où sortez-vous? Est-ce que vous devriez être encore de ce monde? » Vous n'auriez qu'une réponse à faire : « Allumez les rampes; donnez-moi des interlocuteurs, des décorations, une salle, un public, un poète : je vais vous donner, moi, un certificat de vie. » — Hélas! hélas! le pourriez-vous!

O rage! ô désespoir! ô vieillesse ennemie!

Vous auriez plus de zèle que de force; allez vous faire enterrer, vous êtes mort du jour où la toile se baissa sur vous pour la dernière fois.

Le public a de l'amour-propre comme un homme seul, et la chose sur laquelle il revient le moins, c'est sur une épitaphe.

Long-temps avant ma retraite, je m'étais dit

qu'il fallait se préparer d'autres occupations, se donner d'autres habitudes que celles du théâtre, et si l'amour de la renommée nous tenait encore, se perpétuer d'une autre manière; pour moi, j'avais tant vécu, tant vu, appris tant de secrets, je connaissais les rouages inaperçus de tant d'événemens, que mon thème était fait. Mille choses graves ou scandaleuses, risibles ou tragiques, étaient dans ma mémoire. Que de mystères de coulisses m'étaient connus! Que de mystères du grand monde, qui a bien aussi ses coulisses, m'avaient été révélés! J'avais beaucoup à raconter. « J'écrirai donc mes souvenirs, m'étais-je dit; je les publierai. » Puis j'avais eu peur : on s'est tant moqué de l'orthographe de Fleury! Que ne dira-t-on pas s'il s'avise d'écrire? C'était bien assez d'avoir connu les rigueurs du public... d'une certaine façon. Je résolus enfin de ne céder qu'à la première moitié de la tentation, et de ne faire usage de l'écritoire que pour moi et quelques amis.

En conséquence, je notais, non pas tous les

jours, mais assez souvent, ce qui m'avait frappé ou me frappait encore ; parfois je me laissais entraîner à passer la nuit sans désemparer et jusqu'à extinction de la bougie entière. Ma bonne fille me grondait ; je me laissais gronder comme un écolier, et comme un écolier aussi je suivais ma tête ; on pense bien que ma visite au château de Valençay fut consignée ; mais voici ce qui advint.

Depuis que nous avions d'illustres voisins, plusieurs grands officiers de monseigneur d'Otrante habitaient aux environs de Valençay : en termes clairs, la police avait de nombreux agens dans le pays, et sans m'en douter, je faillis à me trouver un peu de cette petite conspiration, où il ne s'agissait de rien moins que d'enlever le prince d'Espagne aux prévenances aimables de Napoléon, et à l'hospitalité de la France.

Un matin qu'après avoir passé la nuit sur mes paperasses, je dormais encore, on m'éveille, on m'annonce un monsieur ; il faut absolument

qu'il me parle. Je crus que la Comédie française était en péril, et qu'elle m'envoyait un exprès; je me trompais : je vis entrer un homme d'un certain âge, soigneusement coiffé; arrangé avec goût, superbe taille, belle figure, de la grace dans la démarche, de la bienveillance dans le regard. — « Je voudrais être seul avec vous, me dit-il. — Très-volontiers. (Je fis un signe, on sortit.) Qui me procure l'honneur de vous voir ? — Un artiste de votre mérite doit s'attendre à des visites. — Oh! Monsieur... »

Evidemment mon visiteur était embarrassé ; enfin, après avoir un peu rougi, un peu hésité, après que je l'eus un peu pressé : — « Vous connaissez M. Bertilhac? me dit-il. — Ne sachant où voulait en venir cette interrogation, je répondis un peu brusquement : — « Eh bien, quand je le connaîtrais!... — Il a été arrêté. — Arrêté ! — Et conduit au donjon de Vincennes. — Et pourquoi? — Comme conspirateur. — Monsieur Bertilhac? allons donc !

J'avais raison d'avoir des doutes, M. Berti-

lhac était un homme brave, excellent; mais il n'y avait pas plus du conspirateur en lui, qu'en moi de l'astronome; aussi ce fut avec un sourire d'incrédulité que j'accueillis cette grande nouvelle. — « Monsieur, cela est réel, ajouta cet homme, on conduit M. Bertilhac au château de Vincennes. — Ceci devient sérieux. Et de quelle conspiration l'accuse-t-on? — Il a voulu faire évader Ferdinand. — Sa Majesté Catholique s'était bien adressée. — On a arrêté aussi l'aumônier du prince. — Et il est à Vincennes aussi? — On ne dit pas. (Et sa voix s'assombrit.) — Quel ton tragique vous prenez! — On a arrêté un nommé Bédassier. — Bédassier! Mais je le connais; il appartient à une honnête famille. N'est-ce-pas le tailleur du château? — Lui-même : vous les connaissez tous, monsieur Fleury[1]!

Ici l'œil de cet homme cherchait à devenir

[1] Ce Bédassier fut accusé de faire parvenir les lettres du dehors dans le collet des habits.

(*Note de l'editeur.*)

scrutateur ; je compris à qui j'avais affaire, et je ne baissais pas les miens. Je lui demandai quel motif l'amenait chez moi, pourquoi il venait m'apprendre cette conspiration prétendue, et les noms des conspirateurs ; j'ajoutai : — « Est-ce que par hasard je serais, moi, de la conspiration ? »

Après avoir cherché à dissimuler un petit sentiment de honte, l'émissaire de la police (car c'en était bien un) débuta par me dire qu'il n'était point chargé d'une mission de rigueur ; que la police était active mais protectrice, ennemie surtout de toute violence avec un homme comme moi ; qu'en cette circonstance, par exemple, on ne voulait pas que son action fût autrement sentie ; ce monsieur enfin n'était qu'un *curieux* avec gendarmes. — « On vous a vu à Valençay, monsieur Fleury ; le prince Ferdinand a cherché à vous parler, on croit que vous n'avez rien entendu ; mais des rapports ont été faits ; vous avez passé quelques nuits à écrire ; on a remarqué de la lumière chez vous à des heures où tout le monde doit

être couché : sans doute il y a erreur; je viens donc officieusement visiter vos papiers, les inventorier en votre présence, et les emporter ensuite; ma mission se borne là, permettez-moi de la remplir sans bruit, sans éclat; il me serait pénible d'user des moyens que, dans le cas prévu d'une résistance, on a mis à ma disposition. » —Là-dessus il me montra deux signatures respectables, l'*il bondo cani* de ces gens-là.

Il aurait pu parler long-temps ainsi, que je ne l'aurais pas interrompu, tant fut grande ma surprise : moi, érigé en conspirateur! Quoi qu'il en soit, comme la police avait une réputation toute faite, je ne voulus pas lutter d'autorité avec elle, et je dis à l'inquisiteur en sous-ordre, en lui montrant des monceaux de papiers : — « Tenez, Monsieur, tenez, asseyez-vous là, lisez, inventoriez, cachetez, et grand bien vous fasse! » — Et je passai derrière mes rideaux pour m'habiller.

Qui le croirait? je n'attachais pas autrement d'importance à ces papiers, et lorsqu'ils m'eu-

rent été pris, je fus comme l'avare à qui on a dérobé sa cassette : je m'exagérai la valeur de mon trésor; ma vie, mon existence, étaient là. Je suis né taquin, et à mesure que l'absence se prolongeait, ma colère ne faisait que croître et embellir; mes regrets devinrent si vifs, que je résolus d'aller braver la police jusque dans son sanctuaire. Pourtant, comme j'ai toujours aimé à mettre les formes de mon côté, ayant entendu dire beaucoup de bien de M. Réal, que mon affaire devait concerner, me disait-on, j'allais lui écrire pour lui demander audience, quand un beau jour je reçus un paquet cacheté et une lettre.

« Mon cher Monsieur Fleury,

» Il y a eu erreur : la justice du ministre
» veut qu'on répare promptement un malen-
» tendu. Voici vos précieux documens. J'ai été
» chargé de les visiter, et vous les trouverez
» maintenant en ordre ; vous aviez arrangé
» tout cela comme un joueur qui bat les cartes.

» Je vous ai rendu deux services dont vous me
» saurez gré : le premier, d'avoir mis la lu-
» mière dans votre chaos ; et l'autre, d'avoir
» ôté plusieurs détails sur l'Empereur, qui vous
» porteraient tort si vous vouliez imprimer;
» vons ne brillez pas trop par le respect que
» vous devez à votre maître, entre nous. Main-
» tenant que cela est épuré, vous avez un livre
» que le public aimera à lire, et que je serai
» un des premiers à acheter.

» Votre dévoué,

» M. D. L.,

» *Homme de lettres, Chevalier de*
» *plusieurs Ordres.* »

Je pensais que j'avais été dupe d'une mystification. Cependant mes papiers avaient été en effet mis en ordre : mes notes se suivaient régulièrement ; il y avait concordance dans les dates, seulement, il existait des lacunes : plusieurs feuilles, où je parlais du premier consul, du consul à vie, de l'empereur, avaient été sous-

traites. Je fouillai dans ma mémoire, et j'eus bientôt reconstruit mon échafaudage. Il n'est rien comme le fruit défendu. Comment donc ! j'étais auteur. Auteur presque prohibé ! Dès lors je regardai *mon ouvrage* d'un œil plus paternel ; je l'augmentai ; je le revis. Son enlèvement m'avait appris à l'aimer. Au retour je lui trouvai un air de livre tout-à-fait convenable ; je lui fis un peu de toilette, hélas ! à ma manière; j'en appris quelques pages par cœur, que j'allai récitant : tâtant ainsi mon public pour un avenir littéraire qui ne se réalisera peut-être jamais.

Et pourtant, si cela arrive, c'est à l'abdication de Ferdinand VII qu'on devra ces mémoires d'un comédien.

II

—

Le roi de Pologne au spectacle.

Le laquais mal vêtu. — La loge royale. — Aventures en nourrice — Début. — Atchit! — Baiser de prince et baiser de femme. — *Tout comédien devrait être élevé sur les genoux des reines.* — Joseph-Abraham-Bénard dit Fleury.

Ce fut vers le printemps de 1757 qu'un grand événement arriva à la petite cour du roi Stanislas Leckzinsky, alors souverain des duchés de Lorraine et de Bar, et résidant à Nancy.

Les comédiens de l'ex-roi de Pologne annoncèrent une représentation extraordinaire : on devait donner *Le Glorieux*, pour les débuts d'un nouvel acteur arrivé récemment dans la noble ville.

Personne n'ignore quelle importance on attachait alors à un début. L'apparition d'un comédien nouveau remuait toute la littérature et toute la haute société : cette fois, il ne fut pas dérogé à la coutume. Il n'était pourtant pas question d'un débutant dans le premier emploi, ni dans celui d'amoureux, ni des financiers, ni même des comiques : le nouvel acteur se faisait modestement annoncer comme devant jouer dans le chef-d'œuvre de Destouches, le rôle du laquais mal vêtu.

Or, quel est-il, et qu'a-t-il à faire, ce laquais mal vêtu? tout ce rôle consiste à débiter quelques vers, et à prendre dans la tabatière de l'impertinent valet de M. de Tufière une prise de tabac, avec un certain air consacré par la tradition dans les meilleurs lazzis du théâtre.

Mais, cette époque, ce qui donnait quelque importance à ce personnage de comédie, c'est qu'il était dans les attributions de l'enfant qui réunissait dans son répertoire tragique et comique avec ce rôle-ci, le petit Joas d'*Athalie*, et M. Fleurant du *Légataire*.

Quelle renommée précédait donc le débutant? Les loges d'apparat étaient remplies, les places ordinaires se payaient double; le roi et la cour, l'épée, la robe, la finance, les notables de la ville, tout Nancy s'était donné rendez-vous dans la petite salle pour voir le coup d'essai du jeune artiste.

Y avait-il, en effet, quelque chose d'extraordinaire dans cette existence à peine commencée, ou plutôt n'était-ce pas, que dans une cour comme celle de Stanislas on ne demandait pas mieux que de faire d'un rien quelque chose, talent, assez ordinaire, des grandes et des petites cours. Quoi qu'il en soit, l'assemblée était nombreuse. Le Roi avait avec lui dans sa loge madame la marquise de Boufflers, qui naguère

avait fait infidélité à M. de la Galissière en faveur du monarque, ce même M. de la Galissière, grand chancelier du prétendu royaume, et le noble et aimable chroniqueur des faits et gestes du petit Jehan de Saintré.

Il est bon de dire qu'avant de se rendre au théâtre, Monsieur le comte de Tressan, dont l'esprit conteur venait d'être éveillé, avait fait à la cour l'historique de l'acteur auquel on accordait ce jour-là les honneurs de l'affiche. Nous ne répéterons pas le récit d'aventures commencées à la mamelle, où l'artifice du chroniqueur, prenant son héros en nourrice, déguisait, avec son talent agréable, le style obligé d'extrait de baptême et de procès-verbal; nous dirons seulement que, dans un certain voyage de comédiens, fait à la manière de celui de Scaron, la femme légitime du directeur des spectacles de Nancy, augmenta le personnel de la troupe du Roi de Pologne d'un comédien ordinaire venu à terme et en très-bon état; que cet enfant fut confié à une sage-femme infidèle, laquelle trou-

vant bon de s'approprier des mois de nourrice libéralement payés, recevait l'argent des parens pendant que leur fils gémissait aux Enfans-Trouvés; qu'enfin, à la suite d'événemens d'enfance inouis, et d'aventures à la bavette extraordinaires, ce nourrisson tragi-comique, après sept ans révolus, était revenu comme par miracle dans le giron paternel, et débutait aujourd'hui sous l'auspice de ses père et mère, monsieur et madame Bénard, ayant au théâtre le nom de Fleury.

Aussi, qu'on juge de l'effet qu'il fit dans son rôle, quand on vit s'avancer un petit bonhomme gai, jovial, alerte, joufflu et rosé, aux yeux noirs et brillans, qui débita avec naturel, sans gaucherie et sans faux vers ni fausses rimes, la poésie de Destouches; enleva la prise de tabac obligée avec aisance; l'aspira avec grace, mais comme n'y étant point habitué, ne put s'empêcher de laisser échapper un léger *atchit!* Ce qui lui valut, de la part du monarque, un sourire gracieux, et un *Dieu vous bénisse*, petit!

auquel le petit répondit prestement par une révérence : aussitôt un *Dieu vous bénisse* général partit de la salle, et le petit riposta par une révérence générale : on aurait dit que l'enfant s'inclinait sous je ne sais quelles prévisions du parterre et recevait ses souhaits, comme un gage d'avenir et de bon augure.

Après ce succès, le roi ordonnait à l'un de ses gentilshommes de lui amener le jeune comédien ; mais le comte de Tressan parut, le tenant par la main.

« —Sa majesté me pardonnera sans doute ; j'ai espéré qu'elle me saura gré de lui amener le roi de la fête ; il pourra raconter lui-même quelque chose de son histoire.

» — Te voilà, petit ! viens que je t'embrasse, » dit avec bonté Stanislas, en attirant à lui le jeune Fleury ; puis, écartant avec son mouchoir la poudre dont le front du laquais mal vêtu était encore couvert, il y fit une place, et y déposa un baiser tout paternel.

L'enfant se laissait faire et regardait le roi

avec une sorte de curiosité indiscrète, lorsqu'il aperçut madame de Boufflers dans un coin de la loge ; dès lors il ne la quitta plus des yeux ; puis, comme sans doute au théâtre il avait été l'objet des caresses et des attentions de ces dames, il dit avec un certain air moitié boudeur, moitié solliciteur :

« — Ah ! toutes les belles dames d'en-bas m'ont embrassé !

» — Et il paraît que tu ne serais pas fâché que les belles dames d'en-haut en fissent autant, allons, monsieur de la Galissière, dit le roi, faites office de chambellan, et présentez ce jeune cavalier à madame la Marquise. »

Sans attendre la présentation, l'enfant courut et appliqua sur les joues de madame de Boufflers, deux gros baisers, retentissant jusque dans le parterre ; on jouait en ce moment la petite pièce, et l'acteur qui était en scène dut être bien flatté s'il prit pour lui les applaudissemens qui éclatèrent de toutes parts.

«—Eh bien! es-tu heureux d'avoir retrouvé ton père et ta mère? dit le roi.

» — Oui, bien heureux! mais je voudrais que mon père et ma mère de Chartres fussent ici, pour voir un peu comme je suis brave, et comme on m'aime.

» — Et que faisaient tes parens de Chartres?

» — Oh! un bon état, et qui allait bien dans le printemps; mais...

» — Mais encore, quel état?

» — Ils étaient cardeurs de matelas, da!

» —Cardeurs de matelas!» s'écria-t-on autour du roi.

Alors M. de Tressan, voyant l'enfant interdit de l'exclamation, se hâta de prendre la parole:

» —Oui, le jeune Fleury, que la Providence semble remettre aujourd'hui dans l'ordre naturel de sa destinée, l'enfant artiste a été cardeur de matelas; et si, comme tout l'annonce, c'est une conquête pour le théâtre, c'est bien certainement une perte véritable pour la corporation des cardeurs, et surtout pour les braves gens

qui l'élevaient comme leur fils. Ces honnêtes artisans travaillaient pour l'établissement des enfans trouvés : épris de la gentillesse de Fleury, ils avaient obtenu que l'administration le leur confiât : depuis quatre ans, ils le soignaient et l'aimaient, déjà le petit s'acquittait envers eux ; il les aidait, et devenait habile dans leur métier; et, eux s'étaient même adressés au Parlement pour obtenir une adoption en règle ; mais en ce moment, il venait de leur être enlevé.

» — En vérité, dit madame de Boufflers, je ne sais qui m'a le plus inspiré de pitié, de la bonne mère qui le perdit d'abord, ou des parens adoptifs qui viennent de le perdre à présent... J'espère que Votre Majesté ne les oubliera pas.

» —Ni moi! » s'écria le petit Fleury. Et cette exclamation lui valut un nouveau baiser de la marquise; baiser doublement agréable, en ce que pour le lui donner, elle l'attirait sur ses genoux.

« — Ce sera un véritable artiste, dit M. de la Galissière.

» — Il a du moins commencé, reprit le comte de Tressan, comme le désirait Baron ; ce célèbre acteur disait que : *tout comédien devrait être élevé sur les genoux des reines.*

» — Est-ce qu'il y a une reine ici? dit avec son humilité hypocrite et son sourire qui demandait permission d'être significatif, le chancelier du roi de Pologne.

» — Il le faut bien, car moi j'y connais un flatteur, » répliqua le bon Stanislas, essayant son air royal. Puis, il offrit avec galanterie la main droite à la marquise, et sortit menaçant plaisamment de l'autre son premier et unique ministre.

M. de Tressan ramena le jeune comédien à ses parens, et ce fut ainsi que Joseph-Abraham Bénard, dit Fleury, fit son entrée au théâtre et à la cour, sept ans après sa première entrée dans le monde, en 1750.

—

III

Education.

Ce que je sais de l'histoire. — Penchant à imiter. — La cour de Stanislas Leckzinsky. — Portraits. — Le chevalier de Boufflers. — L'abbé Porquet. — La dame de volupté. — *Parer une botte à Fleury*. — Ma sœur Félicité Fleury. — Le vicomte Clairval de Passy. — La comédienne n'est pas vicomtesse.

Je suis un ignorant si complet et si bien reconnu pour tel, qu'en donnant au public ces souvenirs, où il trouvera peut-être de l'intérêt, j'ai voulu commencer avec une anecdote qui

me concerne, mais que je dois à l'amitié d'un certain abbé Porquet, dont je parlerai tout à l'heure.

Cette anecdote est fidèle. On conviendra que j'entrais bien dans la vie d'artiste, et que ce commencement promettait.

Mon père et ma mère étaient comédiens et directeurs des spectacles de la cour de Lorraine. Mon père avait été militaire : il me parlait souvent de son premier état, qu'il avait exercé avec honneur ; il m'a fait maintes fois le récit du siége de Fribourg en Brisgaw ; s'il ne s'y était pas trouvé, ce serait cela de moins que je saurais en histoire, et ce fut la seule chose qu'il m'en apprit.

Absorbé dans l'exercice de sa profession, et persuadé que son jeune fils serait un jour un élève distingué de la scène comique, il négligea singulièrement mon éducation : je savais à peine les plus minces élémens de lecture et d'écriture ; du reste, et d'après lui, la profes-

sion de comédien, et surtout de comédien de province, n'en demandait pas davantage : savoir lire, pour apprendre les rôles par cœur; savoir griffonner assez pour les copier, si la mémoire est rebelle, cela suffisait, disait-il. L'éducation d'ailleurs à cette époque, et du moins au pays où nous étions, était généralement assez négligée; on y suppléait au moyen de ce qu'on appelait les belles manières, le ton et le langage de la bonne compagnie.

Je restai donc aussi jusqu'à l'âge de quinze ans, sachant fort peu, ou plutôt, tranchons le mot, ne sachant rien, et n'ayant reçu que cette éducation extérieure, ce vernis élégant, que plus tard Bonaparte appela : l'*éducation de la peau*, et qui me sembla plus tard aussi, à moi, être souvent la brillante reliure de bien mauvais ouvrage. Quoi qu'il en soit, me trouvant au milieu d'un monde dont rien ne donne l'idée maintenant, j'acquis promptement cette espèce d'allure, ce train de la belle compagnie dont je fus d'abord frappé à Nancy; j'étais pour cela doué

d'une sorte de tact, et d'un penchant à imiter qui me servait beaucoup. Les personnes du rang le plus élevé et du meilleur ton se trouvaient là ; le Roi Stanilas avait pour ma famille la plus touchante bonté ; habitué de cette résidence royale, restreinte, mais célèbre, j'étais particulièrement l'objet de la bienveillance de ce prince et des personnes qui composaient sa petite cour de Lunéville et de Commercy. Le Roi, dans les derniers temps, avait pris en affection ces deux villes, qu'il habitait tour à tour. Société choisie, grands seigneurs, auteurs, nobles dames en réputation, prince gracieux et connaisseur, hospitalité souveraine, modèles en tous genres, esprit, goût, urbanité, et pardessus tout mœurs élégantes, tout cela se trouvait à cette cour : c'était une miniature de la France d'alors, moins certaine crânerie de dévergondage qui n'y aurait pas été de mise.

Le prince de Beauvau y figurait en première ligne, faisant partie lui-même de la haute noblesse de Lorraine avec les Choiseul et les

Beaufremont. Il avait les traits les plus nobles avec le maintien le plus décent, unis à cet air qu'on appelait l'air représentatif du temps de Louis XIV : quand il parlait, c'était en beaux et bons termes, et il écrivait, disait-on, comme il parlait; enfin, il avait l'esprit orné et lui-même faisait l'ornement de la cour de Lunéville.

Le prince de Beaufremont venait ensuite ; il était le modèle parfait de la politesse française dans ce qu'elle a de plus exquis, aussi se gardait-il bien de montrer à la petite cour du roi Stanislas le caractère arrêté que développait son père à celle du roi de France, et l'esprit d'opposition qu'il manifestait contre les opérations arbitraires du gouvernement d'alors. Ainsi que le prince de Beauvau, il possédait à fond les traditions du règne précédent, le bon goût des seigneurs éclairés par les arts et celui aussi des galanteries paisibles.

Du reste, il me suffira de citer, comme formant le noyau de cette cour où la vie était si bonne à user, la marquise de Boufflers, le

comte de Tressan, M. de Saint-Lambert, madame du Châtelet, madame de Lénoncourt et, pendant quelque temps, l'homme du siècle, M. de Voltaire lui-même, qui s'y plaisait; car là, on accueillait avec éclat les hommes les plus recommandables, et le génie y était apprécié.

La marquise de Boufflers, sur laquelle ma pensée s'arrête avec le plus de plaisir, l'astre favorable de cette Arcadie royale, était la favorite avouée du roi Stanislas, comme Emilie (madame du Châtelet) était celle de Voltaire. Elle avait été la maîtresse de monsieur de Galissière, intendant de Lorraine, et, ainsi qu'on l'a déjà vu, chancelier du roi. L'ex-souverain de Pologne semblait s'être conformé à l'usage de la cour de son gendre, où on ne prenait plus de maîtresse que de la seconde main; on disait même que, malgré le pacte de tendresse conclu avec le roi, celui de M. de la Galissière n'avait pas été tout-à-fait rompu. Le bon Stanislas le savait et en était même jaloux; mais, d'humeur indulgente, il

souffrait cela sans se venger autrement que par des plaisanteries qu'il se piquait de faire bonnes ; et je dirai sur ce point qu'il n'était pas fâché de trouver un prétexte facile à saisir, un thême toujours prêt et presque journalier, de s'exercer à l'épigramme, qu'il lançait assez adroitement, faisant ainsi bon marché à son cœur au bénéfice de sa vanité ; mais pour rendre justice à tout le monde, il faut convenir ici que (par reconnaissance sans doute) la marquise lui fournissait de fréquentes occasions de se montrer spirituel.

Le chevalier de Boufflers, le fils de cette dernière, me faisait l'honneur de m'admettre à ses jeux ; il fut élevé, comme on voit, à bonne école ; il aurait pu sans doute en profiter davantage et moi aussi, mais notre penchant à l'espiéglerie nous détournait de choses si sérieuses. A lui et à moi, c'était à qui s'exciterait davantage. Nous mettions surtout une grande émulation à faire des malices à l'abbé Porquet, son précepteur, dont pourtant

le nom était moins avenant que la personne ; car loin d'être déplacé dans cette société, encore plus spirituelle que brillante, il pouvait s'y faire remarquer.

C'était un petit homme, d'esprit et de goût, faisant avec plus de scrupule que de facilité de petits vers passablement tournés. Son disciple prétendait qu'il rêvait trois mois à un quatrain, mais je crois qu'il y avait exagération, et qu'il le calomniait d'un mois.

L'abbé Porquet, avec sa petite stature et sa petite santé, était aussi pour la marquise de Boufflers une source inépuisable de plaisanteries, auxquelles le tout petit homme se prêtait de la meilleure grace du monde. Il n'avait que le souffle, et disait de lui-même : « En vérité, je crois que ma mère m'a triché ; elle m'a mis au monde empaillé. » Madame de Boufflers le fit recevoir aumônier du roi ; mais la première fois qu'il en fallut remplir les fonctions à table, l'abbé resta court, ayant oublié son *benedicite*. Sa protectrice eut grand'peine à raccommoder

cela auprès du vieux roi, dont il exerça ensuite plus d'une fois la dévote patience. Il lui arriva, un soir, qu'il faisait la lecture de la Bible au royal auditeur, de s'endormir à moitié et de lire ainsi un passage : « Dieu apparut à Jacob en *singe.* » Comment! s'écria le roi, c'est en songe que vous voulez dire? « — Eh, sire! répliqua vivement l'abbé, qui voulait réparer sa bévue, tout n'est-il pas possible à la puissance de Dieu ! »

Quant à moi, soit que j'eusse des dispositions à devenir connaisseur, soit peut-être souvenir de ce baiser dont il a été parlé, je faisais quelquefois trêve à nos bons tours pour me mettre en admiration devant la marquise de Boufflers. J'ai entendu dire que son nom, son esprit et même son caractère, rappelaient cette dame de Verne, amie de madame de Lafaye et de quelques gens de lettres du commencement du dix-huitième siècle. Comme cette dame de Verne aimait prodigieusement les arts et les plaisirs, on l'appelait *la dame de volupté.* Elle fit elle-

même sur son compte cette épitaphe, peu canonique, mais juste et bien tournée.

Ci-gît, dans une paix profonde,
Cette dame de *volupté*,
Qui, pour plus grande sûreté,
Fit son paradis dans ce monde.

Telle était la marquise de Boufflers, qu'il ne faut pas confondre avec la comtesse de Boufflers-Rouvrel, sa contemporaine, célèbre aussi par les agrémens de sa figure, mais encore plus par son esprit et ses connaissances, et qui, amie tendre du prince de Conti, brillait à la cour du Temple comme la marquise de Boufflers brillait à celle de Lunéville. C'est à cette comtesse de Boufflers que la société du Temple donna le surnom de *Minerve savante*, tandis que, si l'on s'était avisé de choisir une patronne pour la marquise, dans le personnel de l'ancien Olympe, je crois, sans en dire de mal, qu'on aurait mis cette femme aimable sous une autre invocation que celle de Minerve.

L'étiquette n'était pas encore venue se placer

entre le chevalier de Boufflers et moi chétif, et cependant ce seigneur, avec lequel je polissonnais tantôt à Commercy, tantôt à Lunéville, était déjà signalé par ses vives reparties et les saillies de son esprit : je l'aimais, et il s'intéressait à moi; il me voyait jouer avec plaisir, il me rapportait ce qu'on disait de mes dispositions, et comme on pouvait s'en fier à son goût, ses conseils m'étaient fort utiles; il poussait la complaisance même jusqu'à me faire répéter assez souvent des rôles que je me proposais d'essayer dans la suite. Il est vrai que c'était un prêté pour un rendu : le chevalier aimait à faire des armes, et moi commençant à n'y être pas trop gauche, il y avait entre nous réciprocité de services. Pour chaque brochure qu'il voulait bien tenir, nous faisions une passe d'armes; il était adroit et plus avancé que moi; mais j'avais du nerf bien autrement que lui, et surtout plus de coup d'œil; j'eus l'honneur de lui donner plus d'une bourrade; aussi, quand il me voyait arriver avec ma pièce et qu'il n'était pas en

train, il s'esquivait, et il appelait cela : parer une botte à Fleury.

Cependant je touchais à ma quinzième année, et mes dispositions pour le théâtre étaient telles en apparence, que mon père me destinait à l'emploi des valets. On voit par là qu'il ne démêlait pas avec sagacité le genre de talent qui devait se développer en moi un jour. A la vérité, mon père put alors s'y méprendre, en ne considérant que la tendance apparente de mon caractère, qui me portait au persiflage et à la moquerie ; je me regimbais cependant, je n'aimais pas la livrée : l'habit de cour, le bel habit pailleté, brillanté, seul me séduisait, et c'était tellement une passion en moi, que souvent je me glissais dans le magasin de mon père, et là, maître du terrain, je m'affublais de tout ce qu'il y avait de costumes d'éclat ; puis passant et repassant devant la glace qui servait aux comparses, et me donnant des airs nobles ou penchés que j'imitais de tel ou de tel, je me promenais me saluant marquis en passant à

gauche, duc en revenant par la droite, augmentant ainsi de titres et de belles manières à chaque tour, de telle façon que j'épuisai bientôt la hiérarchie. Mon père m'a raconté qu'une fois il me surprit me souriant à distance, et me saluant dans la glace d'un « —mon cher Stanislas. » Apparemment je me voyais roi de France par la pensée, et je traitais de quelque affaire politique avec mon beau-père.

On juge que, me mesurant de telles hauteurs, les projets de mon père recevaient de mauvais accueil, et que j'avais de fréquentes altercations à ce sujet. Aussi désirais-je quitter Nancy le plus tôt possible. Je voulais un état indépendant : le joug paternel me pesait; voler de mes propres ailes me paraissait glorieux. Il ne fallait qu'une occasion : elle se présenta.

J'avais une sœur, une sœur charmante. Félicité Fleury, bien qu'elle fût à peine nubile, avait excité, par ses charmes et ses talens naissans, une sorte d'enthousiasme parmi les officiers du régiment du roi, habituellement en

garnison à Nancy. Ces messieurs n'ayant rien de mieux à faire, avaient la réputation d'être fort inflammables de leur nature; mais cette fois ils se trouvaient de l'avis de tout le monde. Félicité Fleury était le diamant de la troupe et la gloire de la famille.

L'un de ces officiers, jeune et très-bel homme, M. le vicomte Clairval de Passy, s'éprit pour elle d'une violente passion : cet amour augmenta d'autant plus, qu'il était contrarié par l'excessive jeunesse de ma sœur, et aiguisé par la rigide surveillance de mes parens. Les préjugés de l'époque, d'ailleurs, mettaient alors une si grande distance entre un vicomte et la fille d'un comédien, qu'on ne présumait pas que cet intervalle pût être franchi par un nœud consacré. On avait d'autant moins cette espérance, que le sacrement de mariage, il faut le dire, était assez peu d'usage dans les coulisses et sur les planches : l'exemple venait peut-être de plus haut, car le théâtre est de sa nature imitateur, au point, qu'on disait alors

d'un comédien qui se mariait, ce qu'on avait dit à la cour du régent : que c'était enfreindre les convenances sociales.

Quoi qu'il en soit, ma mère et mon père avaient les sentimens bourgeois, et moi-même, tout jeune que j'étais, je n'aurais pas souffert que ma sœur quittât l'exception pour la règle ; nous repoussions donc le vicomte.

Mais son amour devint si vif, qu'on eut à craindre pour sa raison. Enfin, après mille tentatives, après quelques pourparlers, après les gros et les menus détails qui accompagnent toutes les extravagances amoureuses, le vicomte se décida. Maître de sa personne et de sa fortune, un beau jour il vint porter l'une et l'autre aux pieds de notre Félicité : cette démarche paraissait honorable pour nous ; la vanité de mes parens s'en mêla, peut-être un peu d'amour du côté de ma sœur ; le consentement fut donné, on fit un mariage en règle, et le lendemain, M. de Clairval quitta son régiment, se baptisa du nom de Sainville, et déclara qu'il

prenait la carrière dramatique pour mieux s'identifier, disait-il, avec sa jeune épouse. Cette résolution étourdit un peu mes parens : leur amour-propre y trouvait moins son compte ; ils avaient espéré que M. de Clairval ferait d'une comédienne une vicomtesse, et c'était au contraire Félicité qui faisait d'un vicomte un comédien. Quant à moi, je trouvai l'action sublime.

L'affaire tournant ainsi, cela m'arrangeait ; Sainville avait une fort jolie voix, il était d'une agréable figure ; la troupe de Genève demandait un premier chanteur d'opéra-comique, le néophyte partait avec ma sœur ; et moi, qui brûlais de m'émanciper, je désirais l'accompagner : mon père fut assez bon pour m'accorder une permission.... qu'il savait bien que j'aurais prise.

—

IV.

Genève.

M. de Voltaire. — Représentation de Ferney. — La leçon d'ironie. — Répétition. — L'œil du maître. — Lusignan. — Départ de ma sœur. — L'Empereur Joseph II. — Marie-Thérèse. — Ma sœur donne des leçons à Marie-Antoinette. — Mon escapade. — Le talent à vingt écus. — Paulin-Goy. — La culotte à deux. — Apparition d'amour.

Me voilà donc à Genève ! l'aspect de cette ville me frappa. Son beau lac, sa situation si pittoresque; au dedans, cette physionomie claustrale qui révèle Calvin; au dehors, cette ma-

gnifique chaîne des Alpes couronnant un des tableaux les plus frappans de l'Europe, j'étais ravi! et puis cet air si pur, si rempli de sève et de vie, si doux à respirer pour moi, jetant au loin mon bourrelet d'enfant et secouant les lisières paternelles; c'était bien là le pays qui convenait à un premier essai d'indépendance. Et mon beau-frère, il fallait l'entendre! L'amoureux Sainville ne péchait pas faute d'imagination. « — Genève! Genève! s'écriait-il, vestibule de la Suisse, ou plutôt de la nature elle-même, car rien ne la révèle davantage. Genève! ici l'amour est plus à l'aise; ici nous vivrons, ici nous mourrons, ici est le bonheur! » L'enthousiasme de mon beau-frère abattait le mien; on aurait dit que Dieu, de toute éternité, avait destiné la Suisse à servir de cadre à son petit ménage, à lui et à Félicité, toute cette création, toute cette belle nature! c'était l'inventaire le plus pompeux de plaines, de collines, de ruisseaux et de verdure. Grand appareil, en vérité... pour un Colin d'opéra comique!

L'imagination est chose excellente de soi, mais l'excès en est toujours nuisible. Le fond du caractère de Sainville était l'exagération, et je craignis pour le bonheur de ma sœur. On verra bientôt si mes prévisions étaient justes.

J'avais été trompé sur le but de mon voyage; on m'avait promis un long séjour à Genève, et ce n'était qu'une excursion. Après quelques représentations, on parla de retourner chez mon père. Jugez de ma colère, moi qui croyais à une émancipation définitive!

Cependant quelque chose me consola. M. de Voltaire apprenant qu'il y avait une troupe de comédiens français à Genève, et sachant, par les renseignemens de la cour de Lunéville, combien ma sœur plaisait, et surtout le talent qu'elle montrait dans quelques rôles de ses pièces, écrivit, et bientôt toute la troupe fut à ses ordres, M. et Mme Sainville en tête. On ne sera pas fâché de faire une pause chez l'illustre

vieillard ; rien de ce qui concerne Voltaire ne peut être indifférent.

Les représentations de Ferney avaient un grand éclat dans le pays ; le sacré-collége du pape des philosophes était des plus nombreux, des plus mondains et des mieux choisis, et malgré mon goût récent pour la belle nature, je retrouvai le monde avec plaisir : d'ailleurs, là aussi la nature était belle, belle de ses femmes surtout, belle de celles qui ne demandaient rien à l'art et de celles qui lui empruntaient beaucoup, ce qui est à peu près la même chose pour la galerie. Mon admiration commençait à se jeter un peu de ce côté, et si le sublime de Genève m'avait fait triste, le brillant de Ferney me rendit mes idées riantes ; j'oubliai que dans peu il nous fallait retourner à nos pénates, mes pensées d'espiégleries me reprirent ; et parmi la troupe joyeuse, j'ose dire que je trouvai plus d'une fois l'occasion de me distinguer à ma manière.

Ma sœur et mon beau-frère restèrent une quinzaine de jours à Ferney, comblés des bon-

tés et de l'accueil du grand homme; j'en reçus pour ma part des encouragemens et même des gronderies, qui n'ont pas été sans influence sur mon avenir. J'ai toujours présente à la pensée cette malicieuse physionomie, à qui on savait tant de gré de s'adoucir, dont il n'était pas un pli qui ne semblât rire de tout le monde ; j'eus même la faveur de la faire jouer certaines fois pour moi tout seul. Un jour, en sortant d'un déjeûner qui n'avait été au café que pour le philosophe, j'avais sacrilégement projeté je ne sais quelle attaque contre sa perruque, sanctuaire assez souvent mal peigné d'un si vaste génie; il se retourne vivement vers moi, me regarde, toise de son œil pénétrant tout mon petit individu, qui s'était arrêté devant cette fascination puissante; puis après un temps, espaçant ses syllabes, j'entendis : « Per-met-tez-moi, monsieur..... » Là, il s'arrête comme s'il cherchait, et trouvant enfin dans sa mémoire un tout petit nom à me jeter à la tête, relevant, selon son habitude, le coin de sa bouche du

côté gauche, côté sans doute le plus obéissant à ce genre d'attaque : « Mon-sieur... de Fleury-de-vous-dire (ici il s'adoucit un peu, il m'avait assez puni) que je ne suis pas assez royal pour comprendre et souffrir les tours de page ; à la cour de Ferney, on respecte les perruques en faveur de ce qui peut s'y trouver dessous. Et puis, comme il vit mon air atterré, contrit, auquel il soupçonna, je pense, un peu d'hypocrisie, (et je crois qu'il n'avait pas tout-à-fait tort) il me prit sous le menton, et me relevant la tête vers lui : « Allons, regarde-moi, tu seras mauvais sujet, mais tu deviendras comédien. »

Dès-lors j'arrêtai la résolution de faire tout pour justifier la première partie de cette prédiction, afin d'obtenir du sort l'accomplissement de la seconde; et si, dans la suite, j'ai été un peu distingué dans ce qu'on appelle l'ironie de Fleury, je me fais gloire d'avouer que toujours le souvenir de cette scène m'a servi ; le *permettez-moi, Monsieur.... de Fleury* m'est surtout revenu, lorsque j'ai eu à dire, dans *les Femmes*

savantes, le fameux : *permettez-moi, Monsieur Trissotin...* Vous, qui plus tard avez encouragé ce trait dans ma diction, jugez de ce que devait être cette figure de Voltaire, puisque vous n'applaudissez en moi qu'une réminiscence!

C'était lui qui nous dirigeait aux répétitions et aux représentations. Je crois le voir encore dans son costume de tous les jours : souliers gris, bas gris de fer roulés, grande veste de bazin, longue jusqu'aux genoux; grande et longue perruque pressée dans un petit bonnet de velours noir, retroussé en casque, et pour compléter le tout, la robe de chambre également de bazin, dont il relevait les angles dans la ceinture de la culotte, quand il nous donnait des répliques. Tout autre eût eu l'air d'une caricature, mais Voltaire avait une facilité d'entraînement qui se communiquait et faisait tout oublier. Familier et facile quand on n'était pas sur la scène, là il n'y avait que le poète, et peut-être le poète un peu exigeant : plus de plaisanterie, il fallait aller de conviction ; il appelait

cela de la probité dramatique ; aussi comme tout marchait sous l'œil du maître ! Je compris comment un tel homme était devenu le premier de son siècle, je compris toute l'importance d'une belle interprétation théâtrale. L'état de comédien en acquit encore plus d'estime à mes yeux. Combien j'aurais voulu retenir quelque chose des belles intonations tragiques qui s'échappaient sous cette voix qu'on disait déchirée, et me semblait à moi le cri de l'aigle ! Combien j'aurais voulu saisir ces nuances du sentiment, ces accens de l'ame, ces mouvemens pathétiques du vieux Lusignan !

Le comédien génevois, qui répétait ce rôle, avait cru y mettre de la vérité en faisant de ce personnage un homme vieux et malade. « C'est un homme dont la vie est usée et qui sort de prison, disait-il. » — Non, non, Monsieur, mille fois non ! s'écriait Voltaire : c'est un homme qui sort de la tombe, c'est un ressuscité. Faites-le pâle, courbez-le ; mais faites-le énergique... C'est un Samuel chrétien, une

évocation de l'évangile au milieu des feuillets du Coran. Transportez-vous à cette époque ; soyez religieux, ayez la foi! Non-seulement c'est le missionnaire vis-à-vis de l'incrédule, mais c'est le soldat du Christ vis-à-vis de sa fille. C'est le père qui sauve l'ame de son enfant. Le pur sang des rois chrétiens, qui ne veut pas que le sang de la fille des rois dégénère. Que l'apôtre soutienne le vieillard! Vous parlez à Zaïre de Dieu : vous parlez devant Dieu, soutenu de Dieu : La grandeur du sujet prête des forces à la faiblesse de l'homme. Ce Dieu est le dieu des croisades. Fanatisez-vous! Eh Monsieur! Vous serez mort au quatrième acte, ne vous ménagez pas. Que les élans du chrétien soient seulement tempérés par l'action paternelle. La comparaison banale de la lampe qui s'éteint et jette ses dernières lueurs est à sa place ici. Voici les nuances et la gradation : apôtre, père, vieillard; tenez, tenez monsieur! » Et aussitôt joignant l'exemple au précepte, sa figure prend une tout autre expression que celle que je croyais

ne devoir jamais le quitter; il s'en dépouille comme d'un masque inutile; il devient Lusignan. Ce corps mince et courbé, ces ossemens drapés, où l'œil et l'accent donnaient encore la vie, cette main amaigrie qui s'étendait avec un léger tremblement pour dominer ou pour bénir, ou pour attirer à elle l'enfant qu'elle voulait sauver; et, comme dans l'action, sa tête s'était dépouillée de sa chevelure empruntée, cette tête chenue, ce front uni où respirait toute la dignité de l'homme, toute la foi du chrétien mêlée à l'amour du père oh! c'était bien en effet une évocation.

Maintenant que je suis de sang-froid, et s'il m'est permis de risquer un peu de critique devant un tel homme, peut-être y avait-il trop de l'inspiré dans toute cette exécution. La voix de Voltaire devenait, à mesure qu'il parlait, perçante ainsi qu'un instrument qui s'échauffe. Etait-elle alors maîtresse de lui, ou bien cette surabondance de puissance venait-elle de sa volonté? Etait-ce que sa frêle nature eût besoin

d'exagération pour sortir hors d'elle-même, et se faire comprendre, ou plutôt que, dans son délire de tragédie, il se transportât au cirque antique et accentuât pour ses vastes proportions et devant ses milliers de spectacteurs?

Avant de quitter Ferney, j'aurais désiré recevoir quelques leçons du grand professeur sur le rôle de Nérestan; mais, craintif avec lui depuis mon aventure, ma sœur se chargea de porter la parole. Je la suivais, espérant un bon succès de ma démarche. Je serais heureux de rapporter encore ici quelques-unes des théories de Voltaire; je conçois avec quel bonheur on écouterait ce maître de la scène; mais je ne puis que dire la vérité. La leçon fut courte: « Étudie-toi dans ton cabinet, oublie-toi sur le théâtre. Je n'ai pas autre chose à te dire; à ton âge on peut avoir du talent, on ne saurait encore comprendre l'art. »

A peine de retour chez nos parens, il fallut dire adieu à ma sœur; elle nous quittait. Pour ne point me chagriner, on avait tenu secret un

engagement du mari et de la femme en pays étranger.

Bonne sœur ! si douce, si digne d'être aimée! Avant de poursuivre les détails qui me concernent, je ferai connaitre quelles furent les suites de ce mariage si singulier au commencement et qui eut la fin que l'on va voir.

Monsieur et madame Sainville se rendaient à Vienne, en Autriche; leur talent y fut goûté, et surtout celui de ma sœur. Sainville se montra bientôt envieux de la supériorité réelle qu'elle avait sur lui au théâtre; il voulut prendre sa revanche et se faire une supériorité d'une autre espèce à la ville. Il avait assez d'avantages personnels pour trouver partout des dames qui lui donneraient la réplique s'il voulait jouer l'*Inconstant;* il résolut de ne pas s'en faire faute. Jusqu'alors aimable seulement pour sa femme, il pensa que c'était porter tort à tout le sexe que de ne point se partager un peu. Depuis long-temps il chômait de cette sorte d'exaltation et d'enivrement qui était sa vie ; il se jeta dans

les bonnes fortunes. Nous apprîmes ces détails par les lettres de Félicité ; nous mîmes cela sur le compte de la jalousie, nous en plaisantions même, l'infidélité n'étant guère qu'un péché véniel à toutes les époques ; mais bientôt les nouvelles devinrent sérieuses. Dans une tête organisée comme celle de Sainville un désordre en amène un plus grand ; avec les bonnes fortunes, vinrent les dépenses, puis les dettes, puis le jeu et ses suites, et enfin, par imprudence ou mauvaise nature, Sainville se trouva compromis dans une affaire plus que répréhensible ; sans les sollicitations d'une épouse, malheureuse de son inconduite et de son inconstance, l'affaire devenait des plus graves ; elle ne s'adoucit que par suite de l'intérêt et de l'estime qu'inspirait généralement ma sœur. On ferma les yeux, mais il fallut s'enfuir ; il se réfugia en Suède ; je ne le suivrai pas là, il y devint trop coupable ; je ne puis que couvrir son nom de l'oubli qu'il mérite [1].

---

[1] Bien qu'ayant sa première femme encore vivante, il osa se

Quant à ma sœur, la régularité de sa conduite, le courage et la décence qu'elle mit à supporter son malheur lui méritèrent le respect de tous. Cette circonstance même lui valut les bontés de Joseph II et de l'impératrice sa mère, l'auguste Marie Thérèse. Par un de ces hasards, qui mit toujours les destinées de ma famille sous de nobles et puissans patronages, admise dans l'intérieur du palais impérial, on l'apprécia bientôt assez pour lui confier une légère partie de l'éducation littéraire de la jeune archi-duchesse Marie Antoinette.

Cette mission, qui n'eût été que bien accessoire en d'autre temps, acquérait son importance des futures destinées de la noble élève, dès-lors promise à la couronne de France. Marie Antoinette s'attacha bientôt à ma sœur : on aurait dit qu'elle s'essayait sur elle à aimer les Français; elle apprenait à être Française en tout; c'était une sollicitude continuelle, des

---

remarier. Devenu ainsi bigame, il ne put jamais depuis rentrer en France : il mourut en Suède en 1792. (*Note de l'Editeur.*)

soins constans et pour ainsi dire une inquisition du cœur; elle voulait tout savoir, tout apprendre, tout deviner de la France; nos mœurs, nos goûts, nos habitudes, s'identifiaient en elle; elle faisait tout pour arriver Française à Paris. L'institutrice s'était chargée de diriger particulièrement l'Impériale écolière dans la prononciation de notre langue, et en lui faisant réciter les vers des meilleurs auteurs qui se sont illustrés sur notre scène, peut-être est-ce de ma sœur qu'elle prit ce goût assez prononcé pour le théâtre, qui fut plus tard un des prétendus griefs adressés à la femme de Louis XVI. Du reste, cette espèce de professorat dramatique dura peu. Louis XV, qui de loin en loin avait des velléités de religion, donna ordre à son ambassadeur, M. le marquis de Durfort, de faire à l'Impératrice des représentations à ce sujet, et bientôt après l'abbé de Vermond remplaça Félicité. De là, l'origine de la faveur de cet abbé, qui plus tard amena l'archevêque de Toulouse dans le conseil du Roi, et, avec lui, y fit entrer la révo-

lution. On conviendra que, pour un semblable résultat, il y avait profit à garder la comédienne.

Après de tels noms et de tels intérêts, il faudrait une plus habile transition que je n'en sais faire pour redescendre à moi ; on me donnera la permission d'y revenir sans façon, ce sera une bonne habitude de prise pour mes souvenirs.

Un soir, léger de garde-robe, plus léger d'argent; mais riche de mille idées riantes, je pris, sans prévenir mon père, la route de Troyes.

Artiste champenois ! ce titre paraîtra peu sonore pour un acteur aimant les grands seigneurs, ayant été élevé en gentilhomme, et comptant un vicomte dans sa famille. Ne pouvais-je pas d'ailleurs, en restant avec mon père, être élevé au rang de deuxième amoureux dans une troupe royale? Oui, mais depuis que j'avais vu M. de Voltaire, malgré mon petit amour-propre, je me rendais mieux justice, c'est-à-dire, que, comprenant davantage ce qui me man-

quait, la Champagne me paraissait le premier échelon d'études à monter. Ce pays, où par une arithmétique proverbiale connue, quatre-vingt-dix-neuf Champenois font une si comique compagnie à un seul mouton, me semblait par cela même être peu difficile, et devoir accueillir avec plus de faveur un débutant.

Ce n'est pas qu'en chemin je ne retournasse souvent la tête vers les clochers de Commercy; j'étais attaché à mes parens, mais le bonheur à domicile m'enuyait; puis, j'avais entendu dire à mon père lui-même qu'on ne devenait bon comédien qu'en voyant plusieurs publics. Cette escapade était donc une sorte d'obéissance aux préceptes paternels. Et à ce propos, je consacrerai ici une réflexion dans l'intérêt de l'art. Je crois en effet qu'il est bon qu'un jeune comédien voyage; les études sont moins consciencieuses, moins creusées devant un même public, ceux qui vous ont vu au commencement n'apprécient qu'à la longue vos progrès, et quand ils ont découvert les qualités d'un acteur, ils ne se

tiennent pas assez en garde sur ses défauts, ils s'y habituent : n'est-il pas de la maison! Du point de départ au but, chaque degré est une nuance imperceptible, dont un public nouveau peut seul vous avertir; un changement fréquent de théâtre donne des juges sévères, mais utiles; ici on vous dit une chose, là une autre; là on vous encourage par un nouvel essai dans votre talent, ailleurs on vous corrige d'une mauvaise habitude. Tel public veut de la chaleur, tel autre de la grâce, celui-ci tient compte de l'élégance et de l'énergie. Tel acteur qui y était avant vous a laissé des souvenirs; c'est un jeu brillant à imiter, une tradition à prendre, un défaut qu'on vous félicite de n'avoir pas; puis, chaque troupe a ses Nestors, vieux routiers de planches théâtrales, maîtres ès-coulisses, ils savent les secrets du métier; ils ont résumé en leur talent, ou dans leurs souvenirs, bien des ressources, que vous ne connaissez pas; leur haine est utile, leur amitié vous sert. La fermeté, l'assurance, l'aplomb, la sûreté dans

l'intonation et le *chez soi* dans l'habitude arrivent alors. Sans l'aisance où est la grace? et sans ces deux qualités où est le charme, c'est-à-dire, où est le comédien? Voyagez, voyagez, aurais-je dit alors à tout débutant, car alors les troupes de province avaient des talens véritables; la comédie était partout écoutée et partout suivie; partout on trouvait un connaisseur ou un vieil habitué du parterre qui avait quelque chose à vous apprendre, partout enfin on rencontrait de ces élus du coin de l'orchestre, semblables à celui qui s'écriait jadis : Courage, Molière! voilà la bonne comédie!

Mais hélas! aujourd'hui, joue-t-on la comédie en province? n'importe, voyagez; mais le mauvais goût. Oh! le mauvais goût! j'espère avoir, dans le courant de ces mémoires, l'occasion de prouver qu'on peut le rencontrer aussi autre part; d'ailleurs, si vous avez une bonne nature elle triomphera, si elle est mauvaise, les meilleurs conseils ne la changeraient

pas. C'est à vous qui êtes nés pour le théâtre, et à vous seulement que je répète : voyagez.

Je savais que je trouverais à Troyes madame Nicetti, directrice du théâtre de cette ville.

J'arrive et je me présente hardiment à l'administrateur en cotillon, m'appuyant du nom de mon père. Se donner comme collègue, c'était alors quelque chose auprès d'une directrice; se présenter pourvu de jeunesse et de bonne mine, c'est toujours et en tout temps beaucoup auprès d'une femme. Je fus engagé pour jouer les amoureux comiques et tragiques *en chef et sans partage*. Pour un jeune comédien, c'est le bâton de maréchal donné à un capitaine adolescent. Les appointemens atténuaient sans doute la valeur de cette dénomination pompeuse, madame Nicetti ne me donnait que soixante francs par mois. Eh bien! je me crus riche, autant que je me croyais grand acteur, et cette estimation d'un talent à vingt écus ne me fit faire aucune réflexion défavorable.

Et puis, je n'avais encore essayé que d'une

demi-indépendance, ici je la possédais entière, complète, j'étais mon maître!

Un grand besoin de mouvement et d'action me tourmentait; j'éprouvais surtout un désir bien prononcé de faire ma cour aux dames ; car le papa Fleury me surveillait là-bas comme une jeune fille. Ma mère, ma sœur, même mon beau-frère, alors si sublime, étaient autant d'argus d'une vertu que je ne demandais qu'à ébrècher.

A Troyes, je pouvais trouver ce moment favorable; car le dirai-je? et non pas à ma gloire : j'en étais encore à ce qu'il y a de plus élémentaire sur l'amour; mais je voulais en finir. J'avais à cœur surtout de faire taire ce moqueur de chevalier de Boufflers, de qui il me revenait cent méchans propos sur mon compte. « — J'ai fait un madrigal pour la sœur, une épigramme contre le beau-frère, disait-il; quand donc Fleury me donnera-t-il occasion de faire sur lui un épithalame? »

Je m'étais fait expliquer ce dernier mot grec,

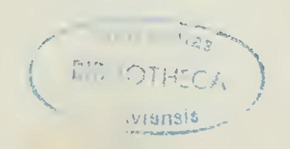
bien injurieux pour un grand garçon qui commençait à faire sa barbe, et le savant de la troupe, en me le traduisant, en avait ri avec moi ; c'était un jeune homme distingué, né de parens d'une famille noble anglaise, que mille circonstances et l'amour de l'art avaient jeté au théâtre, où il montrait déjà un talent remarquable dans l'emploi des valets.

Ce qu'on cherche n'est pas toujours ce qu'on trouve. Je me mettais en quête d'une amie, et j'eus le bonheur de rencontrer un ami.

Paulin Goy était de mon âge, c'est-à-dire de l'âge d'un étourdi sans acquis ni expérience. Comme moi, Paulin avait un grand fond d'honneur, de sincérité, de zèle pour sa profession, et une sorte d'élan chevaleresque que nous avions pris tous deux dans nos relations hors du théâtre, nous était commun. Mais Paulin avait de plus que moi un fond de maturité précoce bien propre à tempérer mon étourderie et ma pétulance : quant à son talent, il faisait déjà préjuger avantageusement ce qu'on le verrait

un jour ; et si plus tard il ne figura pas, ainsi que son camarade Fleury, à la Comédie-Française, c'est qu'ami du repos, fuyant les tracasseries, il ne voulut pas s'exposer à une lutte souvent difficile. Bordeaux et Bruxelles ne l'ont point oublié; il y a laissé des souvenirs ineffaçables : son talent y était applaudi, et la noblesse de son caractère lui valut l'estime générale. Partout où l'artiste trouvait des admirateurs, l'honnête homme rencontra des amis. Je mourrai avant lui sans doute, car mon existence de théâtre a été plus agitée que la sienne, et je n'eus jamais cette douce philosophie qui le faisait si accommodant sur la vie, et lui servait à la faire trouver supportable aux autres ; si alors il jette les yeux sur ces lignes, j'espère que cette marque de souvenir de son vieux compagnon lui sera sensible.

La traduction grecque de Paulin mit quelque familiarité entre nous ; de là les confidences, et bientôt l'amitié la plus sainte et la plus dévouée. Dès-lors, fortune (ou plutôt appointemens),



amis, plaisirs, études, tout fut en commun. Nos caractères cependant offraient plus d'un contraste : j'étais vif et emporté ; Paulin calme et réfléchi ; je recevais avec impatience ses sages conseils à mon égard ; jamais je ne le surpris dans un moment de dépit ou de colère contre moi, même au milieu de mes torts vis-à-vis de lui. Nous nous refroidîmes, et même nous fûmes brouillés quelquefois ; mais si cela durait une semaine, c'était trop, et tous deux nous faisions la moitié du chemin pour la réconciliation.

Un jour pourtant nous eûmes une querelle assez bizarre, et si, comme cela pouvait arriver, elle eût eu un dénouement tragique, nous l'aurions complété en nous brûlant la cervelle de désespoir [1].

[1] M. Paulin, retiré du théâtre, vivait tranquille à Bruxelles, et y avait survécu à Fleury, qu'il n'oublia jamais. Il avait même porté son attachement et son affection à la fille de son ami, qu'il aimait comme sa fille. Malheureusement elle vint à le perdre ; elle donne à sa mémoire des regrets bien sincères. M. Paulin est mort au mois d'août 1830.

(*Note de la fille de Fleury.*)

Nous logions ensemble, et je viens de dire que tout était commun entre nous. Je ne sais si Oreste et Pilade partageaient les mêmes tuniques; mais nous, les mêmes vêtemens servaient tantôt à l'un, tantôt à l'autre : en un mot, nous vivions en frères, et comme nous étions passablement nippés, notre toilette était toujours non-seulement décente, mais nous y avions mis assez de luxe pour pouvoir nous présenter dans le monde avec un certain éclat : on en va juger.

Dans notre garderobe commune, figuraient deux culottes : l'une de drap noir, et l'autre de soie, même couleur : c'était la base de la toilette à cette époque; aussi, nous étions-nous arrangés de manière à porter la plus élégante des deux culottes alternativement, c'est-à-dire celle de soie chacun à son tour. Paulin, exact à son ordinaire, fut très-fidèle à cet arrangement; mais, de mon côté, apportant un peu plus de prétentions à la toilette, je ne fis pas grande attention à notre traité, et je portai la culotte de soie trois fois de suite. Paulin

ne dit rien ; mais un jour, étant invité à dîner en ville, il me pria de lui céder le vêtement de parade. Précisément il choisissait un mauvais jour. J'avais su qu'une actrice de grande réputation en province, mademoiselle Clermonde, traversait ce jour-là le pays troyen, retournant à Amiens, dont elle faisait les délices. On parlait de sa beauté autant que de son talent. Un mouvement que je ne pouvais définir, un pressentiment sans doute, me poussait à aller à sa rencontre. Je voulais me trouver au relai de la poste quand on changerait les chevaux ; pour cela, il fallait être élégant et d'une belle tenue ; et comme dans ces occasions on ne sait pas ce qui peut arriver, la culotte de soie était plus présentable, et j'avais pris le parti de l'usurper encore. Paulin me la demande donc, moi je me refuse net à la rendre. Alors, et sortant tout à coup de son calme ordinaire, mon ami s'écrie que c'est affreux, que je lui manque de parole, et qu'il ne doit plus rien y avoir de commun entre nous.

— Soit, mais en attendant le partage, j'ai la culotte, je la garde.

— Tu la gardes?

— Eh bien! non, je ne la garde pas, je te l'emprunte; sois bon garçon, Paulin, et tu la porteras... cinq fois de suite.

— J'ai été trop bon garçon. Je ne veux plus l'être; il me la faut : je la veux!

—Tu la veux? Il la veut! Ah! ça, tu le prends sur un singulier ton!

— Et toi, qui fais le petit-maître à mes dépens, avec une moitié de garderobe. Prends-y garde! Si tu me voles mon tour, je te suivrai, et j'irai dire partout que le vêtement nécessaire n'est pas à toi.

Cette menace me fit frémir.

— Paulin, faites cela, et nous nous brouillons.

— Que m'importe l'amitié d'un égoïste.

— Et moi les propos d'un impertinent!

— Monsieur Fleury, vous prenez trop l'esprit de vos rôles.

— Monsieur Paulin, vous ne prenez l'esprit de personne, vous !

— Je prendrai au moins la culotte, monsieur de Moncade !

—Monsieur Mascarille, vous ne l'aurez qu'avec ma vie !

— Soit.... Vous êtes homme d'honneur.

— Je vous entends.

D'un même bond, nous sautons chacun sur notre épée, et, sans prendre de témoins, la rage au cœur, nous courons sur la grande route. C'était précisément celle où je voulais venir me pavaner plus tard. J'étouffe un soupir; nous prenons un peu à droite, et là, sur le pré, nous mettons habit bas et flamberge au vent. Bouillant d'impatience, déjà je suis en garde ; Paulin se dessine : nous voilà à en découdre. Tout à coup, près de nous, on pousse un cri, nous regardons. C'était une femme : pâle, en désordre ; elle s'avance. Qu'elle était belle ! «—Arrêtez ! s'écrie-t-elle, arrêtez! Est-ce agir en gentilshommes ? (Paulin et moi avions

vraiment l'air d'enfans de bonne maison!) Faut-il qu'une femme vous rappelle à des sentimens d'honneur! Quoi! sans témoins, ainsi seuls ? mais si l'un de vous était tué, c'est un assassinat! »

Cette voix, ces accens; la beauté de cette femme, je ne sais quoi de grand et de noble dans sa figure, et une sorte d'autorité et de commandement nous imposa : nous nous arrêtâmes. J'étais en extase; mais Paulin, reprenant bien vite son caractère : « — Regarde, Fleury, regarde, me disait-il en me montrant l'inconnue ; tu le comprends comme moi maintenant : se battre pour un *cotillon* serait chose toute naturelle, mais pour une *culotte*! ... Ah! madame, l'auriez-vous jamais cru! » — Cette exclamation, cette saillie, c'était si drôle! Nous nous jetons dans les bras l'un de l'autre. Notre conciliatrice ne sait ce que cela veut dire; nous allions le lui expliquer en riant, quand on vient l'avertir que la chaise de poste est prête, et qu'il faut partir. Elle nous sourit, s'élance, un pressentiment m'avertit.

— Clermonde ! m'écriai-je.

— Elle-même ! dit-elle.

Et sa main, en nous faisant le plus amical et le plus gracieux salut, laisse échapper un gant. Je m'élance dessus comme sur une proie.

— Ramasse, ramasse, mon garçon, me dit Paulin, si j'en crois les yeux de la dame, ce n'est pas à moi que ce gage de combat est jeté.

— Je vous le rapporterai, Madame ! m'écriai-je. M'entendait-elle ?.... Hélas ! les chevaux l'emportaient.

V

—

Biographie de Clermonde.

Le gant rapporté. — Rôles d'amoureux au naturel. — Mon étoile. — Les absens ont tort. — Influence du foyer. — Visite imprevue. — Le sofa. — Le chapeau. — Le malade se porte bien. — Je me sauve. — Comment faire! — L'incendie. — Le retour.

Fille naturelle de deux amans d'une naissance distinguée, Clermonde reçut, auprès de sa mère qui l'élevait sous le nom de sa tante, une éducation très peu commune. Douée des

facultés les plus heureuses, et surtout de cette délicatesse et de ce charme qu'on ne définit pas, mais qui fait que certaines femmes sont plus femmes que les autres, Clermonde seconda merveilleusement les soins de la tendresse maternelle.

Joignant à un esprit précoce une imagination très-ardente, elle prit beaucoup de goût pour le Théâtre, qu'elle eut occasion très-jeune de fréquenter à Paris; là, son cœur s'épanouit, peut-être un peu avant l'heure, aux rampes de nos scènes diverses. A peine à cet âge où l'on donne ses espérances, elle donna de l'amour au jeune médecin de sa mère, et en prit; mais cette dernière, que l'expérience de ses propres erreurs tenait en éveil sur les quinze ans de sa fille, devint un argus. L'Esculape amoureux s'en aperçut, et pour avoir plus tôt fait, il enleva la tendre enfant.

Amour et bonheur visitèrent quelque temps le jeune ménage; mais rien ne s'use comme l'illicite sans entraves. Cet homme devait adorer

toujours, et Clermonde ne fut aimée par lui que juste assez pour sentir le besoin de l'être davantage. Sans expérience, elle en était à ce temps où l'on ne sait que se montrer jolie. L'ennui vint du côté de l'amant, les regrets du côté de la maîtresse : elle se montra jalouse et pleura; il devint tyran et menaça; puis enfin, comme cela arrive souvent (je devrais dire comme cela arrive toujours), pour avoir trop prolongé le tête-à-tête... elle se trouva seule.

Le théâtre était alors un asile ouvert aux repentirs de ce genre, et, à quelque temps delà, Clermonde se plaça hors de la classe des actrices ordinaires, et devint au théâtre un sujet très-précieux. Pour moi, ne faisant que confirmer cette biographie favorable, que j'emprunte, en y changeant quelque chose, à Desforges, auteur-acteur et bientôt mon rival, je déclare avoir connu très-peu de comédiennes à mettre en parallèle avec elle. Il n'était pas possible de voir une créature plus parfaite et plus céleste en tout point. A cette époque, son

esprit, ses talens et sa beauté attiraient tous les hommages; elle régnait en souveraine à Amiens. Je dis en souveraine, en prenant les choses au pied de la lettre : Clermonde faisait alors ce que depuis on a appelé du cumul; elle jouait les premiers rôles sur la scène et au boudoir. Déifiée dans la salle, adorée dans les coulisses, il n'eût tenu qu'à elle de réaliser la fable de Danaé; mais elle avait une façon de penser peu à la mode; le plus pur désintéressement accompagna et ennoblit toujours le don de son cœur, et quand autour d'elle, toutes les femmes n'étaient occupées qu'à recevoir des hommages, celle-ci cherchait d'abord à les discerner.

Son choix s'était arrêté sur l'un des hommes les plus distingués de l'époque par son rang et par son caractère, mais aussi, s'il m'est permis de dire ce que tout le monde sait, par de nombreuses folies. Cet amant titré et en titre était M. le comte de la Touche-Tréville, plus tard contre-amiral; il avait connu M[lle] Clermonde

sur le théâtre de Versailles. Depuis qu'elle était engagée à Amiens, il y faisait de fréquens voyages ; quoique militaire, homme de précaution, quand il s'en allait, il exigeait un serment de fidélité à toute épreuve ; puis, sans doute pour la même raison, et parce que deux précautions valent mieux qu'une, revenait-il, c'était toujours à l'improviste : rien ne tient comme cela une constance de femme en haleine.

Comment savais-je tous ces détails ? Ceux que je mets peu à peu au fait de mon caractère, ont peut-être deviné.... Hélas ! j'avais rapporté le gant à Mlle Clermonde.

Dirai-je qu'alors, ou à cause de ma jeunesse, ou pour les espérances que je donnais, il n'était pas un directeur qui ne me reçût volontiers. Je n'avais qu'à frapper à une porte pour qu'elle me fût ouverte, et on voit que je ne m'en faisais pas faute.

Mais c'était celle du boudoir de Clermonde qu'il fallait faire ouvrir à deux battans.

Cette actrice charmante m'inspira bientôt tous

mes rôles d'amoureux, et devint pour moi l'objet d'un culte d'autant plus ardent, que c'était une première passion. Etais-je sans espoir? Non. Une de mes grandes chances de succès a toujours été de croire à mon étoile; j'avais en pensée que l'horoscope de Voltaire me porterait bonheur au théâtre, et le baiser de Mme de Boufflers dans le monde. Ici pourtant j'étais à mon apprentissage, et j'avais deux rivaux : l'amant en titre et un troisième adorateur que j'ai déjà nommé, Desforges, acteur-auteur, qui fit ensuite la *Femme jalouse*.

Desforges était avant tout homme d'esprit : fils naturel du docteur Petit, l'un des meilleurs anatomistes de son temps, élevé avec beaucoup de soins, et destiné au barreau par son père, il avait sur moi les avantages d'une éducation solide et variée; j'avais sur lui ceux du théâtre, où je réussissais mieux. Je quittai Troyes pour suivre Clermonde. Il avait quitté la Comédie-Italienne pour venir auprès d'elle; peu de différence d'âge d'ailleurs, ardens tous deux, aimant à

l'adoration; moi, tenace comme à un premier amour; lui, entêté comme on l'est au second; supposez avec cela Clermonde sensible; faites-la un peu connaisseuse, le niveau était difficile à tenir : Héraclius ne fut pas plus embarrassé.

Si les absens ont tort, M. de Tréville allait avoir tort, et la sagesse des nations pourrait bien amener en ma faveur quelque chose qui ne l'est guère.

Un soir, c'était l'hiver; une bougie dont le long lumignon témoignait qu'on n'en prenait pas autrement de soin, éclairait à peine une chambre à coucher délicieuse. Le feu jetait de temps en temps, et comme par capricieux accès, quelques-unes de ces lueurs inconstantes qui donnent une apparence de mobilité à tous les meubles d'un appartement; un grand sopha à la Louis XV, avec sa housse traînante, paraissait s'agiter devant nous, et la couverture de la jolie couchette avait l'air de se faire elle-même... C'était d'une illusion à exciter toute audace de jeune homme, et à ébranler toute vertu de jeune

femme; et puis, je ne sais si on l'a éprouvé comme moi, mais il y a dans le feu, quand on est là, assis à côté l'un de l'autre, un besoin d'intimité qu'on n'éprouve pas ailleurs; malgré soi on a des confidences à se faire, des aveux à échanger; il fait si froid ailleurs! La nature est si âpre! elle semble diviser les couples. Le foyer les unit, les rapproche; le foyer excite doucement; fait rêver à deux la même pensée, et, par une puissance inconnue, la chaise se rapproche du fauteuil, les mains s'unissent, il se fait de nombreux silences, quelques sourires; la vie se repasse et s'arrête sur un point, un mot tinte à votre oreille : amour; une tentation vient : union. Oh! je ne sais comment font les forts; mais...

Mais on met une clé à la porte de la rue; on la tourne rapidement, en maître; c'est une main exercée; une voix d'homme se fait entendre; on monte l'escalier.

— C'est monsieur de la Touche Tréville! dit Clermonde, effrayée et pâle.

— Lui! à cette heure? c'est impossible!

—C'est lui! voilà sa jalousie ordinaire. Je ne suis pas coupable; mais aurais-je dû vous recevoir? Je suis perdue!

— Comment faire, madame? dit en entrant la vieille Marguerite, bonne femme bien attachée à sa maîtresse; comment faire?

— Oh! si ce n'était pour votre sûreté! dis-je avec un accent de colère et de jalousie qui les fit trembler toutes deux.

— Par grace! Fleury, mon ami... là, là....

Elle me désignait le sopha à la housse traînante; un homme aurait pu s'y blottir: j'étais un enfant.

Tout ceci se disait rapidement à voix basse; plus rapidement qu'il ne faut pour l'écrire. Je me cache; la lumière s'éteint, et le malencontreux visiteur entre: tout cela d'un temps, et comme aurait pu le faire au théâtre un machiniste habile.

— Qu'est-ce donc? n'y a-t-il personne?

quelle est cette réception? s'écria le comte d'une voix qui commençait à s'échauffer.

— Eh monsieur, vous allez le voir! répond Marguerite en allumant la bougie; vous nous avez fait peur, la lumière s'est éteinte, et ma maîtresse... ma maîtresse... regardez!

Ce qu'il vit et ce que je pouvais voir moi-même nous saisit d'effroi tous deux. Clermonde était étendue sur le tapis; elle paraissait avoir une attaque de nerfs.

Qu'on juge de mon supplice, ne pouvoir la secourir! Mon rival, plus heureux, était allé à elle, lui parlait, s'excusait, cherchait à la ranimer en lui frappant dans les mains.

Elle revint un peu.

— Eh bien! comment êtes-vous? dit le coupable.

— Mieux, répondit la malade d'une voix affaiblie; je.....

En ce moment ses yeux se tournaient vers le canapé, comme pour me rassurer avant tout; mais elle aperçut, à quelque distance, mon

chapeau, qui était resté là, comme un témoin accusateur; soudain une crise nerveuse la reprend, elle se relevait, elle retombe; monsieur de Tréville n'y est plus; Marguerite croit cette fois-ci que c'est pour tout de bon, s'effraie : je vais sortir de ma cachette et tout braver pour la sauver....

MARGUERITE.

Madame, répondez-moi, répondez; ma bonne maîtresse!

LE COMTE.

Oh! combien je me reproche tout ceci.

CLERMONDE, *tournant ses beaux yeux vers M. de La Touche, et élevant la voix avec effort comme pourrait le faire une mourante.*

Non, non; il ne faut... Marguerite!

MARGUERITE, *avec empressement et bonne foi.*

Madame?

CLERMONDE, *rapprochant Marguerite vers elle, lui parlant presque à l'oreille d'une voix ordinaire et soutenant la finale.*

Otez le chapeau au-au-au ! !

MARGUERITE, *n'y étant plus, et s'oubliant.*

Hein ?

LE COMTE, *à Marguerite.*

O mon Dieu ! — Que dit-elle ?

CLERMONDE, *à M. de La Touche, soulevant douloureusement la tête à gauche.*

Mon flacon... sur... ma tablette. *A Marguerite, tournant vivement la tête à droite.* Otez le chapeau !... ce chapeau... sous le canapé.

MARGUERITE, *comprenant.*

Ah !

Je compris aussi, et j'étais fâché contre elle, fâché contre moi-même. Me cacher ! Clermonde

jouer ainsi la comédie ! M. de La Touche-Tréville était d'ailleurs un homme d'honneur, un galant homme, un jeune homme même. S'il l'avait su ! Il ne se serait pas laissé donner un ridicule, il l'a prouvé depuis ; mais la situation était difficile, il fallait s'en tirer ; la présence d'esprit de Clermonde était à louer en cette circonstance, puisqu'elle ne compromettait personne, nous n'étions pas en position de choisir.

Pendant que le comte, repentant, cherchait le flacon, Marguerite avait subtilement fait passer le chapeau à son propriétaire ; puis, sous le prétexte que l'air était trop chaud dans la chambre, Clermonde, transportée à bras jusqu'à son boudoir, cherchait sans doute à y occuper son amant pour me laisser seul.

Je me sauvai.

Les réflexions que j'avais faites sous le canapé changèrent de nature dans la rue. Là haut, j'étais sous l'impression de cette feinte de Clermonde, cet artifice me répugnait ; je fuyais un homme d'ailleurs. Quand je fus loin du lieu

de la scène, mon amour revint, et avec lui ma jalousie ; certes, je dois l'avouer, Clermonde ne m'avait encore donné sur elle aucun droit, mais je me croyais au moment de les obtenir. Je touchais au bonheur, et un homme vient, et me l'ôte avec barbarie. J'étais là, près d'elle, comme un amant aimé, je me promettais de si douces heures, et me voilà errant, dans la rue, en désordre, désappointé, jaloux, torturé ! j'ai assez d'expérience pour connaître les femmes maintenant. Clermonde ne craindra-t-elle pas quelques soupçons du comte ? lorsqu'il sera rassuré sur sa santé, mille circonstances ne lui viendront-elles pas à la tête ? Pour écarter ses soupçons, Clermonde ne cherchera-t-elle pas à les étouffer sous ses caresses ? une attaque de nerfs n'est pas une maladie, le comte est jeune, il a d'ailleurs à se faire pardonner l'imprévu de son arrivée ; il y aura un rapprochement. Cette chambre est si excitante ! Clermonde est si belle ? tous les tourmens de l'enfer sont dans mon cœur... cela ne sera pas ; mais je

vais la compromettre ! faire un éclat ! elle va me haïr ! encore une fois comment faire?

Ces pensées, cette agitation, m'avaient empêché de voir qu'en ce moment, malgré la nuit, j'étais entouré, pressé par des groupes nombreux ; on parlait, on se racontait quelque chose, on s'écriait ; j'avançai, j'étais porté, pressé, bousculé ; des lumières étaient aux fenêtres, des torches dans la rue, et plus loin, plus loin encore, devant moi, une torche immense : toute une rue éclairée à longs jets de flamme; une famille en larmes, une maison dévorée, et autour de moi un seul cri poussé par tous : Au feu ! au feu !

Une idée me vint pour en finir avec mes tourmens, j'allais me jeter dans les flammes, quand on poussa ce cri à mes oreilles : *Allons, à la chaîne!* c'était un honnête ouvrier qui me faisait passer un seau. Je fis ce qu'il fallait faire, sans doute ; car on parla de moi le lendemain, mais je n'en poursuivais pas moins le cours de mes pensées. Bientôt tout fut fini là,

et moins d'une demi-heure après, je frappais à coups redoublés à cette même porte qu'ouvrait tout à l'heure M. de Tréville.

— Qui est là ?

— Moi, moi, mère Marguerite!

— Ah ! mon Dieu ! que venez-vous faire, monsieur?

Et sans lui donner le temps d'écouter ma réponse, M. de Tréville m'adressait la même question.

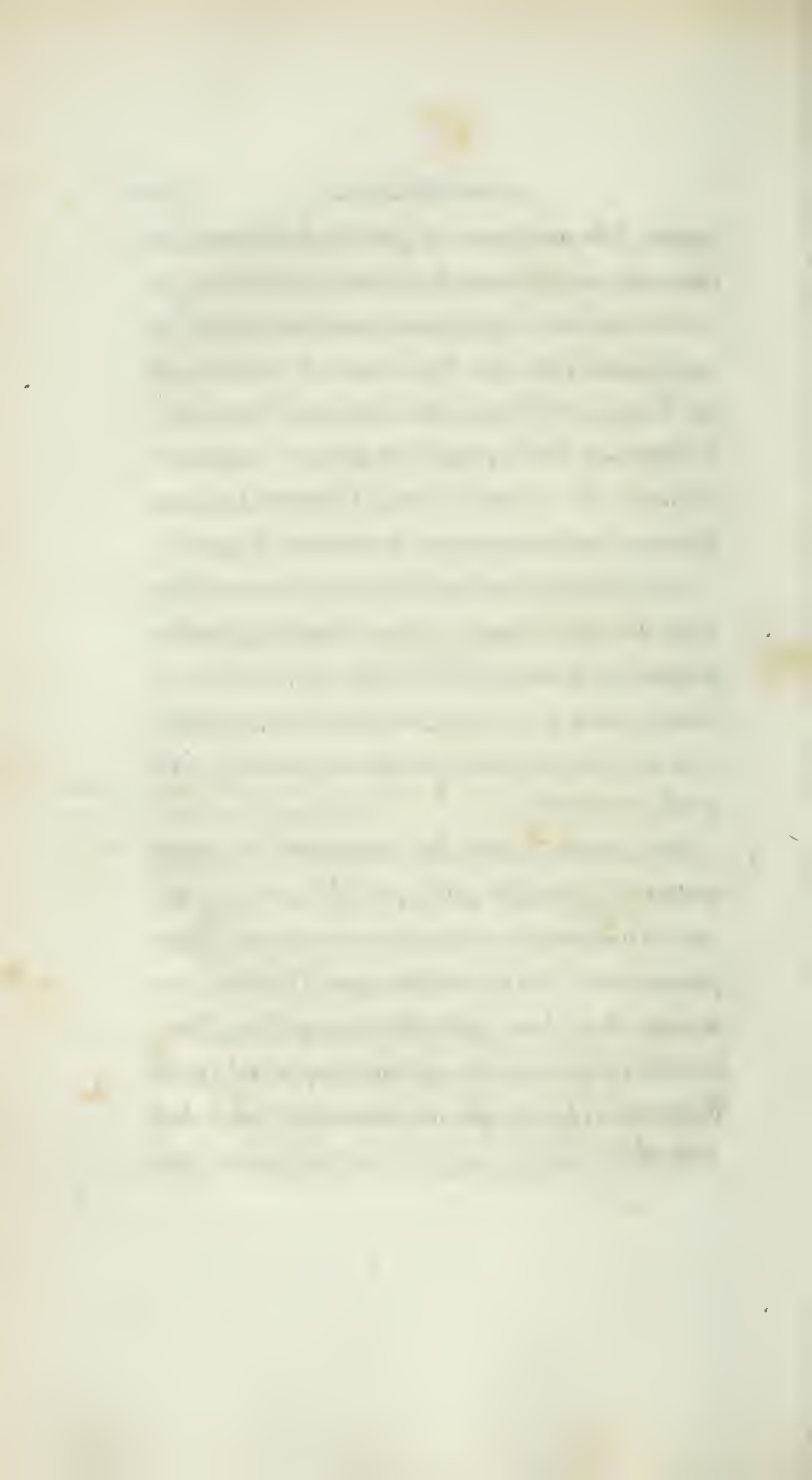
— C'est moi, Fleury, le camarade de mademoiselle Clermonde. Le feu a pris à deux rues d'ici ; j'y étais. Je suis mouillé, abîmé. Je demande l'hospitalité.

J'avais à peine dit cela, que j'étais dans la maison ; d'un saut je montai l'escalier, M. de Tréville me reçut à la porte de la chambre ; il me reçut avec une honnêteté, un empressement qui, dans une autre occasion, m'auraient donné des remords. Je jetai un coup d'œil rapide sur l'appartement. Le sopha seulement avait été rapproché du foyer ; Clermonde s'oc-

cupait. Elle me demanda pardon de la manière dont elle me recevait. Le comte me raconta, en s'exécutant de bonne grace, une histoire que je savais aussi bien que lui-même. Il m'offrit de son linge, que j'aurais été honteux d'accepter ; d'ailleurs je serais parti bien plus tôt qu'en me séchant, là, auprès d'eux. Clermonde, me devinant, insista pour que je passasse la nuit.

— Vous avez, monsieur Fleury, la réputation d'un excellent conteur ; vous distrairez mademoiselle, qui en a besoin. Sans votre héroïsme de cette nuit, je vous demanderais quelques détails sur la chronique scandaleuse picarde. Y en a-t-il de récens ?

Par quelle fatalité les amans et les maris trompés, même les plus spirituels, vous mettent-ils toujours eux-mêmes sur le chemin d'une plaisanterie? On pense bien que j'eus la conscience et le bon goût de ne rien dire. Clermonde m'en remercia par un coup d'œil, dont je lui sus gré, et qui me réconcilia tout-à-fait avec elle.



VI

—

Desforges nous devine.

Difficulté de cacher un premier amour. — Cartel. — Duel avec M. de La Touche-Tréville. — L'amour proposé comme étude. — Commencement d'ambition. — Idées de Théâtre-Français. — Je vais à Versailles. — Mademoiselle Montansier. — M. de Barras.

Desforges fut le premier à s'apercevoir de notre intelligence. L'œil de la jalousie est toujours ouvert, mais j'avais affaire à un rival généreux ; il était convenu d'ailleurs que dès qu'un

de nous deux serait préféré, le rival malheureux se retirerait sans mot dire et avec une complète résignation. Voici comment, vingt ans après, il s'est exprimé à ce sujet dans ses propres mémoires :

« J'allai imprudemment jusqu'à aimer, et
» aimer beaucoup trop pour le moment; car
» mon heure n'était pas venue, et j'eus le cha-
» grin de me voir préférer un rival, qui occupa
» la place que j'enviai une année entière. Ce
» rival très-aimable fait aujourd'hui les délices
» de Paris, au Théâtre-Français, et méritait
» sans doute la prédilection de notre commune
» idole. Je perdis donc à cette époque, mes
» gros soupirs, mes petits vers, mes petits soins,
» mes petits bouquets; mais en comédien qui
» commençait à savoir vivre, je m'en consolai. »

Il fit mieux : et, poussant l'abnégation jusqu'à l'héroïsme, il nous avertit souvent de nos imprudences. M. de La Touche était parti, mais il fallait se contraindre encore; le tendre intérêt qu'il avait témoigné à Clermonde, le soin qu'il

prenait de sa fortune, faisaient un devoir à celle-ci de ne rompre qu'avec les ménagemens, je dirai mieux, l'amitié qu'elle lui portait.

Pour moi, qui n'ai jamais été assez habile pour rien dissimuler, et qu'on voulut bien appeler le *Véridique* ensuite, comment aurais-je caché les sentimens que Clermonde m'inspirait?

En être à son premier amour, et ne pas le dire! éprouver tout le délire de cette passion et l'envelopper de mystère! refouler les sentimens les plus expansifs! être au ciel et ne pas crier : je suis heureux! Le bonheur aime à se répandre; j'aurais voulu apprendre le mien partout; le conter...... eh mon Dieu! aux passans peut-être. Clermonde était tout pour moi, mais je voulais qu'on le sût. Tant d'hommages l'entouraient, tant de rivaux me l'avaient disputée! tant d'autres cherchaient à me l'enlever encore! Avec une femme recherchée comme Clermonde il y avait un peu du conquérant en moi, et j'aurais voulu, étendant sur elle ma

main de vainqueur, pouvoir dire : elle est à Fleury! à Fleury, entendez-vous?

Il paraîtrait que cette façon de penser m'était commune avec Monsieur de Tréville; car un jour, je reçus de lui un cartel en règle, daté de Versailles. Il me mandait qu'il serait à Amiens aussitôt que sa lettre et qu'il m'attendrait dans un endroit, qu'il me désignait, hors la ville.

Un duel pour ma Clermonde, un duel avec l'un des gentilshommes les plus distingués d'alors! qu'on juge si je tins à l'honneur d'être exact au rendez-vous.

Nous nous battîmes à l'épée, et je reçus au bras une blessure profonde : le combat cessa aussitôt.—« Monsieur le comte, dis-je à mon adversaire, quand je serai guéri nous pourrons recommencer. —C'est aussi ce que je veux, me répondit-il. »—Nous nous séparâmes dans ces dispositions hostiles. A quelque temps de là cependant Monsieur de la Touche prit son parti sur Clermonde, pendant ma convalescence il rompit. Quand plus tard nous nous re-

trouvâmes dans le monde il me parla de notre duel comme d'une folie qu'il n'avait aucune intention de renouveler. C'était un de ces hommes rares, qui savent oublier quand ils seraient en position de faire souvenir. Le fond de son caractère était la bravoure et la bienveillance ; je lui avais prêté le collier sans bouder d'ailleurs, et il m'en estimait. Cette circonstance même, et des relations plus suivies, nous firent devenir amis, et, en d'autres temps, la fortune et son épée l'ayant porté très-haut j'eus plus d'une occasion d'éprouver la noblesse de ses procédés.

On sait tout ce qu'a d'intéressant un blessé. L'homme qui a voulu mourir pour vous, vous est bien cher, Mesdames! il y a dans la bravoure quelque chose qui vous plaît avant tout, peut-être est-ce l'audace. Se battre c'est faire mieux connaître ses titres d'homme, et vous y tenez. Avouez-le, pas une blessure qui ne soit le présage d'une défaite.... surtout quand, ainsi que moi, on a pris un peu l'avance.

Comme Clermonde m'aimait, et comme je l'aimais, moi! si l'on savait tout le charme qu'il y a dans l'amour d'une comédienne célèbre! outre ses qualités naturelles, que de qualités elle emprunte à son art! Cette femme, qui chaque jour varie les graces de la parure, l'éclat de la beauté, qui se nuance pour ainsi dire, dont la physionomie n'est jamais semblable, et gagne toujours en se montrant sous un aspect nouveau, n'est-elle pas la reine des amantes? Ajoutez-y ces talens qui vont au cœur et l'entraînent. Combien la vanité (car il faut bien en parler), combien la vanité trouve ici sa large part! Ces mille rivaux, qui sont comme autant de spectateurs de votre triomphe, et vous envient votre bonheur; ce tribut de tous les jours que lui paie l'admiration publique.... quel excitant! Avec elle, à tout ce que la passion a de délire, joignez le délire de l'orgueil, à tout ce que l'amour a d'illusion, joignez les enchantemens de l'art, et, s'il se peut, comprenez sa puissance! Toute voix de femme a du charme et

du caressant, sans doute; mais la voix de celle-ci caresse, charme, émeut, entraîne bien davantage. Et, si elle obéit au poète, si avec lui, il faut qu'elle parcoure toute l'échelle passionnée des accens de l'amour, trésors d'aveux ineffables que vous attendriez si long-temps dans la vie vulgaire, et que vous n'entendriez jamais ainsi... ah! toute l'ame humaine est alors pénétrée, irritée, toutes les sensations enivrantes assiègent votre cœur, surtout quand vous-même êtes là, en scène avec elle, quand vous aussi vous lui répondez avec l'expression du poète et l'ame de l'amant; lorsque dans ces mille regards, c'est votre regard qu'elle cherche; quand devant tous, c'est vous qu'elle invoque, de vous qu'elle s'inspire! cela aussi fait le grand artiste, cela profite au talent. Voyez, ai-je dit ailleurs : aimez, aimez, dirai-je à présent au jeune comédien, aimez! avec l'amour l'ame s'agrandit, s'exalte, se passionne et colore votre œuvre. Aimez, aimez long-temps. Je ne dis pas: soyez toujours fidèle; car je suis bien aise de n'effrayer personne de la leçon.

Cependant, mon enthousiasme ne m'empêchait pas d'avoir de temps en temps quelques inquiétudes sur les suites d'une liaison qui n'avait ni solidité ni fixité. Jusque-là, nous n'avions fait, pour ainsi dire, que tracer notre roman, il s'agissait de le réaliser. Tout n'était encore qu'incertitude. Il aurait fallu, dans l'intérêt de notre amour, nous réunir et nous confondre dans un engagement commun, pour être sûrs de rester et de vivre ensemble, aussi long-temps que nos cœurs en formaient le désir. Entre nos doux épanchemens, Clermonde m'avait parlé souvent de Versailles, où elle avait joué la comédie sur le théâtre dirigé par mademoiselle Montansier, renommée alors et depuis dans les fastes de la galanterie et de la scène comique.

L'engagement de Clermonde touchait à son terme à Amiens; je n'en avais qu'un temporaire; bientôt nous étions libres. D'un autre côté, mon père pouvait écrire à la direction de Versailles, avec laquelle il n'avait pas été trop

mal jadis, et pour elle, un tel souvenir était une recommandation ; ce fut là-dessus que nous combinâmes notre plan, qui nous parut d'une exécution infaillible.

M. de Voltaire m'avait appris à estimer mon état, Clermonde m'enseigna à l'aimer ; je le vis sous un nouveau jonr. Il y avait plus de mouvement que de pensée dans mon exécution ; je comprenais le sens complet d'un rôle, mais les nuances m'échappaient ; avec elle et par elle, je commençai à voir clair dans l'art : une émulation louable s'empara de moi. Cette pensée d'aller à Versailles plaisait à ma secrète ambition; là, on était à portée de voir et d'étudier les bons modèles. Versailles était si près de Paris, et de la Comédie-Française ! Je savais certes où j'en étais; je savais tout ce qu'il fallait promettre de talent pour atteindre à ce but de toutes les ambitions de la scène comique, mais cette idée fermentait déjà dans ma jeune tête, et bien que je ne fusse encore qu'un petit écolier de Thalie, un mince acteur de province, je n'en étais pas

moins obsédé de l'espoir vague de figurer un jour sur l'illustre théâtre.

J'arrivai à Versailles l'imagination remplie de ces châteaux en Espagne. C'était en 1770, vers le déclin du règne de Louis XV, alors que la fameuse favorite madame Dubarry jetait le plus grand éclat, à l'époque enfin qui est regardée, avec raison, comme celle de la plus complète corruption des mœurs, soit à la cour, soit dans les hautes classes du monde brillant, corruption qui commençait à altérer le fond de la société même. Me voilà le pied sur le premier échelon de la gloire et de la fortune. Paris et Versailles se tenaient par des liens de communication journalière, et la troupe de mademoiselle Montansier était en quelque sorte la succursale, ou plutôt la pépinière de la troupe de Paris.

Je me présentai sans timidité comme sans contrainte à mademoiselle Montansier, dont je m'étais fait la plus haute idée. Elle avait été prévenue par mon père, je fus reçu comme un

enfant de la maison, et immédiatement mis en emploi.

J'avais devancé Clermonde, et je lui écrivis à l'instant ma bonne fortune, et l'excellent accueil de la fameuse directrice.

C'est qu'en effet c'était une femme charmante que cette Montansier ! méridionale de toutes les manières : méridionale d'accent, de gestes et de sentimens ; pas trop jeune lorsque je la vis, mais mieux que jeune ; plus agaçante que jolie ; plus d'esprit naturel que d'esprit cultivé, et surtout de cet esprit qui, se permettant beaucoup, rencontre quelquefois : voici à peu près ce qu'on disait d'elle.

Avec le léger bagage de gentillesse dont je viens de parler, et assez d'années de moins, elle vint de sa province à Paris et à Versailles, ayant des projets bien arrêtés de faire fortune. Comme elle ne savait qu'aimer, elle en avait fait son capital ; capital rapportant alors d'assez gros intérêts chez la haute aristocratie galante.

Le moment était bon.

Nous ne comprenons plus à présent ce luxe de galanterie, nourri par les grands seigneurs et la haute finance; excité par toutes les jolies femmes de France, importées, exportées, transportées alors à la suite de tout homme, qui avait un état de maison *honorable*. Pendant le règne de Louis XV, et à l'exemple du maître, cette manie dispendieuse fut portée à son plus haut période. Le prince de Soubise, ami intime du roi, se distinguait entre tous; il ne se contentait point de jeter l'or à pleines mains sous les pas d'une de ces reines de boudoir; dix ou douze à la fois recevaient ses hommages et ses présens, et, comme il donnait à chacune le même état de maison, la même livrée et un équipage en quelque sorte uniforme, on disait, quand on voyait passer les voitures de ses maîtresses: *Voici la Maison de Soubise*. Les grands et les princes affichaient le même genre de luxe et le même laisser-aller dans les mœurs. Beaucoup de seigneurs s'y ruinaient. Oserai-je le dire, moi, profane! des prélats même ne pouvaient

se soustraire à la contagion de l'exemple; on citait ceux qui avaient leurs petites maisons et leurs maîtresses clandestines, et quelques-uns allaient jusqu'à braver le scandale et se donner en spectacle. Qu'on ajoute à cette liste la robe et la riche bourgeoisie, qui voulaient aussi imiter la haute noblesse, et on jugera si la France d'alors, pour les femmes galantes, n'était pas une mine féconde et facile à exploiter.

Avec ses heureuses dispositions, mademoiselle Montansier se mit bientôt au fait du code mondain à l'ordre du jour; bientôt les occupations les plus douces devinrent ses occupations essentielles; en peu de temps elle eut une maison montée et grand nombre d'admirateurs. On aimait à la voir, on aimait à l'entendre; vive, sémillante, toujours la répartie prompte, elle se distinguait, et faisait cercle. On ambitionnait d'être présenté chez elle, on écoutait ses jolis mots, que quelques-uns prétendaient n'être passables qu'à cause de l'accent; mais qu'on me permette de n'être point de leur avis, il faut réellement de

l'esprit argent comptant aux méridionaux; car l'accent gascon, en prêtant de l'originalité, fixe en même temps l'attention, et il est peu de parleurs pour qui ce ne soit un écueil.

Quoi qu'il en soit, mademoiselle Montansier arrangeait sa vie en femme habile et en femme d'esprit, et pour elle et pour les autres. Si on lui portait de riches offrandes, elle les jetait bientôt dans la circulation, dépensant avec profusion ce qu'elle gagnait avec facilité; du reste, point de défauts remarquables, si ce n'est celui qu'on appelle la faiblesse des grands cœurs.

M. de Barras, le même qui joua un rôle dans la révolution, avait pour elle un attachement, qui datait de leurs relations de famille dans le midi, et elle l'aimait, elle, d'une amitié qui ne s'est jamais démentie; cette amitié était plus constante que son amour; mais Barras, comptant sur des promesses sacrées, sur des sermens peut-être, lui faisait d'amers reproches.

— C'est à n'y pas tenir, ma chère amie, di-

sait-il, un jour qu'on ne me savait pas si près, vous jetez votre cœur à la tête de tout le monde.

—Oh! c'est bientôt dit; il faut bien faire un peu les honneurs du midi, à ces gens de la capitale.

— Savez-vous comment cela s'appelle?...

—Eh! mon cher Barras, on baptise tout aujourd'hui. Sous Louis XIV j'aurais été appelée Ninon; mais tout dégénère; les hommes ne savent gré de rien.

— Il faudrait vous remercier peut-être. Quand pour obéir à un penchant de coquetterie...

— Vous êtes dans l'erreur sur le genre de penchant; c'est chez moi pure bonté d'ame. Est-ce ma faute, si je suis la femme du monde la plus persuadée que si la vie est un bienfait, on ne la reçoit qu'avec l'obligation d'embellir celle des autres.

M. de Barras prit le bon parti, et comme tous ceux qui l'avaient aimée, il rit, la quitta, et resta

son ami. Il fallait toujours finir par-là bien qu'on en eût ; les qualités de son cœur faisaient qu'on lui pardonnait des défauts à la mode : il y avait alors tant d'occasions et si peu d'obstacles !

Du reste, en ce qui concernait les artistes, cette fameuse directrice était très-bonne pour ses pensionnaires : juste, autant que sa mauvaise tête le lui permettait ; mais, on le pense bien, pas le moins du monde amie de l'ordre. Je ne sais en vérité quel temps elle prenait pour le repos ! Le jour était donné au plaisir et à sa direction, et la nuit au jeu ; passion qui était chez elle une fureur. Eh bien ! malgré cette manière de vivre, elle est parvenue à un âge très-avancé, sans aucune des incommodités de la vieillesse, conservant toujours la même vivacité et, malheureusement pour elle, une tête et un cœur toujours jeunes.

VII

—

Débuts à Versailles.

Portrait de Fleury. — La lune de miel s'obscurcit. — Jalousie de Clermonde. — Séparation. — Premier désappointement d'amour. — Madame Drouin. — Mot magique. — Fête chez mademoiselle Daugeville. — La servante de Molière. — Lekain fait un conte. — Daugeville accepte la baguette. — Mot de Préville.

Je débutai à Versailles avec assez de succès. J'en fus plus redevable sans doute à quelques avantages extérieurs qu'aux prémices d'un talent qui n'était encore ni cultivé, ni formé.

Et ici je me vois, pour ainsi dire, dans l'obligation de placer un portrait qui me fera connaître tel que j'étais alors; portrait trop flatté sans doute, puisque je le dois à mon ami Paulin. Ceux qui m'ont vu plus tard pourront juger du plus ou moins de ressemblance : « A dix-
» neuf ou vingt ans, écrit-il, Fleury sans être
» précisément un bel homme, ni même ce qu'on
» appelle un joli homme, plaisait généralement;
» il était d'une stature plutôt petite que grande;
» mais bien fait, mince, alerte et très-adroit
» à tous les exercices du corps; il possédait
» même cette grace naturelle qui ne se donne
» pas. Sa physionomie, vive et spirituelle, était
» en accord avec des yeux perçans dont on
» pouvait à peine soutenir l'éclat. Fleury avait
» l'esprit peu cultivé, mais assez d'esprit n'a-
» turel, de l'aimable et du gracieux; doué d'un
» tact et d'un jugement sûrs et précoces, il se
» distinguait d'abord par ce ton de la bonne
» compagnie que personne ne pouvait lui dis-
» puter. A des dehors très-prévenans il joignait

» des qualités solides: tous ceux qui l'ont connu
» depuis savent que l'honneur et la probité fai-
» saient la base de son caractère. Avec de tels
» avantages, il n'est pas surprenant qu'il soit
» devenu à la fois un acteur distingué et un
» homme du monde à la mode; mais ce n'est
» pas sans beaucoup de travail et de peine qu'il
» a pu parvenir à être un des principaux acteurs
» du théâtre Français. »

J'en étais loin encore, et il me fallait passer par bien des épreuves, et de toute nature, avant d'arriver à ce terme désiré. Les peines d'amour avaient même déjà commencé. Notre lune de miel s'obscurcissait hélas! de nuages bien noirs. J'en étais enfin aux tribulations avec Clermonde. Disons d'abord que nos espérances furent déçues. Mademoiselle Montansier, tout en rendant justice au talent et à la beauté de Clermonde, ne voulut pas la recevoir; elle allégua divers prétextes pour ne point la comprendre avec moi dans un engagement commun. Celle-ci eut de la peine à concilier l'affection particulière que

semblait me porter la directrice de Versailles, avec l'espèce d'indifférence et de froideur qu'elle mettait à l'accueillir; sa tête se monta, elle devint jalouse et me crut infidèle. Moi infidèle! moi, aimer mademoiselle Montansier! Clermonde ne savait-elle pas que les co-adjuteurs ne pouvaient me convenir! et puis, quarante ans d'un côté et vingt de l'autre, y avait-il à balancer? l'une tout à l'amour, l'autre tout aux amans. L'une faisant de vous un maître, et l'autre un associé. D'ailleurs, n'étais-je pas père? Père! Clermonde me l'avait dit; à mon âge ce mot raisonnait si agréablement! c'était une garantie, on en conviendra, et Clermonde y mettait de l'obstination.

Se quereller, s'apaiser, être brouillés et se raccommoder ensuite, c'est la vie de l'amour, dit-on; ceci n'est vrai que suivant la date. L'amour qui commence spécule sur la querelle les profits du raccommodement; l'amour qui finit y voit au contraire les douceurs d'une rupture. Non pas que je soupçonnasse alors Clermonde,

mais je lui en voulais de me croire si facilement coupable. Cependant pour la rassurer sur la solidité de ma tendresse, je lui protestai que j'irais la rejoindre à Caen, où un engagement très-avantageux lui était offert; je fis plus : touché de ses larmes, ému de son état de grossesse et pensant que l'idée de notre séparation en serait adoucie, je voulus qu'elle emportât une promesse de mariage; je glissai même dans sa malle un dédit de deux mille écus, lui donnant ainsi tous les gages de sécurité. N'étais-je pas à elle, d'ailleurs? ne devait-elle pas se regarder comme ma femme? y avait-il désormais entre nous d'autre séparation que la mort?

La mort devait nous séparer en effet! non la sienne, mais la mort de mon enfant. Peu de temps après des couches dangereuses, et dont je viens de dire le triste résultat, Clermonde me renvoya avec plus de dédain que de générosité, ma promesse de mariage et mon dédit, et cela, le croira-t-on? par l'impul-

sion de ce même Desforges mon ancien rival. Cette fois il m'avait gagné de vitesse à Caen, et prenant se revanche, il avait fait de moi ce que j'avais fait moi-même de M. de La Touche-Tréville.

Clermonde était-elle de bonne foi dans sa croyance à ma prétendue liaison avec mademoiselle Montansier? Si je m'en rapporte aux mémoires publiés par Desforges, elle y croyait; si j'en juge par cet empressement de briser avec moi, elle n'en attendait que le prétexte. Heureux et malheureux par elle, je n'en puis dire trop de bien ni trop de mal. La reconnaissance ou la passion m'entraînaient. Etait-elle sage, mais susceptible? car M. le comte aussi l'avait offensée. Fut-elle galante, mais adroite? car la scène du chapeau n'était pas d'une novice. Je m'y perds! c'est un jugement à ajourner indéfiniment, comme tant d'autres. Placée dans une plus haute sphère, Clermonde aurait embarrassé l'histoire.

Quelle nuit cruelle je passai après l'annonce

d'une rupture irrévocable et désespérante! Que ceux qui ont aimé, et aimé comme j'aimais alors, se souviennent du moment où, encore à leur première croyance, à ce fanatisme du cœur, il leur fut dit : Votre maîtresse vous est infidèle. J'eus la fièvre, le délire. Je voulais aller tuer Desforges, immoler Clermonde, me tuer après; je le voulais sérieusement, mais l'exaltation trouve en elle son propre remède. La nature épuisée succomba; je roulai plutôt que je ne me laissai aller sur le carreau de ma chambre. D'affreux rêves, des visions terribles m'assaillirent; sans doute j'avais passé la nuit en cet état, car le jour paraissait quand j'entendis frapper à la porte.

Madame Drouin, actrice de la Comédie-Française, m'envoyait une voiture pour me rendre avec elle à Vaugirard chez mademoiselle Dangeville, dont on célébrait la fête. Cette aimable dame, à laquelle j'étais recommandé par mon père, avait sollicité une invitation pour moi depuis quelques jours; mais ma catastrophe

amoureuse était bien capable de me faire tout oublier, et je n'y songeais plus.

Si l'on se rappelle mon amour pour mon art, qui ne pouvait être surpassé que par mon amour pour Clermonde, on ne sera pas étonné qu'en ce moment le mot de Comédie-Française, et de mademoiselle Dangeville, ne vînt me frapper comme un mot magique et consolateur. Chez l'actrice célèbre devaient se trouver toutes les gloires du théâtre et plusieurs illustrations des lettres; il se fit une révolution en moi; je réparai mon désordre. Je partis.

Combien elle était digne des hommages qu'on lui réservait, la reine de la fête! Mademoiselle Dangeville a laissé dans nos fastes théâtrales un nom qui ne s'en effacera jamais. J'en avais entendu parler avec enthousiasme par mon père, et puis universellement comme de l'une de ces gloires qu'on ne voit qu'à de rares intervalles: c'était la meilleure actrice qui eût jamais paru sur la scène française dans l'emploi des soubrettes. On la surnomma *l'inimitable*, et

ce surnom était mérité. Il serait difficile de peindre les regrets qu'avait excités sa retraite. Estimée du public, chérie, honorée de ses anciens camarades, célébrée par les poètes, elle exerçait encore au Théâtre-Français, et même auprès des grands (1), une influence dont elle ne se servait que pour faire le bien et pour être utile à ses amis.

Elle avait voulu se dérober à sa propre gloire dans sa maison de Vaugirard; mais le souvenir de cette gloire environnait sa retraite de respects et d'hommages. La Comédie-Française, trop souvent oublieuse, se souvenait pourtant encore de cette illustration, et une pareille infraction à la règle n'était pas le moindre

---

[1] Depuis sept ans à peu près elle avait quitté le théâtre, quand Fleury lui fut présenté. Mademoiselle Dangeville possédait une belle fortune, et outre ses pensions de la Comédie-Française et de la cour, elle en avait une autre assez considérable sur la *caisse de l'Amirauté*. Une soubrette dotée sur les fonds de la marine! Cela est bien aussi curieux que si l'on avait récompensé le comte Destaing sur la caisse du Théâtre-Français. Dans ce petit abus est toute l'époque.

(*Note de l'éditeur.*)

éloge de l'artiste qui en était l'objet. Ceux qui continuaient leur renommée comme ceux qui essayaient leur réputation, aimaient à se rapprocher de Dangeville. Actrice riche de souvenirs et de traditions, et surtout femme aimable, ses amis retrouvaient auprès d'elle, et dans l'intimité, le charme et le plaisir qu'éprouvaient naguère ses admirateurs.

Elle en était entourée au moment où je lui fus présenté par madame Drouin. Mademoiselle Dangeville avait alors près de soixante ans, mais ne paraissait pas son âge. Rien d'étudié ne se faisait remarquer en elle; ses manières étaient aisées, franches, naturelles et accompagnées d'une sorte de modestie gracieuse dont l'attrait était indéfinissable. Qu'on se figure l'Elmire du Tartufe, la bourgeoise décente et noble en même temps. Je ressuscitai sa jeunesse par la pensée, et je compris ses triomphes; même alors, son front, ses yeux, sa bouche, chacun de ses traits, étaient délicatement assortis pour lui composer la physionomie la plus

mobile et la plus piquante; il y avait dans sa voix quelque chose d'attachant qui attirait; ses rides même n'ôtaient pas sa grace; elles s'harmonisaient avec le pur ensemble de cette figure, et sans l'esprit et la gaîté qui pétillaient dans ses yeux, j'aurais été étonné que ce fût là une soubrette. Il est vrai de dire qu'elle avait porté bien haut l'emploi, et que saisissant, avant tout, le caractère de la vérité, aucun de ses rôles n'était le calque d'une espèce de nature convenue dans chaque division de la hiérarchie comique. Thalie lui ouvrit tous ses trésors et lui dispensa les richesses de tous les âges, et les secrets de tous les états. Son ancien camarade Armand, qui désignait la plupart des comédiens de son temps par les titres des pièces du répertoire, lui avait appliqué celui d'une comédie de Destouches : *la Force du naturel.*

Un pauvre secrétaire d'ambassade, qui se trouverait transporté tout-à-coup au milieu d'un congrès de souverains et de diplomates célèbres, et qui se dirait : « Ces gens-là remuent le monde,

que suis-je parmi eux, et où veux-je aller? » se trouverait justement dans la position où j'étais alors. Près de mon petit coin, à gauche, étaient MM. Sainte-Foix, Lemière, Dorat, Rochon de Chabannes, Duclairon et le peintre Saint-Aubin ; à droite, madame Drouin, mademoiselle Fanier et mademoiselle Lamothe; au milieu d'elles, le célèbre Lekain et le non moins célèbre Préville, et devant moi, Dangeville, l'héroïne du jour. La littérature, l'ancienne et la nouvelle comédie se trouvaient à cette fête. J'étais bien petit là; il y avait à se désespérer ou à prendre courage; mais puisque je fais ici mes confessions, disons-le, je pris courage : je me mis à la hauteur des circonstances; mon chagrin même y contribua pour beaucoup. J'ai eu depuis occasion de le remarquer, souvent un demi-chagrin abat; un chagrin réel, en déchirant l'ame, l'exalte : alors les obstacles à surmonter, la lutte à subir, vous donnent des forces qu'ils sembleraient devoir vous ôter; en ce moment je m'étais mis au diapason. Dangeville,

Lekain, Préville, je vous admirai sans doute, mais pour vous imiter; je serais entré avec vous en scène; j'aurais..... que sais-je? entrepris les travaux d'Hercule! un seul excepté.

Après l'accueil tout obligeant de mademoiselle Dangeville, le grand tragique, à qui j'étais aussi recommandé par mon père, depuis long-temps en relation avec lui, Lekain, me fit un honneur qui me valut la bienveillance de toute l'assemblée, il m'embrassa et voulut que toutes ces dames en fissent autant. Oh! madame Boufflers! ce que c'est pourtant que de bien entrer dans la carrière.

On ne s'occupa bientôt plus que de fêter magnifiquement l'héroïne émérite du Théâtre-Français, l'amour et les délices de tous les gens de goût. Parlerai-je d'un dîner, qui me sembla délicieux, bien que je me fisse presque un crime de me trouver de l'appétit? Le portrait de mademoiselle Dangeville figurait au-dessus de nous tous et dominait les convi-

ves; ces vers tracés dans le cadre étaient de M. Dorat :

Il me semble la voir l'œil brillant de gaîté,
Parler, agir, marcher avec légèreté;
Piquante sans apprêt et vive sans grimace,
A chaque mouvement découvrir une grace;
Sourire, s'exprimer, se taire avec esprit,
Joindre le jeu muet à l'éclair du débit,
Nuancer tous ses tons, varier sa figure,
Rendre l'art naturel et parer la nature.

A la fin du dîner, et après les *toasts* d'usage, M. de Sainte-Foix fit un rapide éloge de la Reine de Vaugirard. « On aura de la peine à s'imaginer, dit-il, que la même personne ait pu jouer avec une égale supériorité : l'Indiscrète dans *l'Ambitieux;* Martine dans *les Femmes savantes;* la Comtesse dans *les Mœurs du temps;* Colette dans *les Trois Cousines;* madame Orgon dans *le Complaisant; la Fausse Agnès;* la marquise d'Olban dans *Nanine;* l'amour dans *les Graces*, et tant d'autres rôles si différens. Avec de l'étude et de la réflexion on peut se perfectionner le goût, et devenir une actrice très-brillante; mais la comédienne de génie est bien

rare, et il y a la même différence qu'entre Molière et un auteur qui n'a que de l'esprit. »

— Assez, assez, s'écria mademoiselle Dangeville en essuyant des larmes d'attendrissement. C'est trop, beaucoup trop; Molière, Molière! audacieux, qui faites cette comparaison, savez-vous que je n'ai jamais été que son humble servante?

—C'est ce que j'ai voulu dire, répond Sainte-Foix.

— Dans Nicole, Martine et cœtera, interrompit vivement M. de Rochon de Chabannes; mais Lekain semble vouloir parler.

— Oui, oui, sans doute; il faut bien que la Comédie-Française donne son bouquet.

—Pas de flatterie au moins, s'écria l'aimable vieille, ou je vous le rendrai, Lekain.

— Oh non, ajouta le tragique, la vérité, la vérité toute pure... Il y avait une fois...

—C'est un conte, s'écria-t-on de toutes parts.

— J'ai tant de merveilles à raconter que ça pourrait en avoir l'air; puis, jetant les yeux sur

le portrait de mademoiselle Dangeville et le désignant de ce geste noble qu'on lui connaissait, Lekain continua : Il y avait une fois une fée...

— Bravo ! bravo !

— Je ne veux plus de cela. Vous êtes de vilaines gens ; je m'en irai.

Lekain alors accusa monsieur Rochon de Chabannes de lui avoir soufflé le conte.

— Ah ah ! c'est lui qui est le coupable. Un ancien ami ! comme je n'aime pas les courtisans, j'exile monsieur Rochon de Chabannes à Dresde.

— Vous me faites peur! s'écria ce dernier.

— Et puisque vous me donnez une puissance de fée, mon vieil ami, j'accepte la baguette ; et de mon autorité privée, je vous fais chargé d'affaires de Sa Majesté très-chrétienne à la cour de Dresde.

— Est-il possible!

— Oui, ambitieux que vous êtes! j'ai réclamé contre l'injustice de votre réforme ; le Ministre

vous a haussé d'un cran, et vous irez le remercier demain.

Messieurs, ajouta-t-elle en se dégageant des bras de son ami, qui réellement l'étouffait, M. Lemière m'a dit que les Grecs faisaient de leurs comédiens des ambassadeurs. Vous voyez qu'en France il n'y a pas à se plaindre, puisqu'une comédienne y fait des plénipotentiaires.

On peut juger de l'effet que produisit sur nous tous le bouquet que mademoiselle Dangeville rendait à son ami. La fête s'en ressentit et devint plus animée. Les comédiens français eurent l'obligeance de dire à M. Rochon qu'ils perdaient à cela une comédie en cinq actes pour laquelle il avait demandé lecture (cet auteur, homme d'état, avait fait jouer quatre petits drames aux Français avec beaucoup de succès). Ses confrères même le félicitèrent. Quant à l'illustre Marie, elle jouissait de son ouvrage, et elle voulut que tout le monde prît part à la joie générale : on ouvrit les portes, le peuple entra, on forma des contredanses, on distribua des ra-

fraîchissemens : c'était un concert de bénédictions et de louanges; ces ouvriers, ces femmes brillantes, ces hommes de lettres, ces jolies paysannes, ces cris de joie, ces cris de l'ame, ce pêle-mêle si beau à voir... j'étais au troisième ciel !

— Eh bien! Préville, que pensez-vous de cela? dit en lui frappant doucement sur l'épaule, et le réveillant presque de sa contemplation, l'héroïne du jour.

— Que Dangeville a retrouvé son parterre.

—

VIII

—

Conseils de Lekain.

La meilleure école. — Préparatifs du mariage du Dauphin. — Mademoiselle Clairon. — Intrigues contre Dumesnil. — Fêtes de Versailles. — Représentation au théâtre de la cour. — *Athalie.* — Magnificence de la mise en scène. — Dumesnil prend sa revanche. — Mademoiselle Besse. — Fleury et les mousquetaires. — Le roi me complimente.

Ma visite à mademoiselle Dangeville mit le feu dans ma tête, et moins que jamais je perdis de vue le but que je m'étais proposé. Arriver par un travail opiniâtre et par des démar-

ches suivies à débuter un jour, et le plus promptement possible, à la Comédie-Française ; telle fut ma pensée de tous les instans. Les principaux acteurs de ce théâtre venaient jouer tour à tour à Versailles individuellement, comme ils le faisaient en province, quand ils obtenaient des congés. Lekain lui-même, précédé de sa réputation colossale, y apparaissait quelquefois, et prenant à moi beaucoup d'intérêt, il avait l'extrême complaisance de me donner de temps en temps des leçons pour la tragédie, genre auquel véritablement je n'étais pas appelé. Si quelqu'un avait pu me la faire comprendre, c'était certes ce grand acteur, peut-être celui de tous qui avait le mieux appris son art. Je reproduirai plus tard à l'occasion de mon camarade Talma quelques-unes de ses théories, dont je tâchais de me faire l'application, avec plus de bonne volonté que de succès ; mais je n'ai jamais eu l'étoffe d'un héros, et c'était à mon corps défendant que je faisais quelques excursions obligées dans ce haut domaine théâtral, car il fal-

lait alors se conformer à l'usage : débuter à la fois dans le tragique et dans le comique, c'est-à-dire dans deux genres tout-à-fait opposés.

La meilleure école était sans contredit celle de la Comédie-Française. J'y allais assez fréquemment, au moyen des billets et des facilités que me procuraient Lekain et madame Drouin, dont je continuais à cultiver l'amitié. En acteurs, la Comédie-Française n'avait rien à envier à aucun théâtre du monde; mais elle avait à regretter deux actrices qu'on citait sans cesse quand il s'agissait de la perfection de l'art : Dangeville (je viens d'en parler), et mademoiselle Clairon.

Quand je débutai à Versailles, je n'avais jamais vu sur la scène cette dernière, une des plus grandes tragédiennes qui eût paru au Théâtre-Français; mais comme on assurait qu'elle y reparaîtrait tôt ou tard, j'attendais ce moment avec le désir et l'impatience d'un écolier qui attend l'apparition d'un célèbre professeur. Ce moment se présenta beaucoup plus tôt que je ne l'espérais, et dans des circonstances

d'ailleurs fort remarquables. Nous touchions à l'époque du mariage de Monseigneur le Dauphin, depuis Louis XVI, avec Marie-Antoinette d'Autriche, jeune princesse destinée à partager son trône et ses malheurs. On ne parlait déjà plus à la cour et à la ville que des grands préparatifs que partout on pressait pour célébrer avec pompe cette union, à laquelle se rattachaient tant d'idées de bonheur.

Le bruit courut que mademoiselle Clairon paraîtrait en cette circonstance, à la cour, sur la scène tragique, où la duchesse de Villeroi, qui l'aimait tendrement tenait à la réinstaler, pour ainsi dire, elle-même. Il y eut dans le courant d'avril 1770, avant les fêtes préparées à Versailles, et sur le théâtre de la Comédie-Française, une répétition d'*Athalie,* telle qu'on devait la jouer au grand théâtre de la cour, c'est-à-dire, avec les chœurs, les comparses et tout l'appareil théâtral. Mademoiselle Clairon parut en effet, et, quoique dans une répétition décousue, elle se montra, disait-on, plus héroïque

que jamais, développant une majesté qui en imposa à une assemblée choisie et très-nombreuse. Comme j'avais la certitude de la voir jouer à Versailles, et que je préférais jouir de tout l'effet scénique d'une pareille représentation, je ne voulus point aller à la répétition de Paris. Cependant à quelques jours de là, on répandit la grande nouvelle, que mademoiselle Clairon ne jouerait plus le rôle d'*Athalie*, quoiqu'elle l'eût déjà répété, mais reparaîtrait dans celui d'*Aménaïde*. Cette espèce de mortification, disait la chronique, lui venait de madame Dubarry, qui, protectrice déclarée de Dumesnil, avait obtenu du roi qu'on ne ferait point un passe-droit aussi injuste à cette dernière actrice, non moins célèbre que sa rivale.

Madame de Villeroi au désespoir se donna aussitôt de grands mouvemens pour parer le coup qui menaçait sa chère mademoiselle Clairon, et telle était l'extrême passion de cette grande dame pour celle qu'elle appelait notre Melpomène, qu'elle fit tout au monde afin

que la susceptibilité de la tragique déesse ne fût point blessée par une mortification de cour.

On s'occupa beaucoup dans le ménage royal de cette affaire. Louis XV, excité par la favorite, tenait bon pour Dumesnil; madame de Villeroi remuait ciel et terre pour Clairon; il y eut des marches et des contre-marches; aux sollicitations succédèrent les intrigues, enfin madame Dubarry ayant fini, de guerre lasse, par se désister (à l'issue d'un conseil de cabinet sans doute), le roi de France et de Navarre céda à la reine de Carthage. Il fut solennellement décidé que ce serait mademoiselle Clairon qui jouerait le rôle d'*Athalie*.

Enfin les fêtes de Versailles commencèrent. Aucune description ne pourrait en peindre la splendeur; elles avaient attiré de toutes les parties du royaume et même des pays étrangers, un immense concours de curieux. L'élégance des habits, la richesse des équipages, la beauté des parures des dames de la Cour, toutes resplendissantes de diamans; la richesse du grand

couvert; l'illumination des jardins éclairés tout-à-coup, et comme par enchantement, de plusieurs milliers de lumières, brillant sous des cristaux de diverses couleurs, offrirent une succession d'aspects ravissans. Qu'on juge de la fête par le luxe du bouquet d'artifice! en un clin d'œil on vit s'élever dans l'espace trente mille fusées d'un écu la pièce. Je n'ai jamais vu quatre-vingt-dix mille francs de fumée faire un plus bel effet [1]!

Je ne m'arrêterai pas aux fêtes données à Paris, et qui furent marquées par une catastrophe d'un présage bien sinistre. Curieux et empressé de tout voir, je faillis me trouver au nombre des victimes, bien m'en prit d'être alerte et avisé.

La représentation tant annoncée eut lieu enfin au grand théâtre de la cour, et j'y assistai. C'était quelque chose de vraiment royal, digne

---

[1] Le peuple commençait pourtant à réfléchir alors, et il disait que chaque lampion avait été allumé avait un billet de banque. (*Note de l'éditeur.*)

d'un peuple brillant donnant la bien venue à la fille de Marie-Thérèse. Jamais je ne vis tant de luxe et de faste réunis dans une salle si riche. Quelle pompe de spectateurs! Athalie pouvait paraître, je doute que les douze tribus d'Israël lui eussent présenté une cour plus magnifique. Athalie parut en effet, je me trompe, ce ne fut point cette reine des Juifs, peinte à si grands frais par Racine, mademoiselle Clairon mentit à sa haute réputation, elle déclama plutôt qu'elle ne sentit son rôle; du moins tel fut l'effet qu'elle produisit sur moi, et sur la plus grande partie du public; on la trouva au dessous de sa renommée, et surtout, au-dessous d'une solennité aussi imposante.

Mais comme il faut faire la part de tout, il est vrai de dire qu'on était généralement indigné de l'énormité de l'injustice faite à mademoiselle Dumesnil en faveur d'une actrice hautaine qui s'était retirée du théâtre par une sorte de boutade dont le public lui savait mauvais gré. En résultat, elle ne satisfit pas les spectateurs, qui

relativement aux chœurs d'*Athalie* furent également partagés.

Au gré d'une partie du public, cette musique faisait un merveilleux effet. Selon l'autre, elle refroidissait et affaiblissait l'action, et j'avoue que je fus en partie de ce dernier avis.

Cependant la question ne peut pas être résolue d'après cet essai, et comme c'est une haute question d'art, il y a sans doute à examiner davantage et à y revenir encore.

Je ne suis pas assez savant pour apprécier l'effet des chœurs du théâtre antique. Les Grecs et les Romains (je leur demande pardon de parler d'eux) d'après mes lectures, et ce que m'en ont dit les savans, avaient au théâtre une sorte de langage mesuré, soutenu même par des instrumens. Le récit ordinaire était donc une alliance de la parole avec la musique, et quand les chœurs arrivaient, l'oreille étant toute préparée, nulle disparate ne la choquait; chez eux, ces chœurs pouvaient faire un bon effet; chez nous, rien de cela; ils sont au con-

traire évidemment nuisibles placés dans les entr'actes, non-seulement parce qu'il n'y a plus d'instant de repos, mais parce que cette musique partageant une pièce en quatre intervalles égaux, venant dans un temps donné et prévu, à cause de cela même, disjoint l'action, et n'appartient à la pièce que par une volonté bien arbitraire de l'auteur, et par une large concession du côté de ceux qui écoutent. L'emploi de la musique serait bon sans doute, si elle entrait dans le drame : si, par exemple, elle était un signal, au milieu d'un acte; un détail de mœurs, après ou dans une scène; si, elle devenait un contraste bien amené : ce serait une faute alors de s'en passer. Il ne faut point bannir les chœurs ; il faut les placer. Je le répète, ces retours égaux, comme les temps d'un balancier, sont monotones, manquent de vérité et alanguissent un ouvrage, la musique devrait au contraire le faire marcher : elle nuit quand elle ne sert pas. Ceux qui la dénigraient en cette circonstance, comme ceux qui la vantaient trop, pouvaient

trouver dans cette même pièce d'*Athalie* des raisons pour n'être pas si absolus ; car les uns donnent comme preuve l'ennui général, les autres pouvaient répliquer par le bel effet musical du moment de la prophétie; ici, les accords du musicien firent une grande sensation, parce qu'en ce moment ils étaient non-seulement nécessaires, mais indispensables; ici, la musique ajoutait un effet aux autres effets : ces harpes du tabernacle soutenant le grand-prêtre, et secondant son inspiration prophétique, c'était juif autant que Joad, juif comme le poète et la bible.

Du reste, à part le peu d'effet de cette musique, je partageai l'ivresse des spectateurs. Rien ne peut donner l'idée de la magnificence du spectacle; les décorations étaient d'une beauté d'imitation admirable, surtout le dernier tableau, dont l'effet fut prodigieux. Qu'on se représente ce grand voile du temple, s'ouvrant en deux parts immenses, le roi des juifs sur son trône d'or, et tout à coup, cinq cents lévites et

guerriers débouchant sur le théâtre par quatre côtés sur dix de front; un tel dénouement présentait le coup d'œil le plus imposant et le plus terrible à la fois. J'ai lu les Saintes Ecritures, dans ce livre que l'abbé Porquet ouvrait si rarement. Eh bien ! toutes les idées que je m'étais faites des splendeurs de Jérusalem étaient devant moi; ajoutez à cette pompe de représentation théâtrale les somptuosités de la salle, le luxe étalé dans les loges par la Cour la plus brillante et la plus riche de l'Europe, et vous vous formerez une idée de l'éclat d'un tel spectacle; je n'ai vu nulle fête semblable depuis : pas même ces fêtes d'un autre mariage, avec une autre archiduchesse, qui ne pourrait que perdre à être comparée à celle à qui on rendait alors de si justes honneurs.

Ce que ma sœur nous écrivait de Marie-Antoinette m'avait préparé à la voir avec une sorte d'admiration. Je trouvai de plus, au fond de mon cœur, comme un secret pressentiment

que je serais aussi à mon tour protégé par cette jeune et belle princesse.

Madame la dauphine me sembla charmante. Sa taille svelte, sans être trop mince, paraissait celle d'une jeune personne qui n'était point encore formée. Je ne donnerai pas ici ce portrait si souvent tracé par de plus habiles peintres que moi. Ce que je remarquai davantage était une noblesse bienveillante, à travers laquelle perçait la mutinerie pétillante d'un enfant d'esprit. Je ne sais quel charme et quelle douceur angélique tempérait sa dignité et respirait dans toute sa personne! Il était difficile en voyant cette jeune princesse destinée à être reine de France, de ne pas sentir pour elle un sentiment de respect mêlé de tendresse. C'est l'impression qu'elle me sembla faire généralement dans cette célèbre représentation, où les spectateurs s'occupèrent pour le moins autant de madame la Dauphine, que de la beauté du spectacle.

Du reste, le passe-droit fait en cette circonstance, par la superbe Clairon à sa rivale, ne

servit qu'à enflammer le génie théâtral de mademoiselle Dumesnil; je la vis jouer successivement avec une sublimité nouvelle et continue différens rôles au Théâtre-Français, que je fréquentais aussi souvent que me le permettaient ma position et mon emploi au théâtre de mademoiselle Montansier. Dumesnil, par l'effet de ce nouveau stimulant, retrouva toute la jeunesse de son talent, et fit disparaître ces inégalités qui lui étaient, disait-on, assez ordinaires depuis quelques années. Elle devint même dès-lors plus chère au public, qui l'applaudissait de manière à lui faire oublier les intrigues de mademoiselle Clairon. Une semblable faveur la suivit au spectacle de la cour dans le courant de l'été. Madame Dubarry voulut lui donner occasion de prendre sa revanche devant les nobles spectateurs qui étaient aux fêtes du mariage, elle demanda pour eux *Sémiramis*, et lui fit présent de la robe, ou plutôt du riche costume que devait revêtir cette Reine de Babylone. J'y étais, et sans chercher d'autre éloge, je dirai

que, dès ce moment, je regardai comme avérée cette anecdote, que d'abord je croyais fabuleuse : Un jour, où Dumesnil avait mis dans Cléopâtre la brûlante énergie dont son ame était dévorée, le parterre tout entier, par un mouvement d'horreur aussi vif que spontané, refoula sur lui-même et recula devant elle, laissant ainsi un grand espace vide entre les premiers rangs et l'orchestre, comme pour se mettre hors de l'atteinte de ce regard qui le terrifiait.

— Eh bien! me dit Lekain, que je vis après la représentation, comment avez-vous trouvé ma reine? (Il appelait ainsi mademoiselle Dumesnil.)

— Au-dessus de tout éloge, répondis-je. Ne pourrai-je lui faire mon compliment?

Lekain aussitôt me conduisit dans la loge de Dumesnil : nous fûmes reçus en amis. Elle était debout lorsque nous entrâmes, et en casaquin, costume qu'elle affectionnait beaucoup ; de façon que, si j'avais été seul, je l'aurais prise d'a-

bord pour son habilleuse. Il n'y avait plus rien de la femme surhumaine de tout à l'heure; je comprenais à peine une telle puissance de transformation; cependant après avoir reçu nos félicitations, elle redevint un peu Dumesnil la grande, en se mettant dans une colère qui lui faisait trop honneur pour que je n'en dise pas le sujet.

— Tenez, Lekain, dit-elle, voyez ce qu'on m'envoie.

— Des vers! quelque éloge sans doute?

— Je n'aime pas les éloges aux dépens de mes camarades. On a tort si l'on croit me faire plaisir ainsi.

— Ah! ah! il s'agit de Clairon. Vous la défendez!....

— Oui, je la défends; qu'on me la laisse: nos combats ne sont qu'entre elle et moi; mais nos combats doivent être au théâtre. Qu'elle intrigue, je jouerai. Qu'elle recommence, je tâcherai de faire mieux; mais je ne veux que des armes loyales. Les alexandrins de Corneille ou de

Voltaire ne sont-ils pas suffisans? Voyez si ce n'est pas une horreur! voilà les petits vers qu'on veut me donner pour appui.

— Avez-vous meilleure vue que moi? lisez, jeune homme. Et Lekain me présentait le papier. Je lus.

De la cour, tu voulais en vain
Expulser, ô Clairon! ton illustre rivale;
Dumesnil paraît, et soudain
D'elle à toi l'on voit l'intervalle.
Renonce, crois-nous, au dessein
De surpasser cette héroïne;
Ton triomphe le plus certain
Est d'avoir en débauche égalé Mes...

— Epargnez-nous la rime, mon ami; bien qu'elle soit riche.

— Ces vers sont durs, sanglans. Cette rime est malhonnête et n'est pas vraie. Je voudrais pour beaucoup que cela n'eût pas été fait.

— Ce sont des vers de courtisan. On ne sait que faire à Versailles; on se fabrique de grosses haines sur de minces sujets, afin de s'occuper. Les rivalités de théâtre sont à la hauteur de nos hommes d'état. Et vous conviendrez (ceci je

vous le dis bien bas), que le dictionnaire de Jeanne Vaubernier doit fournir souvent de pareilles rimes.

—Si je savais cela je lui renverrais sa robe!

Cette excellente femme était réellement fort courroucée qu'on la défendît ainsi; c'était mal l'entendre; le rimeur avait voulu évidemment faire sa cour à madame Dubarry; mais l'injure était trop forte. Il est vrai qu'on devenait tant soit peu méchant, et que, depuis assez long-temps, le caractère français, en perdant de son ton léger et de sa franche gaîté, s'altérait d'une manière sensible. Il y avait comme une inquiétude sourde, qui profitait de toutes les occasions pour s'épancher au dehors. Cette querelle de théâtre était un prétexte, on le saisissait; le caractère frondeur cherchait où se prendre, et s'accrochait à tout. Je ne puis expliquer autrement de grandes noirceurs sur de petits riens. Lekain attribuait à la paresse ce qui était une maladie réelle : la nation avait le *spleen*.

Ces réflexions ne me vinrent pas précisément

à cette époque, j'avouerai même que les vers en question m'amusèrent; j'étais trop jeune sans doute pour faire des observations sérieuses et être frappé de pareils rapprochemens. Mais tout ce que je vis depuis me donna beaucoup à penser.

D'ailleurs, je m'adonnais alors avec un zèle ardent, une persévérance tenace (et je puis dire avec quelque succès), à l'étude des rôles de mon emploi. Ma position était même assez douce au théâtre de Versailles, lorsqu'il me survint une aventure qui doit trouver ici sa place; elle fit grand bruit dans le temps, soit à la cour soit à la ville.

Avant d'en venir au fait, je dois faire un aveu qui me coûte; mais comme il m'arrivera parfois de dire un peu les peccadilles des autres, je tiens à prouver que ce ne sera point en manquant de sévérité pour les miennes.

On se souvient du chagrin que m'a causé la désertion de Clermonde; on se rappelle combien mon cœur en souffrit. Lui ayant consacré

ma vie dans le temps, je ne sais si j'ai parlé de ma résolution de renoncer pour toujours à aimer d'autre femme; si je ne l'ai pas dit, j'aurais dû le dire, car c'était une chose arrêtée.

Mais les dispositions de l'ame la mieux affermie se dénaturent devant certaines séductions. Hélas! j'avais peu l'expérience de la vie, et j'appris à mes dépens, que par cela même qu'un homme est affligé, il est consolable.

Une fort jolie actrice, mademoiselle Besse, se faisait fort remarquer dans la troupe de Versailles; elle était surtout recherchée par les officiers des chevau-légers de la maison du roi, qui, comme tapageurs, avaient presque remplacé les mousquetaires.

Je ne puis deviner par quelle redondance de la destinée, je me suis tant de fois trouvé en rivalité avec des jeunes gens appartenant à l'épée; peut-être est-ce que ces messieurs ne s'adressant pas aux moins jolies, j'ai aussi le malheur d'avoir bon goût. Ce qu'il y a de certain, c'est que ceux-ci poursuivaient mademoiselle Besse,

comme une proie qui ne pouvait leur échapper; mais dédaignant leurs hommages cette jeune actrice eut le travers de me préférer, et d'afficher sa préférence. De mon côté je l'aimais, non pas autant que Clermonde, mais avec un cœur plus exercé. Outrés de sa froideur, ces jeunes écervelés complottent de s'en venger sur moi. Je ne savais rien de positif encore, mais une foule de circonstances réunies m'avertissaient. Ceux qui n'étaient pas de service à la cour venaient plus souvent au spectacle; ils s'y groupaient comme pour être en forces, faisant d'ailleurs beaucoup de tapage; très-souvent par des *chut!* et des *paix-là!* ils affectaient, quand je jouais, de détourner ou de couvrir les applaudissemens dont le public me gratifiait. Ces indices, et d'autres encore, me firent pressentir que, tôt ou tard, je devais m'attendre à une explosion insultante. Du reste, j'étais bien résolu de ne donner à ces messieurs aucune prise, aucun prétexte contre moi; mais, en même temps, j'étais décidé à me dé-

fendre avec énergie et courage à la moindre provocation.

Un de ces habitués du coin de l'orchestre, comme j'ai rapporté, je crois, qu'on en trouvait alors, me dit un soir, en se glissant à côté de moi, avec l'air d'un homme qui craint d'être surpris :

— Monsieur Fleury, l'orage gronde !

Et d'un geste, aperçu seulement par moi, il me montrait plusieurs mines hostiles qui nous entouraient en ce moment; des yeux menaçans me parcouraient, comme pour prendre mesure de ma personne.

— L'orage n'est pas dangereux au mois de janvier, répondis-je sur le même ton.

Mais je me tins sur mes gardes.

Le lendemain, je venais de jouer *Tancrède*, et, après la représentation, je sortis du théâtre avec mademoiselle Besse, dans l'intention de l'accompagner chez elle et de rentrer ensuite chez moi, où je devais souper en compagnie de mon père, qui se trouvait en ce moment à

Versailles. Ma jeune amie était en chaise à porteurs, et, cavalier galant, je l'accompagnais à pied, les mains dans mon manchon, pour me garantir du froid alors fort vif. La lune, en son plein, éclairait les larges rues de Versailles. Mon domestique suivait à quelques pas, portant mon costume dans un paquet, et n'ayant pu y fourrer le sabre de *Tancrède*, il le tenait sous le bras. Nous remontions tranquillement la rue du Réservoir, tout paraissant calme autour de nous, lorsqu'au détour d'une rue, j'aperçois une bande d'hommes. Ils semblent s'agiter pour prendre leur élan; placés entre nous et la clarté, ils se dessinent comme des silhouettes menaçantes; je devine qu'ils vont fondre sur moi : ils étaient dix-sept enveloppés dans leurs manteaux, et par cela même, peu libres dans leurs mouvemens. A cette vue, une pensée prompte comme l'éclair me fait agir sans balancer : je saute sur la chaise à porteurs; je prends mademoiselle Besse dans mes bras, et la pousse dans une porte cochère en-

tr'ouverte, où venait d'entrer une voiture ; puis, tirant la porte sur moi, je m'y adosse, l'épée à la main, face à mes ennemis.

Tout cela ne fut que l'affaire d'un moment, mais ne se fit pas sans bruit. Ces messieurs me serrant toujours de plus près, je m'aperçus qu'ils avaient sous leurs manteaux non-seulement des épées, mais des bâtons : c'était évidemment avec l'intention de m'en frapper..... Mes dents se serraient de rage. Reconnaissant quelques-uns de ces officiers à leur son de voix et à leurs cris.

— Messieurs, leur dis-je, venez l'un après l'autre, mais ne m'assassinez pas !

Dans ce court intervalle, mon fidèle domestique ayant lâché son paquet, accourait pour défendre son maître, en criant à tue-tête : au secours ! et écartant d'abord avec le sabre de *Tancrède* ceux qui commençaient à m'attaquer. Déjà plusieurs personnes étaient aux fenêtres, et les patrouilles arrivaient : mes assaillans déconcertés, voyant que ce guet-à-

pens tournait contre eux, se sauvèrent; mais il y en eut cinq d'arrêtés et de conduits en prison. Je ramenai, pour ainsi dire, mademoiselle Besse en triomphe dans sa maison, et je m'acheminai chez moi tout ému. Mon père m'attendant pour souper, comme je l'ai dit, inquiet de mon retard, vint à ma rencontre et me trouva encore tout bouleversé de cette aventure; le lendemain elle s'ébruita. On va voir quelles en furent les suites.

Je reçus l'ordre de me constituer moi-même prisonnier, afin qu'on pût suivre l'affaire et compléter les informations; j'étais le plaignant et le lésé, mais la coutume le voulait ainsi. Il y avait bien quelques abus contre nous autres petits, dans ce bon temps, que malgré cela je regrette.

Ma plainte fit grand bruit et excita l'intérêt public en ma faveur. Les patrouilles d'ailleurs, qui avaient arrêté les cinq jeunes gens ayant reconnu qu'ils appartenaient à la maison du roi, il fut impossible de soustraire l'événement

à la connaissance de leurs chefs, et le rapport en fut fait à Louis XV lui-même.

Quoiqu'on l'ait vu fort adonné à ses plaisirs, ce prince n'en était pas moins animé, au fond, par des sentimens de justice; aussi, dès qu'il eut une entière connaissance de l'affaire, il jugea qu'elle était très-grave, et le châtiment des coupables fut résolu. Bien que ces jeunes gens appartinssent à la première noblesse du royaume, et qu'il y allât presque du déshonneur de leur famille, le roi se montra inexorable et dit : « Que justice soit faite; je ne m'en mêle pas. »

Les parens ne virent plus de recours que dans l'offensé lui-même, espérant de moi un arrangement quelconque, au moyen de certains sacrifices. L'on s'imaginait qu'avec de l'argent tout pourrait s'aplanir : il me fut fait des offres considérables, je les rejetai; je refusai tout.

Trois jours après (j'avais été préalablement élargi) j'eus ordre de me rendre chez monsieur

le duc de Duras. Ce seigneur fit l'impossible pour pénétrer mes intentions et pour connaître les poursuites que j'entendais exercer. Il me fit observer que l'emprisonnement des jeunes chevau-légers durait déjà depuis quatre jours; que le scandale était au comble, plusieurs grandes familles se trouvant compromises; qu'il fallait absolument que cette affaire eût un terme. Il me répéta qu'aucune réparation pécuniaire ne me serait refusée; je n'avais qu'à parler, l'or roulait : ce n'était pas l'or qui pouvait me fléchir; me voyant inébranlable il finit par me conjurer d'avoir égard aux observations personnelles de lui, duc de Duras! Je répondis à monsieur le duc que je désirais parler moi-même à mes adversaires et me rendre près d'eux accompagné, non-seulement des personnes qui s'y intéressaient le plus vivement, mais encore de mon père, et des témoins de l'action condamnable dont j'avais à me plaindre; qu'ainsi escorté, je me rendrais à leur prison. « Si vous vouliez vous

donner la peine d'y venir, monsieur le duc, ajoutai-je, vous sauriez ce que j'exige. »

Le lendemain je les vis en effet, accompagné comme je le désirais. Ils se levèrent à mon arrivée; je lisais encore dans leurs yeux une menace; je m'avançai :

— Messieurs, vous avez voulu m'assassiner; et je vous répète, pour la seconde fois, que je ne sais pas transiger avec l'honneur. Venez me combattre l'un après l'autre, ou soyons amis!

Ces jeunes gens furent tellement touchés de ces paroles prononcées et entendues avec émotion qu'ils se jetèrent dans mes bras...... je les embrassai tous. L'un d'eux, entre autres, le comte de Jaucourt, me voua dès-lors une amitié qui ne s'est jamais démentie, et je comptai désormais parmi ces messieurs autant de partisans que j'avais eu d'ennemis.

Ainsi finit cette aventure dont les mémoires du temps n'ont pu dire tous les détails, bien qu'elle eût fait assez de bruit à la ville et à la cour. Le roi apprit avec satisfaction la manière

dont j'avais amené le dénouement de cette affaire, et le dimanche suivant, m'ayant aperçu à l'heure où il traversait la galerie de Versailles, il me fit appeler : « Fleury, me dit-il, vous êtes un brave jeune homme, et je suis content de vous. » De là, datent, comme on pourra le voir en plus d'une occasion, les dispositions de bienveillance dont l'ancienne cour de France m'a souvent honoré.

—

IX

—

Administration de la Comédie française.

Bellecourt, Monvel et Molé sont contre moi — Je vais à Lyon. — Ma nouvelle famille. — Madame Lobreau. — Le grain de sable. — Un mot que je n'ose dire. — Achille et le Cent-Suisse. — La Torture. — L'acteur Provost. — Cercle brillant de chaises et de fauteuils.

A LA faveur de mes protections et de l'intérêt que me portait Lekain, je fis, au commencement de 1771, des démarches pour entrer au Théâtre-Français, devenu de plus en

plus le but de mes espérances. Je me flattais même de réussir, ne me doutant guère alors des obstacles sans nombre que j'allais rencontrer.

Les bases sur lesquelles était fondée l'administration de la Comédie-Française étaient à peu de différence celles qui servirent de règle, lors de la réunion des deux théâtres en 1680, sept ans après la mort de Molière. Les comédiens se gouvernaient eux-mêmes sous la surveillance et la direction de MM. les gentilshommes de la chambre. Il y avait vingt-deux parts sur le produit des recettes, et ces vingt-deux parts étaient divisées entre les acteurs sociétaires, dans des proportions inégales et en quelque sorte relatives : les premiers sujets avaient part entière, les autres demi, trois quarts, ou quart de part seulement, selon le mérite ou les services de chacun. Tous les mois les comptes étaient réglés, et après avoir prélevé les frais d'administration et les pensions des acteurs à la retraite, on procédait au

partage des vingt-deux parts dans l'échelle de proportion établie. Sur tous les traitemens, il se faisait généralement des retenues proportionnelles pour constituer le fonds de la caisse des pensions, retenues destinées aux acteurs retirés ou invalides. Cette institution venait de Molière. Ce père de la comédie voulait que dans leurs vieux jours les sociétaires fussent au-dessus du besoin et même dans une position honorable. L'acteur reçu à l'essai était tout simplement aux appointemens, l'administration ayant le droit de le renvoyer à volonté.

Au milieu de ces institutions républicaines et financières, tout nouveau venu trouvait difficilement à prendre rang. Les chefs naturels, les anciens, avaient à défendre deux choses qui vont de compagnie avec les idées d'ancienneté : leur bourse et leur vanité. Ils défendaient bien l'une et l'autre, c'est une justice à leur rendre.

MM. Bellecourt, Monvel et Molé tenaient

à eux l'emploi dans lequel j'aurais pu être classé. Quand il fut question de moi au comité, Bellecourt dit avec le ton impérieux de ses premiers rôles : « Qu'on n'avait besoin de personne. » Molé prétendit que la Comédie-Française « fleurirait sans moi. » Et Monvel, n'étant pas reçu pour le moment, mais dont l'opinion était consultée, opina en dehors du comité. Or, ce triumvirat intéressé étant à même d'imposer despotiquement ses volontés, j'ajournai mes espérances ; et docile aux conseils de Lekain, mon bon ange, je pris parti pour le grand théâtre de Lyon, dirigé, avec un éclat tout parisien, par madame Lobreau, habile administrateur, et femme citée.

Nouvel embarquement, et nouveau transport de mes pénates et de ma famille, loin de ces foyers inhospitaliers.

Ma famille se composait d'une femme charmante et adorée, et d'un enfant qu'elle avait donné à ma tendresse. Si j'ajoute que je tairai le

nom de cette femme, il sera facile de deviner que j'ai été abandonné de mademoiselle Besse, ou que moi-même j'y ai renoncé.

Ce fut elle, en vérité, qui prit l'initiative. Sur quatre fois qu'il arrive à un homme d'être inconstant, il l'a bien certainement appris huit fois des femmes, plutôt plus que moins, et je n'en étais pas encore venu à me rendre propre cette maxime : qu'il est un mot qu'on ne doit point croire en amour.... éterniser.

Avec la femme que j'aimais maintenant, ce n'était pas une liaison passagère, mais un lien véritable. C'était moins que le mariage et mieux que le mariage. C'était l'amour et ce qu'il a de sacré; un de ces engagemens dont le mystère s'arrête au seuil de la maison ; personne ne sait votre bonheur, que vous-même, et peut-être aussi pour cela est-ce le bonheur. Quel changement dans mes idées ! avec Clermonde je voulais me proclamer heureux devant l'univers ; à présent, je veux me taire. Cette réso-

lution est-elle prise à jamais? Je n'en sais rien; je ne suis pas parfait :

« La volonté de l'homme est bien ambulatoire! «

Madame Lobreau m'accueillit comme une directrice accueille un comédien utile, et le public de Lyon ni trop mal, ni trop bien, en public qui attendait.

Terrible parterre que celui de la seconde ville du royaume! La directrice de ses plaisirs dramatiques avait fort à faire : parlons un peu d'elle; je reviendrai à mes Lyonnais, auxquels je dois la plus grande reconnaissance, car ils ne m'ont pas gâté.

Madame Lobreau était en bien des points le parfait contraste de mademoiselle Montansier : juste, habile, exacte, femme de cœur, femme sévère, un homme en jupon pour la conduite (je ne parle que de la conduite des affaires), c'était un véritable monarque, mais il n'y avait point à s'en plaindre, elle tenait le sceptre d'une main ferme autant qu'habile :

sous son règne le théâtre de Lyon pouvait rivaliser de magnificence et d'éclat avec les plus brillans de la capitale.

Aussi sa passion dominante était-elle le commandement. Nous l'appelions notre *fée Urgelle*, aucune femme ne mettant mieux en pratique l'axiome connu : gouverner, avoir l'empire. L'anecdote suivante prouve quelle énergie elle déployait pour se maintenir au pouvoir. J'avertis seulement que je me mets en avance de quelques années.

On a beaucoup écrit pour et contre M. Turgot ; il fut homme de bien, je crois cela avec tout le monde ; il fut grand ministre, je l'ignore, c'est à de plus habiles que moi à décider la question, mais ce que je sais, c'est que pour élever un piédestal, il n'est rien comme la disgrace [1]. Ceci soit dit sans qu'on me l'impute à mal; car de quelque côté que penche la ba-

---

[1] Rien comme la disgrace pendant la vie d'un ministre, rien comme la vertu et le génie après sa mort. Turgot est un de ces hommes à qui il est donné de concilier les suffrages des contemporains et de la postérité. (*Note de l'éditeur.*)

lance, je ne me donnerai pas le ridicule d'y mettre mon grain de sable pour peser dessus; il n'en fut pas ainsi de madame Lobreau.

Quelques particuliers de Lyon, jaloux de la prospérité de cette directrice, et voulant se mettre à sa place, ourdirent une intrigue avec le sieur L***, chef de bureau au contrôle général. On lui enleva d'autorité le privilége qu'elle tenait du duc de Villeroi, gouverneur de la province; c'était un abus criant, et en tout point, une chose contraire au bon droit. Au coup qui la frappe, madame Lobreau ne perd pas la tête, persévérante, active, adroite et semant l'or, elle est bientôt au courant. Le mystère de cette manœuvre lui est dévoilé; on lui donne le moyen d'avoir une expédition en règle du traité qui la dépouille si injustement, et elle y trouve, entre autres clauses : que les nouveaux entrepreneurs assurent à L*** dix-huit mille livres par année, pendant leur exploitation, avec la petite douceur en sus d'un *pot de vin* considérable, et tel qu'on le peut présenter

à un chef de bureau, dont il faut avant tout ménager l'honnête susceptibilité.

Ainsi nantie, madame Lobreau prend une chaise de poste, arrive à Versailles, voit M. de Villeroi (fort heureusement il faisait en ce moment son service de capitaine des gardes). Elle demande à être présentée à la jeune reine; on le lui accorde : un placet clair et précis, appuyé des pièces justificatives, ne laisse aucun doute ; le lendemain, Louis XVI est instruit.

Déjà un peu prévenu contre M. Turgot, pour je ne sais plus quelle tracasserie d'intérieur de palais, le roi fait venir ce ministre.

—Votre chef des bureaux L*** est un fripon, dit-il, il abuse de votre nom pour dépouiller des gens honnêtes et vendre les places à son profit. Faites-lui restituer ce qu'il a reçu pour la direction du spectacle de Lyon; l'ancienne directrice sera mise dans ses droits, et vous chasserez cet homme.

La réprimande était aussi austère qu'inatten-

due; M. Turgot, étonné, ne sachant ce que c'était que cette affaire, répondit qu'il allait s'en informer, et que, si son commis était coupable, ainsi qu'on l'avait rapporté à Sa Majesté, il réclamerait contre lui la punition la plus sévère.

Je voudrais voir examiner une fois, si dans le jeu de ces grands rouages, qu'on appelle machine politique, il faut qu'un ministre soit en tout point irréprochable. Un fripon converti ne comprendrait-il pas mieux les hommes? Il en aurait au moins l'expérience. L'homme de bien ne voit que des masques sa vie durant. Le ministre que je propose dirait bien vite : *Je te connais.* En attendant cette heureuse innovation (qu'on n'adoptera jamais sans doute), les ministres de bonne foi sont dupes, et M. Turgot le fut cette fois-ci complètement.

L*** était adroit, il avait affaire à l'une de ces consciences pures qui ne peuvent comprendre une bassesse; il eut beau jeu pour se justifier, ne sachant pas madame Lobreau à Paris, et

croyant ainsi que personne ne pénétrerait le mystère de ses arrangemens.

Au conseil le plus prochain, M. Turgot défendit son subdélégué avec toute la chaleur d'une ame convaincue; et après l'éloge complet de la confiance que cet homme méritait, l'honnête ministre conclut par un appel à la justice du roi, pour punir les calomniateurs.

Louis XVI, pour toute réponse, tira vivement de sa poche les papiers que la reine lui avait remis sur cette affaire, les jeta sur la table, et tourna le dos en disant :

— Je n'aime ni les fripons ni ceux qui les soutiennent [1].

Le lendemain la France perdit M. Turgot, Louis XVI le remplaça par M. de Clugni, et la

[1] Ce rapprochement d'une anecdote de théâtre et d'un fait historique est fort curieux sans doute; mais tout cela prouve moins contre Turgot que contre Louis XVI. On peut être grand ministre et se laisser duper par un fripon subalterne. La faiblesse du grief prouverait combien il était difficile d'en trouver de véritables contre un tel homme. Après ce renvoi, le vertueux Malesherbes donna sa démission : « Je n'ai plus que faire ici, dit-il. » On trouve dans ce peu de mots la plus belle apologie du ministre en disgrace. (*Note de l'éditeur.*)

fée Urgèle de Lyon reprit sa baguette et son empire.

Ministres et acteurs ont leurs déboires, et mon temps d'épreuves aussi était arrivé. Quand je quittai mon père, impatient de voler de mes propres ailes, je crus que je trouverais partout la même indulgence; mais combien je fus cruellement désabusé! que de désagrémens à dévorer à mesure que j'avançai dans mes essais, que je pourrais appeler à la rigueur un dur apprentissage.

J'avais chaussé le brodequin espérant ne marcher que sur des roses; hélas! un certain jour il ne me garantit guère des ronces et des épines... je ne sais si je me fais comprendre.

Je ne dirai pas le mot terrible cependant; mais là-dessus, il faut que j'apprenne à tous ceux que la même infortune menace, qu'ils doivent à un homme de mon nom la circonlocution si heureusement trouvée pour sauver la crudité d'un mot mal sonnant. En toute chose c'est beaucoup que d'épargner l'oreille; quand le

malheur semble n'arriver que par un détour, l'amour-propre n'y perd pas autant, et le sentiment de Pasquin, qui tient au moins à sauver la rime, est tout-à-fait dans le cœur humain.

Un jeune homme, ayant plus d'avantages extérieurs que de talent, jouait la tragédie, vers 1733 à 1736, au Théâtre-Français; son nom de guerre était aussi : Fleury. Le public le goûtait d'autant moins, qu'alors c'était le bon temps de Quinault-Dufresne, et la comparaison ne pouvant être favorable au nouveau venu, le parterre l'avait pris en grippe; aussi lui arrivait-il plus d'un désagrément, et entre autres, celui que je signale et que je n'ai pas encore nommé.

Ce comédien avait un père aubergiste rue du Faubourg-Saint-Honoré, et de plus Cent-Suisse du roi. Ainsi que tous les pères, il croyait au talent de son fils, attribuant, comme de raison, à la cabale le bruit injurieux dont on accueillait celui-ci. Une fois il veut y mettre un terme. Il endosse son costume, fourbit son épée, et, en

la compagnie d'un magnifique chien ordinairement gardien terrible de la maison, il s'achemine vers le théâtre, se rend dans les coulisses, bien entendu que le superbe *Tarquin* est tenu en lesse. On craignait cet homme dont le caractère était indomptable, et comme il venait un petit jour, on le laissa se placer à sa fantaisie, après s'être assuré de la captivité de son compagnon. On jouait *Iphigénie en Aulide*. Le roi des rois avait éveillé Arcas, Ulysse venait de parler politique, Achille paraissait. (Achille c'était mon homonyme.) Le parterre lui fit entendre à sa manière qu'il le reconnaissait. Fleury, en homme accoutumé, n'y fait pas autrement attention; mais le père, se lève furieux; dans l'action, le chien s'échappe; il court à son jeune maître, flaire les personnages, flaire la tente, remue joyeusement la queue, et lèche les mains du fils de Thétis. Certes, les chiens pouvaient être de coutume chez les Grecs, et tout le monde connaît l'histoire de celui d'Ulysse; mais les spectateurs, peu touchés des tendres caresses de

celui-ci, n'en continuent que de plus belle. Les entrailles paternelles s'émeuvent, le Cent-Suisse ne peut se contenir, il tire son épée, il va y avoir du sang répandu...quand Gaussin s'approche de lui, retient son bras, et avec cet accent qu'on lui connaissait :

— Eh, monsieur! on avait aperçu votre chien, ne comprenez-vous pas qu'on appelle *Tarquin*.

Le pauvre père, désarmé, crut d'autant plus cela, que Fleury, embarrassé de la bête, criait du théâtre aussi haut que son rôle :

— Sifflez donc, mon père! sifflez donc! et le père de se joindre au chorus général, et de siffler par amour paternel de toutes les forces d'un cent-suisse.

Depuis, chaque fois que pareille tempête se déchaîne contre un comédien, on nomme cela en langage de coulisse : appeler *Tarquin* [1].

---

[1] Maintenant cela se nomme : appeler *Azor;* on a changé le nom du chien. Tarquin était trop classique.

(*Note de l'Éditeur.*)

On avait donc appelé Tarquin pour moi, qui ne raconte pas ceci sans peine.

Les trompettes du jugement dernier ne seront pas plus terribles aux hommes coupables, que ce bruit humiliant ne le fut pour mes oreilles. Certes, la véritable souffrance de notre état est là; c'est là l'excommunication réelle. Qu'on y songe! c'est vis-à-vis de vous qu'on vous injurie, face à face; et le voir, et l'entendre, et le souffrir! être homme de cœur et ne pouvoir répondre! la punition s'adresse à l'artiste seulement, dit-on; comme si on pouvait séparer l'artiste de l'homme! On le peut pour un auteur, quand l'œuvre est dégradée devant les rampes, l'homme reste dans son cabinet. Arrachez donc les épaulettes d'un militaire et dites-lui que l'homme est respecté! Les sifflets étouffent plus de talens qu'ils n'en forment; ils ne sont point un avertissement, mais une torture; ils ont pour principal effet de faire douter de soi, d'intimider désormais le jeu, d'attiédir l'élan, d'obliger à un triste examen, et dans ce moment-

là, de faire partager au comédien lui-même le préjugé qui jadis pesait sur lui. Et quand on songe que cet état est celui qu'il faudrait le plus encourager, puisque l'œuvre du comédien c'est lui-même; qu'il n'y a de lui que lui, que rien n'en reste, s'il n'est là. Plaignez-le de la facilité qu'un misérable ou un imprudent trouve à le détruire. Je connais tel comédien sifflé qui a dit comme Chénier : « Il y avait pourtant quelque chose là ! » Supplicié ainsi, il s'est arrêté; il était né artiste, il est mort manœuvre.

Et pourtant, il faut un moyen de répression au théâtre, dira-t-on ? N'y a-t-il pas le silence du public, le premier et le plus utile des avertissemens? mais s'entendre outrager ainsi! ah! comme on se frappe la poitrine alors, comme on met la main sur son cœur pour savoir s'il y a la force d'une renonciation soudaine... On dit pourtant qu'il y a des gens qui s'acclimatent!

Heureusement que j'étais assez jeune pour croire à une injustice, madame Lobreau me

soutenant d'ailleurs, et mettant toute sa tenacité à donner un démenti aux siffleurs. A cette occasion même, un nommé Provost, qui jouait les premiers rôles, me tendit la main, et me donna d'excellentes directions. Avec son secours, et à l'aide de ma colère, je fis des progrès sensibles, et, comme le répertoire se renouvelait peu, et tournait sans cesse autour du même cercle, je pris bientôt une habitude de la scène et un aplomb, que peu de personnes auraient pu me disputer. Parler sans gestes, et se donner l'air d'un homme du monde de ce *temps-là*, d'un grand seigneur dans un salon, avec cette nonchalance, ce laisser-aller de la bonne compagnie, l'épée au côté et le chapeau sous le bras, dont sont embarrassés tant de gens, telles furent ses instructions et mon exercice. Je m'étudiai, je travaillai, mes souvenirs de la cour du roi Stanislas me servirent; rentré chez moi, entouré de mes chaises et de mes fauteuils, je me faisais un cercle brillant et bénévole d'hommes du monde et de jolies femmes; ainsi que le Sosie

d'Amphytrion, je prenais et je quittais tour à tour plusieurs rôles; ma voix polie, ironique ou impertinente, parlait à une femme aimable, répondait à une épigramme, et relevait une insulte; je traitais avec tous mes meubles, baptisés de noms superbes, ou de beaux titres, de puissance à puissance, renouvelant ainsi, mais plus sérieusement, une des scènes de mon enfance, et puis, j'allai porter le résultat de ces études à Provost, qui rectifiait, modifiait, ajoutait, mais ne me laissait jamais partir sans être encouragé.

X.

Le Public dompté.

Les abonnés et les habitués.— Anecdote.— Le duc de Duras ne m'oublie pas. — Visite à Lekain. — La petite Saucerotte. — Représentation de *Venceslas*. — Querelle avec Marmontel. — Première apparition. — Le vertige. — *Iphigénie en Champagne*. — Exhortations entre la rime et l'hémistiche. — Je me rattrape.

Enfin je domptai mon public. Mes études, ma persévérance, peut-être la régularité de ma conduite, me valurent des partisans. Je fus admis dans le monde, les sociétés les plus ai-

mables me firent accueil; je sentais qu'il revenait toujours quelque chose à mon talent de ces fréquentations. Si les auteurs dramatiques sont des écouteurs aux portes, il faut que le comédien pénètre jusque dans les salons. L'un peut trouver la vérité en écoutant, pour être vrai, l'autre doit voir. Bientôt on me sut gré de ce commerce avec les gens de goût, bientôt le parterre fut à moi; j'allai même jusqu'à faire la conquête de l'abonné, ce sultan du théâtre, qui d'après une expression appliquée au public par Préville, semble dire : *Amuse-moi et crève.*

Et pourtant, comme il s'amuse peu, l'abonné! c'est toujours chez lui qu'on trouve la portion ennuyée du public; pour lui, le spectacle se renouvelle si rarement! L'abonné vient tuer le temps, tuer les acteurs, tuer les pièces. Il bâille, siffle ou parle. Nulle illusion pour lui; il sait par cœur les ouvrages, les comédiens, il se pique même de savoir par cœur les actrices, car il est malin et vantard; passez-lui cela,

l'abonné n'est pas méchant, il protège, il adopte, il garantit les administrateurs et les comédiens ; voulez-vous être bien avec lui ? ap-lez-le le protecteur des arts, et gardez-vous bien de lui laisser deviner ce qui est su de tout le monde : c'est qu'il ne vient au théâtre que pour se dispenser du café, et se donner Molière avec le prix de la demi-tasse.

Je raconterai, en forme de parenthèse, une aventure arrivée à un abonné modèle. Je ne saurais trop dire si le fait s'est passé lorsque j'étais à Lyon, si c'est avant, ou si je l'appris ensuite; écrivant à de trop longs intervalles de mes souvenirs, je puis garantir l'anecdote et non la date.

Un négociant de cette ville, excellent homme, habile à arrondir sa fortune, attaché à sa jeune épouse, tout juste autant qu'il faut l'être pour ne pas oublier ses intérêts; conciliant d'ailleurs avec adresse la galanterie conjugale et l'économie domestique, abonna sa femme au théâtre en même temps que lui. Il y avait là-dessous

toute une série de spéculations. La société de Lyon jouait gros jeu; par ce moyen, il mettait d'abord sa bourse à l'abri. Les cavaliers du pays se montrant galans, la vertu de sa femme était ainsi garantie des petites excitations du monde. Quinze francs par trimestre pour éviter ce double écueil! bon placement de fonds sans doute; mais un mois tout au plus après l'acquisition de ce droit, la jeune femme mourut, bonifiant l'administration, d'après l'usage, des onze mois qui restaient.

Un ménage de garçon va toujours mal, l'intérieur d'un négociant peut moins qu'un autre se passer d'une femme active et vigilante; l'intérêt bien entendu parlait au cœur de notre homme, au bout de trois mois de veuvage il se remaria.

J'aurais dû dire tout d'abord, que la première femme était renommée pour la blancheur de son teint et la coupe régulière de sa figure, en réparant l'omission j'ajouterai que cette fois le volage changea du blanc au noir, l'épouse nou-

velle étant d'un beau brun marseillais, à physionomie vive et irrégulière.

Comme c'était tout-à-fait un homme rangé, il n'oublia pas la combinaison précédente; et ne doutant point que l'abonnement payé pour la première femme ne dût servir pour sa seconde, huit mois restant à profiter du spectacle, il voulut faire d'une pierre deux coups. Un soir, monsieur et madame se présentent hardiment devant la porte d'entrée, quittance du directeur en poche. On veut passer; le contrôleur (je devrais dire le portier, c'était le titre alors) refuse cruellement d'admettre le couple. « Les abonnemens sont personnels, dit-il, ils ne peuvent être transmis. » Le mari insiste, la quittance fait preuve, elle est en faveur de madame R***; c'est madame R*** qui se présente : elle réclame son droit, elle entrera. Le contrôleur reste inflexible.

Cependant les habitués s'étaient arrêtés pour écouter, la foule grossissait; on est bientôt au fait de la discussion, et plusieurs jeunes gens

distingués de la ville se trouvant là, M. R*** s'adresse à eux.

— Voyez donc, messieurs, quelle injustice on me fait! j'ai payé l'abonnement de ma femme, et j'amène ici ma femme; à la vérité ce n'est pas la même qui devait en jouir il y a quatre mois, elle n'en profita pas plus de douze fois; mais je suis en règle, voilà ma femme.

Ceux à qui il s'adressait ne savaient trop que répondre à ce raisonnement d'une espèce nouvelle. Le mari insistait, voulant un jugement qu'il pensait être une approbation.

— N'êtes-vous pas de mon avis, vous, monsieur, continua-t-il, s'adressant alors directement à un jeune homme de la ville, connu par ses reparties plaisantes et son sang-froid.

— Moi, monsieur? parfaitement, répond celui-ci; c'est une injustice criante, soutenez fermement votre droit, il est incontestable; car moi qui vous parle, je suis abonné au péage du pont du Rhône, pour moi et ma jument; eh

bien! soit que je monte ma jument blanche ou ma jument noire, on ne me fait jamais la moindre difficulté.

La jeune femme n'attendit pas le résultat d'une opinion ainsi énoncée, elle décida la question en emmenant son mari.

Je dois, avant de passer outre, faire une distinction entre les abonnés et les habitués; à cette époque il n'était personne qui ne s'en rendît compte. L'habitué, se trouvait au parterre ou au coin de l'orchestre; l'abonné, dans les premiers loges, et surtout dans les loges d'avant-scène. Le despotisme siégeait dans ces places privilégiées, et l'indulgence, les encouragemens et les bons conseils se tenaient sur les bancs les plus obscurs. Souvent même il y avait lutte entre ces deux puissances. Rien de cela n'existe maintenant, et tant pis! L'indifférence a remplacé ces combats qui animaient les comédiens, et tant pis encore! On n'arrive guère dans les arts, si l'opinion ne nous compte pour quelque chose.

M. le duc de Duras m'avait dit, lors de mon affaire avec les chevau-légers, qu'il n'oublierait pas ma manière d'agir, et que sans doute un jour je m'en trouverais bien. « Attendez, avait-il ajouté, de mes nouvelles à Lyon, je suivrai vos progrès, je saurai où vous en êtes, et m'occuperai de vous.

Ce seigneur me tint parole. En sa qualité de premier gentilhomme de la chambre du roi, il avait dans ses attributions, le Théâtre-Français, et en vertu de son droit de recrutement dans les provinces, je reçus un ordre de début.

Je partis d'autant plus volontiers, que c'était le moment : Bellecourt vieux et malade comptait à peine. Molé et Monvel tenaient plutôt l'emploi qu'ils ne le doublaient ; dès-lors, être appelé pour se trouver en quatrième, c'était se trouver en troisième par le fait.

Néanmoins je ne rompis pas avec ma directrice, je lui donnai ma parole d'honneur que, si je réussissais à Paris, je viendrais la même chose terminer mon engagement à Lyon ; et qu'ainsi

de toute manière elle pouvait compter sur moi. Madame Lobreau n'en demanda pas davantage, sachant déjà combien je tenais à ma parole.

Quelle joie! comme je portai la tête haute! quelle impatience de débuter! COMÉDIEN ORDINAIRE DU ROI! du roi de France! ça sonnait bien autrement que le titre de comédien ordinaire du duc de Lorraine et de Bar.

Ma première visite était due à Lekain; mon aimable patron me reçut en camarade futur, arrêta les rôles dans lesquels je pouvais paraître avec le plus d'avantages, me traça ma ligne de conduite, et me fit la recommandation expresse de ne pas me décourager si je rencontrais dans mes débuts, comme il n'en doutait nullement, beaucoup de déboire et de dégoûts.

— J'ai été dans le même cas, me dit-il, et c'est à force de travail et de persévérance, que j'ai fini par triompher de toutes les difficultés que m'opposaient la nature et les hommes; faites de même.

— Autant que cela pourra dépendre de moi,

lui dis-je; quant au caractère, il ne me manquera pas.

— Êtes-vous curieux de me voir jouer ce soir, ajouta Lekain.

— Comment pourriez-vous en douter? j'en serai ravi; n'est-ce pas d'ailleurs pour moi la meilleure école.

— Eh bien! venez ce soir au théâtre. La Comédie-Française joue *Venceslas*, vous me verrez, et je crois que vous serez content. Vous verrez aussi la belle Raucourt. Elle a déjà fait bien du bruit, mais vous devez l'avoir connue à Nancy, petite fille.

— Oh! oui. C'est la petite Saucerotte, son père était fort lié avec le mien; je serai très-curieux de la voir, c'était alors une gente poupée fort drolette, avec qui j'ai folâtré plus d'une fois.

— Ne vous y frottez pas maintenant! reprit Lekain, vous ne seriez pas le bien venu; elle est tout-à-fait sur le haut ton. A ce soir, adieu.

Je le remerciai avec effusion et je ne manquai

pas d'aller à la représentation de *Venceslas*. C'était la tragédie de Rotrou remise au théâtre, et à laquelle l'académicien Marmontel avait fait des corrections et des retranchemens, dont Lekain ne voulut tenir compte. Il la fit infiniment valoir par son jeu supérieur et au-dessus de tout éloge, un tonnerre d'applaudissemens le suivait sur la scène. J'étais transporté ! Quant à la petite Saucerotte, elle était vraiment une grande et belle femme, portant avec gloire le nom plus sonore de Raucourt, je la trouvai superbe ! superbe de taille au moins. Elle remplissait le rôle de Cassandre qu'elle joua avec assez de négligence : tout était d'ailleurs effacé par la sublimité du jeu de Lekain.

J'allai chez lui le lendemain pour lui faire mon compliment ; il n'était pas visible et me fit dire qu'il m'attendait à déjeûner le jour suivant. Je ne manquai pas à une telle invitation, et je le trouvai en bonne compagnie s'entretenant précisément de son ancienne querelle avec Marmontel, au sujet de *Venceslas*.

— N'est-ce pas présomption ou folie, disait-il de vouloir rajeunir et afadir un sujet éminemment dramatique, où les caractères se soutiennent, où l'action est grande et imposante, où le principal personnage satisfait à toutes les règles de la poétique théâtrale et où l'intérêt est si progressif? qu'importe que le style soit quelquefois âpre? n'est-il pas plein de franchise, de force et de passion? *Venceslas* est le chef-d'œuvre de Rotrou, le père aussi de notre tragédie, et jamais Marmontel, grand, gros, long, lourd, ne produira rien de semblable. C'est un eunuque du Parnasse qui s'est efforcé vainement de rajeunir Hercule dans le plus raide de ses travaux.

On se prit à rire et du ton et de la justesse de la boutade, et chacun fut de l'avis de Lekain dont le tact et les connaissances théâtrales étaient au niveau du talent; on voyait qu'il n'était pas fâché de mordre « le lourdeau, » petit nom d'amitié dont il avait gratifié Marmontel.

Enfin arriva le jour de ma première appari-

tion au Théâtre-Français. Je m'étais promis d'avoir beaucoup de courage; mais le moment venu, la peur me prit. J'en tremble encore! et j'avais d'autant plus de raison de trembler alors, que tout débutant, je crois l'avoir dit, était obligé de se montrer et dans le comique et dans le tragique. Mademoiselle Dumesnil avait voulu être ma marraine. Le 7 mars 1774 on joua *Mérope* à la Comédie-Française, Egysthe était le rôle qui convenait le mieux à mes moyens et à mon âge, je parus dans Egysthe.

Comme le cœur me battait! ceux qui sont étrangers à ces émotions ne savent pas que beaucoup de semblables momens tueraient un homme... Si la honte ne m'avait retenu, je me serais échappé, je crois. Quel sévère examen on fait de soi-même alors. Combien on se trouve petit! moi, au Théâtre-Français! me mesurer sur la scène de Lekain, en face de Dumesnil! Être l'Egysthe d'une telle Mérope! J'avais le vertige. Tout me semblait grand et colossal : de grandes décorations où j'étais perdu, de sublimes acteurs

devant qui tout s'effaçait, et derrière ce vaste rideau qui nous sépare, des juges sévères, des juges suprêmes; encore un instant, mon Dieu! un instant!... je crus en vérité que j'allais voir un parterre en robes rouges, comme Messieurs en la grand'chambre.

J'étais en scène cependant; mais j'avais perdu la mémoire; savais-je ce que je faisais; s'il y avait un théâtre au monde; des acteurs, une Mérope, des vers? Je m'en tenais à ma maudite prose: « j'ai peur! j'ai peur! » Dumesnil voyant mon trouble, s'approcha de moi et me souffla:

« Est-ce là cette reine auguste et malheureuse. »

Et moi, non remis, mais obéissant, et comme si une main habile avait pressé un ressort, je répète :

« Est-ce là cette reine auguste et malheureuse? »

Puis, parti de là, je défile mon Egysthe jusqu'à ma sortie. Dans l'entr'acte, l'excellente femme vient à moi, me parle, m'encourage,

me gronde : — « Allons, allons, saprestie ! allons, enfant ! » Puis comme je me laissai faire, elle avait mis sur mes lèvres un flacon ; je buvais. C'était du bouillon de poulet chaud avec un peu de vin. Méchante drogue ! et qui pouvait faire autre chose que me monter à la tête ; mais Dumesnil avait confiance en ce breuvage. C'est pourtant de l'usage d'une boisson qui n'était que détestable, qu'est partie la calomnie : la sublimité de cette actrice, disaient ses ennemis, tenait à ses fréquentes libations, ce n'était point *Iphigénie en Aulide* qu'elle jouait, mais *Iphigénie en Champagne ;* elle n'était pas inspirée ; elle était ivre.

Oui, elle était ivre en scène ! C'était dans son cœur qu'elle trouvait son ivresse ; je l'ai bien vue en cette circonstance, j'étais face à face. Nul acteur n'avait à un si haut degré la faculté de se passionner, mais elle savait aussi se contenir ; il y avait deux personnes en elle : celle qui s'exaltait, et celle qui commandait à cette exaltation, la régularisant et la tenant, pour ainsi dire,

bride en main. Ainsi avec moi, et même devant les rampes, elle se montrait la bonne femme en casaquin, puis, l'instant de compter un éclair, elle devenait Mérope pour le public. Son regard dans l'espace d'une seconde me disait « pauvre petit ! rassure-toi ; » et se reportait puissant et dominateur dans la salle. Et pourtant si quelqu'un avait pu l'entendre ! cette exécution si brillante était singulièrement coupée. Courage! me répétait elle à chaque instant, regardez-moi !... un mouvement!... bon !... regardez-donc ! regarde-moi donc, saprestie !... pas mal !... diable d'enfant ! et tout cela, au milieu de vers justes, lancés à Polifonte, ou jetés au cœur du public enthousiaste.

Une mère n'aurait pas eu plus de sollicitude pour moi ; mais dans le sens du parterre, je parus très-mauvais fils ; j'en fus reçu avec une sévérité sans doute méritée, et je ne sais ce qui serait arrivé, si Dumesnil à chaque scène où je faiblissais, n'était venue me racheter en grande comédienne.

Les débuts à cette époque n'étaient ni aussi faciles, ni accueillis avec l'indulgence d'aujourd'hui, heureusement je me rattrapai dans le rôle d'Ermilli des *Fausses Infidélités;* sans cela, je passais une triste soirée... et le public aussi.

XI.

—

Parallèles.

Bellecourt. — Son talent. — Molé. — Son talent. — Il devient la coqueluche de Paris. — Il est malade. — Louis XV veut avoir de ses nouvelles. — Révolutions dans les caves. — Monvel. — Etude parfaite de la valeur des mots. — Préville. — L'universel. — Le *Mercure galant*. — *Maugrebleu*. — Anecdote.

Tous mes débuts ne furent pas aussi malheureux que le premier. Après cet essai, je m'étais dit : « Je ne resterai point à Paris, et je n'y tiens pas. » J'étais un peu comme le renard de Lafon-

taine, mais bien m'en prit; une telle résolution m'ôta mes inquiétudes. J'avais trop espéré pour ne pas craindre, et je craignais trop pour valoir quelque chose. Dès que je n'allai que pour l'acquit de ma conscience, je repris l'aplomb et la liberté d'esprit sans lesquels il n'y a point de comédien, et je pus continuer avec assez de faveur pour être remarqué.

Peut-être étais-je venu trop tôt? peut-être aussi n'avais-je pas assez étudié mon nouveau public? A Paris, plus qu'ailleurs encore, il y a un goût local, un genre adopté; tel acteur règne, et, sans le copier, il faut pour plaire se mettre un peu dans sa ligne, naviguer dans ses eaux, comme diraient les marins, ou avoir assez de talent pour se faire adopter avec une manière nouvelle. En tout, le public aime ses aises, et si les auteurs ont leur poétique, le public a aussi la sienne; il prend en faveur un comédien, c'est désormais son modèle, c'est sur ce patron que tous les élèves doivent être taillés, ou il faut qu'ils se résignent à se voir long-temps

repoussés, à moins, ainsi que je l'ai dit, de prouver leur force par un talent sans conteste, le public ne se rendant jamais aux demi-preuves.

Outre mes juges, il aurait donc fallu encore ne me présenter qu'après avoir étudié mes chefs, non pour me faire acteur à la suite, mais pour savoir quelle place il y avait à tenir, et d'abord, s'il y avait une place.

Ce travail, que j'aurais dû faire en arrivant, je le fis trop tard pour mon succès, mais enfin je le fis. J'étudiai les quatre hommes qui étaient en possession de la faveur publique, c'est-à-dire Bellecourt, Molé, Monvel et Préville. Ce dernier jouait les comiques, mais dans ma tête, et d'après l'opinion des connaisseurs, Préville était classé dans le premier emploi.

On pouvait espérer tenir sa place après Bellecourt; outre la vieillesse de cet acteur et sa retraite prochaine, son talent n'était pas de nature à décourager. Successeur de Grandval, il n'avait hérité de ce comédien que des qualités

données par le travail et la longue expérience du théâtre. Son protecteur, M. de Richelieu, avait voulu dans le temps l'opposer à Lekain, s'imaginant qu'un homme superbe serait un comédien remarquable ; mais après quelques essais malheureux, et une lutte plus malheureuse encore, Lekain prit son rang, et le bel acteur chassa le bel homme.

Voué dès-lors au comique, il s'y tint avec assez d'honneur. Joignant à des qualités de décoration, l'acquis, l'expérience et l'étude, il trouva certains équivalens qui simulent les qualités. Bellecourt fut plus décent que noble, plus vraisemblable que naturel, il avait moins de physionomie que de figure. On appelait savant un jeu qui n'était que régulier. Trop de travail éteignait en lui le feu de l'exécution. Il y a une mesure au-delà de laquelle le métier l'emporte sur l'art; tout comédien irréprochable ressemble au peintre qui se sert du mannequin. Bellecourt, exact et épluché, prononçant bien, prosodiant bien, et ne laissant échapper aucun vers incor-

rect, se serait fait pendre avant de faire rimer un singulier avec un pluriel; mais il jouait moins ses rôles qu'il ne les dissertait; en l'écoutant les artistes avaient plus à profiter que le public à se plaire. Il avait pourtant une excellente qualité qu'on ne saurait trop louer, c'était d'écouter parfaitement, et de servir de même le comédien qui se trouvait avec lui en scène. Le premier de tous d'ailleurs dans une nuance dont on ne peut plus se rendre compte, on ne saurait imaginer de quelle façon noble et élégante Bellecourt abordait et saluait une femme : le *Diou* de la danse prétendait qu'après lui, Vestris! l'homme le moins irréprochable dans un menuet aurait pu être Bellecourt. Ce témoignage confirme mon jugement sur ce grand acteur des petites choses.

Tel que je le dépeins, et vis-à-vis de Molé, Bellecourt était l'ombre au tableau; les qualités arrangées de l'un faisaient ressortir les dons naturels de l'autre. Molé n'avait pourtant nul besoin d'un tel voisin pour briller au premier rang :

pour nous, excellent acteur à voir, et modèle dangereux à imiter, il allait aux nues avec des défauts qui auraient fait tomber les autres; il hésitait, bégayait, parlait avec volubilité, tâtonnait la prose, tâtonnait les vers, les entrecoupait de : on, on, an, an, in, in! suivant le son donné par la rime. Tantôt il vous étonnait par des réticences inouies, tantôt il procédait par un débit qu'on avait peine à suivre; mais tout cela avait un charme qui n'était qu'à lui. C'était la représentation la plus complète de la jeunesse, de la grace et de la vivacité. On ne le trouvait jamais mieux, que lorsqu'il avait un défaut de mémoire; il prenait alors une façon toute particulière de tirer ses manchettes, de caresser son jabot, de chercher sa tabatière, de toucher son épée, ou de changer son chapeau de place, qui éblouissait. Irrégulier, et pourtant se ressemblant toujours lui-même, il aurait tout perdu par la correction. Quel heureux emploi des négligences! quelle chaleur, quel mouvement! quel élan! C'est pour lui, sans doute,

qu'on a trouvé l'expression : *brûler les planches.*

Joignez à ce talent un visage bien dessiné et une tournure d'une élégance parfaite, vous n'aurez pas de peine à croire qu'il devint bientôt la coqueluche du public. Idolâtré du public en général, et du beau sexe en particulier, il devint l'homme à la mode. On le nomma le vainqueur de toutes les femmes, et le bien-venu de tous les maris. Il régnait au théâtre, et tyrannisait en ville. Une fois il fut malade ; on ne pouvait passer dans sa rue tant elle était encombrée de carrosses à armoiries : la noblesse, la finance, la robe, l'épée, se faisaient écrire chez lui, le tiers-état serait venu s'il l'avait osé, ou si Molé l'eût permis. Louis XV envoya deux fois savoir de ses nouvelles...Dubarry l'aimant tant! Le monarque se conduisit en cette circonstance comme tout mari de bonne maison. La Faculté déclarait-elle sa longue convalescence, lui ordonnait-elle le meilleur vin pour rétablir des forces délabrées, aussitôt l'ordonnance devenait

publique; les caves de Paris, les caves de Versailles, étaient sens dessus dessous; les courriers partaient, dépêchés des quatre coins de la France aimante ou séduite, et dans le même jour, Molé, Molé l'enchanteur! recevait deux mille bouteilles de vin de toutes espèces. Deux mille, comprend-on? En supposant la demi-douzaine par chaque femme aimable, il y avait trois cent trente-trois intérêts de cœur, lésés de cette maladie.

Il est vrai que Molé, le grand acteur, appartenait à la famille dont il portait le nom illustre, c'est-à-dire du moins qu'il avait voulu le laisser deviner d'abord, et lorsqu'il l'eut dit, chacun le crut; et pourtant avant sa grande vogue, Molé s'appela Molet; mais trouvant que ce nom n'avait pas un air de dignité scénique assez convenable, au moyen de l'adroite suppression d'un T et avec la toute petite addition d'un accent, il se trouva tout-à-coup d'une ancienne et noble famille de magistrature. A sa place, disait Dugazon, j'au-

rais fait un autre arrangement; il y avait moyen de descendre de Molai, le grand maître des Templiers, la noblesse d'épée l'emportant de cent piques sur la noblesse de robe.

Je rapporte tout ceci moins pour parler de la vanité du comédten, que pour montrer quelle place il tenait dans l'opinion. L'acteur chéri rendait au public en talent ce qu'on lui donnait en gloire.

Je ne dois pas oublier une des plus grandes perfections de ce comédien, perfection que les auteurs apprécieront; il s'attachait aux ouvrages et ne les abandonnait qu'à la dernière extrémité, se faisant un point d'honneur de faire partager ses croyances au public, et de prouver à ses camarades son infaillibilité; mais aussi la plupart des auteurs sachant cela, travaillaient plus pour la gloire du comédien que pour celle de la scène, et comme un rôle est plus facile à faire qu'une pièce, c'est pour Molé et par Molé que le théâtre fut inondé de cette quantité de comédies appelées : l'*Im-*

patient, le *Jaloux*, le *Séducteur*, l'*Amant bourru*, l'*Inconstant*, etc., espèces de demi-caractères qui étaient autant de sonates à son usage.

Après Molé, et dans le même emploi, s'il avait été donné à quelqu'un de se faire remarquer, on n'aurait pas deviné au premier abord que cet homme était Monvel. Petit, mesquin et grêle, il avait au pardessus la voix fêlée. Sa maigreur à faire pitié, fit dire à Arnoult : « C'est un amant à qui on a toujours envie de faire donner à manger. » Et, à propos de lui aussi, mademoiselle Clairon s'exprimait en ces termes: « On annonce Achille, Horace, un héros quelconque qui vient de gagner une bataille en combattant presque seul contre des ennemis formidables, ou bien un prince si charmant, que la plus grande princesse lui sacrifie sans regret son trône et sa vie, et l'on voit arriver un petit homme fluet, sans force et sans organe : que devient alors l'illusion ? » Eh bien ! son intelligence la faisait naître. Il comprit que le genre tragique, où n'excellait pas son rival, serait

mieux son fait ; non parce qu'il l'aimait davantage, mais parce que Molé y réussissait moins. Ayant autant de chaleur que son chef d'emploi; il jouait *Séide* ou *Xipharès*, par exemple, avec plus d'art; on comprenait que cet homme si exigu se serait élevé au rang des Baron et des Lekain, si la force de sa complexion avait répondu à la chaleur de son ame; c'était un combat continuel entre l'artiste et la nature, et jamais l'artiste n'y succomba. Toute sa physionomie passait dans ses yeux, d'une expression frappante. Doué de la plus profonde sensibilité, il savait combiner les diverses ressources du pathétique; sa grande science consistait principalement dans l'étude parfaite de la valeur des mots, dans l'extrême justesse du débit, dans la savante économie des détails. Où Molé était fougueux, Monvel se contenait, mais chaque syllabe trahissait une souffrance; où Molé s'échappait au dehors en torrens de flamme, Monvel, suivant la familière mais énergique expression de Dumesnil, Monvel « cuisait dans son jus ». Molé

faisait couler des larmes; Monvel serrait le cœur. Je n'ai jamais si bien senti qu'en le voyant, la vérité de cet axiome : « les grandes douleurs sont muettes. »

Tels étaient les trois premiers rôles en nom à la Comédie-Française, et lorsque j'ai dit tout à l'heure que je considérais Préville comme y tenant en quelque sorte, bien qu'il fût casé parmi les comiques, on va voir si je me trompe, et si après le premier emploi si richement tenu, on ne risquait pas de trouver Préville sur les limites de tous les rôles.

Bellecourt, Molé, Monvel, étaient supérieurs sans doute, mais dans un genre dont il ne fallait pas les sortir. Préville se montrait parfait dans tous. L'universel Préville fut aux acteurs ce que Dangeville avait été aux comédiennes. La nature si avare pour Monvel, dans un emploi où tant de charme est nécessaire, semblait avoir été prodigue envers Préville, dans celui où l'on peut le plus s'en passer. Les graces de la figure, l'intelligence, la profondeur, la gaîté, l'ame, le co-

mique, il avait tout. Pour lui seul on avait pu faire sans sacrilége l'application des vers de Boileau à Molière :

> *Préville* avec utilité
> Dit plaisamment la vérité ;
> Chacun profite à son école,
> Tout en est beau, tout en est bon.
> Et sa plus burlesque parole
> Est souvent un docte sermon.

En n'y changeant que le nom, le portrait du grand comique devient celui du grand comédien, et en effet, il jouait la comédie comme Molière l'écrivait.

On concevait à peine la variété et la flexibilité de ce rare talent. Les rôles qu'il créait chaque jour avaient une physionomie différente. Pour en donner une idée il faudrait une liste telle que je ferais quelque oubli sans doute. Plaisant ou gai dans les *comiques*, il était plein de bonhomie dans les *manteaux*, pesant, sec et brusque dans les *financiers*, sensible, digne et touchant dans les *pères nobles ;* il eut tous les tons, il saisit toutes les nuances, rien

ne lui échappait de ce qu'il fallait faire valoir, et comme il embrassait l'ensemble d'un rôle, il en possédait aussi les détails.

Il n'est pas un curieux de théâtre qui ne sache quelle supériorité il montrait dans les six rôles du *Mercure galant*; comme il saisissait surtout les nuances si tranchées des deux principaux personnages: coquet et musqué dans l'abbé *Beau génie*, il prenait l'allure franche et le laisser-aller de garnison, dans le soldat *Larissole*. Ce dernier rôle me remémore une anecdote qui n'est guère connue, je crois, que des comédiens.

Parmi les meilleurs cavaliers du régiment de Conti, se distinguait M. Jolibois, grand amateur de spectacles, et quand il le pouvait y dépensant volontiers la solde du roi. Il entra à la Comédie-Française un soir qu'on jouait les *Vacances des procureurs;* il y vit Préville, dans le rôle de *Maugrebleu*. Il eut tant de plaisir, qu'après le spectacle à force de chercher, à force de s'ingénier et de promettre de *payer bouteille*, il arriva jusqu'à la loge de Préville. Là, tout

délirant encore, il saute au cou du grand acteur : « Ah ! monsieur Préville ! monsieur Préville ! s'écriait-il, si quelque mâtin s'avisait de vous faire du mal, que j'aurais donc d'plaisir à le r'moucher ! » Préville, comme on s'en doute, le remercia de son zèle ; mais pour lui prouver combien il lui savait gré de ses offres de service, il lui dit qu'il lui enverrait un billet quand il jouerait une autre pièce. A peu de temps de là en effet, Jolibois est averti, par un petit mot, que Préville remplit ce soir six rôles différens ; il accourt au spectacle, voit son acteur, l'écoute, l'applaudit, se mêle aux transports du public ; mais lorsqu'après ses diverses métamorphoses, son ami s'avance enfin dans le costume de Larissole, le désespoir s'empare du malheureux cavalier, qui, s'élançant en dehors de sa loge, s'écrie : « Ne l'applaudissez pas, le chien ! il a quitté la cavalerie ! »

La pratique, l'inspiration, la science et le génie régnaient au Théâtre-Français sous les noms de Bellecourt, Molé, Monvel et Préville.

Toutes les qualités scéniques étant représentées par ces quatre comédiens, il était difficile de savoir quel coin on pouvait occuper auprès d'eux, et après les avoir suivis avec assiduité, j'allai consulter mon oracle : —Que voulez-vous que je devienne à côté de ces gens-là, mon cher monsieur Lekain? Je désespère. — C'est foudroyant en effet; mais Préville entre à tort dans la liste qui vous gêne; Bellecourt est un vieillard, et quand Monvel le pourra, il jouera les vieux; auprès de Molé, il y a une place. — Une place! et laquelle? — Il joue à ravir les mauvais sujets, je crois qu'on pourrait lui enlever les petits-maîtres.

Je rentrai chez moi, et je relus Moncade.

—

XII.

—

Promenade de Long-Champs.

Portraits. — Duthé. — Cléophile. — Les trois Fleury. — La belle et la bête. — Galerie de mœurs.

Qui n'a vu les promenades de Long-Champs du mois d'avril 1774 n'a rien vu. Quel assaut de carrosses ! quel cliquetis de harnais, de chevaux, de filles effrontées, de grandes dames sans vergogne, de hauts et puissans de toutes sortes,

suzerains écussonnés, suzerains du coffre-fort! quelle concurrence de tailles élancées, de jolis visages, d'yeux fripons! c'était une véritable foire aux courtisanes. On allait à Long-Champs comme les curieux vont au salon, beaucoup pour voir, quelques-uns pour acheter. Telle femme, dont l'aimable société n'était estimée l'année d'avant que cent louis, augmentait du double, ou montait à mille, d'après l'amateur du moment. On s'y mettait au fait des conquêtes des six mois passés, on y prédisait les échanges des six mois suivans. Le cours de la place et des valeurs en circulation s'y distribuait. D'anciennes gloires venaient y mourir, et des réputations récentes s'y faire. Je m'en frappe la poitrine de repentir; mais ce vice doré sur toutes les coutures me parut fort aimable à voir. Je dis à voir seulement: n'était pas vicieux qui voulait.

Le jeudi, mademoiselle Duthé eut la pomme: six chevaux, carrosse doré sur tranches, harnais empanachés, femme empanachée, et cœtera. On n'imagine pas quel attirail de soie, de bijoux,

de chevaux, de poudre, de vernis, de rouge, de mouches, de roues, il faut pour faire une femme à la mode. Un monsieur nombrait près de moi tous les ouvriers employés pour constituer Duthé telle qu'elle était; je le quittai à cent soixante, et il n'arrivait encore qu'à la ceinture.

Les lauriers de mademoiselle Duthé ayant empêché de dormir mademoiselle Cléophile, le vendredi il y eut lutte, combat, victoire. Ladite Cléophile effaça toutes les magnificences de la veille. Quel merveilleux équipage! chevaux étincelans, voiture ciselée, découpée, travail d'orfévrerie, comme sur une tabatière; même à la cocarde, des diamans! les brides s'assouplissaient à peine, tenues raides par des incrustations en pierres de couleur. Au soleil, et parmi la foule, ce char brillait comme une traînée de paillettes, on n'y voyait que du feu. Cela courait, éblouissait, éclaboussait. Puis ce minois de fantaisie piquant, agaçant, provoquant et tranchant sur le tout... Quelle radieuse course! La reine de la veille fut éclipsée. Pauvre Duthé!

votre rivale l'emporta. C'était la puissance du joli sur le régulier, du piquant sur le fade, du brun d'Espagne sur le blond du Nord. D'ailleurs, mademoiselle Duthé avait fait son temps: deux ou trois Long-Champs de triomphes consécutifs, c'est bien vieux pour la mode! Le public des roués, public capricieux, public ingrat surtout, ne fut pas fâché d'humilier son ancienne idole. Comment donc! on alla jusqu'à l'applaudir, cette gente Cléophile! Ce bruit l'étonna (elle y était peu habituée à l'Opéra). Il étonna surtout les chevaux, qui allèrent se fourrer tout au travers d'un équipage plus pompeux que brillant, et d'où partit un cri tragique. Je me retournai, une femme s'était levée, et foudroyait du regard le papillon d'Opéra. C'était ma petite Saucerotte, cette douce jeune fille avec laquelle j'avais joué à la madame. Quelle superbe colère! Le marquis de Bièvre, propriétaire de l'équipage lésé, avait beau dire que ce n'était qu'un entrechat (il appelait ainsi le choc du carrosse), son héroïne exigeait justice, et justice prompte.

Heureusement l'ambassadeur d'Espagne partit. M. le comte d'Arand aimait mademoiselle Cléophile aux appointemens de trois cents louis d'or par mois. Elle fut respectée comme attachée au corps diplomatique.

L'offensée, Françoise-Marie-Antoinette-Saucerotte, donnait alors à son nom adoptif une célébrité tout autre que celle acquise depuis par un talent du bon temps du Théâtre-Français.

Le dirai-je? elle me parut si triomphante sur les quatre roues de ce carrosse, acquis sans doute par mieux que des péchés véniels, que dans le moment, je ne regrettai nullement la perte que pouvait faire le théâtre, où ses débuts avaient été si éclatans. Je n'avais que vingt-quatre ans, c'est mon excuse; celle de Raucourt était dans l'usage, l'exemple et les séductions du jour; on était en plein dans un véritable carnaval de mœurs, qui montait la tête de toutes les femmes, le ridicule tuait celles qui ne se mêlaient pas à la turbulente mascarade,

et Raucourt, belle comme elle l'était, ne demandait qu'à vivre.

Ce jour-là, je fus invité à souper chez Lekain. Il ne laissait jamais passer de semaine sans recevoir ses meilleurs amis, parfois des gens de lettres, et particulièrement ceux qui étaient en relation intime avec M. de Voltaire, pour lequel il avait une reconnaissance filiale.

Je trouvai d'abord faisant les honneurs de la maison, madame Benoît, femme ayant passé l'âge d'or de son sexe, et n'en étant pas moins la maîtresse tendrement aimée de Lekain. On aurait eu de la peine à deviner au juste la date de son extrait de naissance; pourtant certain embonpoint trahissait cette époque appelée par un homme d'esprit le « *regain* » des femmes. Madame Benoît, plutôt laide que jolie à détailler, me parut, dans l'ensemble, parfaite de grace et de convenance. L'esprit était en vogue alors, je ne sais pas si elle en avait argent comptant, je crois même, autant que je peux m'y connaître, qu'elle empruntait beaucoup à ses livres et à ses amis;

quoi qu'il en soit, riche ou faisant des dettes, elle débitait à merveille ce qu'elle avait en magasin. Sa petite voix bénigne, flûtée et presque dévote, semblait sucrer l'épigramme; dans l'action de ses douces malices, elle avait pour pantomime un croisement de mains et un clignement de paupières tout plein de quiétude. On aurait cru qu'elle allait dire ses prières quand elle voulait réciter le *mea culpa* des autres; elle prenait même, avant toute parole armée, un petit : Hem ! hem ! qui lui était particulier; il n'y avait qu'elle pour tousser comme cela !

Le marquis de Villette et Monvel avaient été invités. On connaît Monvel au théâtre ; dans le monde je lui trouvai un ton de politesse insinuant, et quelque chose qui caressait dans la parole et le regard ; pour monsieur le marquis de Villette, ceux qui se le rappellent savent quel singulier mélange de l'homme de lettres et du grand seigneur on trouvait en lui. Si le poète Laharpe n'avait pas été là, j'aurais bien certainement regardé monsieur de Villette

comme le plus vaniteux des hommes de France Ces deux notabilités oublièrent pourtant leur morgue au dessert, et furent aimables; mais pendant le premier service, à eux deux c'était à qui se mirerait davantage dans son prétentieux langage. Monsieur de Villette me parut avoir une sorte de rire à ressort tout de complaisance quand les autres parlaient, et tout facile et de bonne foi lorsqu'il s'écoutait lui-même: monsieur de Laharpe, lui, ne daignait rire pour personne; cet honnête auteur avait l'air de dire comme la Galathée de Pygmalion: *moi*, *moi*, *encore moi*. Grand philosophe alors! se faisant honneur de procéder de Voltaire et de l'Encyclopédie. Je l'ai vu après la révolution, on m'a dit que la grace l'avait touché, tant mieux! mais s'il acquit les vertus chrétiennes, je parie (et je gagnerais) que l'humilité n'en était pas.

Je ne sais pourquoi on a tant parlé de la laideur de Lekain. Il s'en fallait de beaucoup qu'il eût la figure que l'on s'imagine. Mademoiselle Clairon, dans les plus singuliers mémoires du

monde, lui donne, de son autorité privée, un visage déplaisant et sale, une taille mal prise et un organe lourd. Mademoiselle Clairon a voulu sans doute faire œuvre d'écrivain (elle y tenait), en mettant en contraste une nature commune à la ville, et une nature sublime au théâtre. Lekain n'était pas plus déplaisant dans le monde que sur la scène; Lekain n'était même pas laid, à moins qu'on n'accorde qu'un homme est mal avec le plus agréable sourire, un bas de visage du plus heureux contour, et des yeux grands, bien fendus et d'une rare expression. Il est telle qualité éminente d'une figure comme la sienne, qui l'emporte de beaucoup sur le plus complet ensemble de petites perfections; Lekain n'était certes pas un modèle d'atelier, mais il avait une fois au théâtre fait crier à toute une salle : « Ah! qu'il est beau ! » et il pouvait dans le monde faire dire à la femme la plus difficile : « qu'il est aimable ! »

Je vois encore tous ces convives. Madame

Benoît présida seule à notre souper fin. Le grand tragique, rieur de première force dans l'intimité, n'ayant pu la faire consentir à se regarder comme le neuvième garçon de la bande joyeuse, alla quérir un éventail, puis le mettant à portée, il fut stipulé par lui que s'il nous échappait de ces choses qu'une femme ne peut entendre qu'à demi, l'éventail serait levé, et madame censée absente.

Le champagne n'était pas autant en faveur alors qu'il l'est devenu depuis (je dirai, par parenthèse, que de tout temps je l'ai trouvé plus souvent dans les vers des poètes que sur table); mais un vin de Schirax, ou Schiroz (je ne saurais trop vous dire lequel), faisait merveille en ce temps-là. Il avait deux propriétés charmantes pour un repas, il altérait et faisait parler. S'il y a un peu de médisance dans ce qu'aujourd'hui je raconte, la faute en est à ce vin maudit.

J'ai dit que j'écrivais assez souvent ce qui me frappait, je m'étais fait même alors une espèce d'*ana* à mon usage; j'y trouve ce que ma mé-

moire me laissa de cet entretien, figuré comme quand je copiais le dialogue de mes rôles. Le voilà tel quel.

SOIRÉE CHEZ LEKAIN :

—

La conversation roule d'abord sur la promenace de Long-champs, sur mademoiselle Duthé, mademoiselle Cléophile; je raconte l'accident de Raucourt; après moi quelqu'un parle d'une demoiselle Beze, que je ne connais pas; elle fait oublier, dit-on, Hébé Derveux, dont j'entends le nom pour la première fois; on met sur le tapis *Lise la bouquetière*, qui grace à certain protecteur et à la grammaire de Restaut, est maintenant la jolie mademoiselle Menard de la Comédie-Italienne. Madame Benoît observe qu'elle a la tête un peu grosse, mais qu'en revanche ses yeux sont petits; elle ajoute que ses bras sont parfaits... jusqu'à la main. D'après elle encore, mademoiselle Menard est un modèle de disparates, ce sont des beautés qui ne vont pas

ensemble, des beautés *bric à brac*, ce qu'elle ne dit pas sans les : hem ! hem ! que j'ai remarqués. Monsieur de Villette, qui paraît se connaître en noblesse usurpée, parle de monsieur le duc de Chaulnes, ci-devant monsieur de Pequigny, illustre Midas de la divine Menard ; la conversation devient générale, les verres s'emplissent: mieux encore, ils se vident ; on jette quelques derniers regards sur Long-Champs, on revient aux courtisanes, à leur luxe ; il paraît que le thermomètre parisien est tout à ces dames ; et comme je suis surpris de tant de merveilles !

LE MARQUIS DE VILLETTE, *m'adressant la parole.*

Mais, vous-même, savez-vous bien, monsieur Fleury, que votre nom est déjà fameux dans les fastes galans, par les faits et gestes de trois dames Fleury ?

LEKAIN.

Fleury est son nom de coulisse, son vrai nom est Bénard.

LE MARQUIS DE VILLETTE.

Oh ! monsieur ne sera connu du public que sous le nom de Fleury, et il est bon qu'en débutant il ait une idée de ses homonymes. Nous avons d'abord la demoiselle Fleury, avantageusement connue sous le nom de *La belle et la bête;* vous savez qui c'est, vous, Lekain, puisqu'elle a débuté dans le rôle de *Médée*.

LEKAIN.

Oui, oui, et le fameux de la Morlière, aventurier bien connu, l'a instituée dans l'art de la déclamation. Pauvre petite! si bête! si ignorante !

MADAME BENOIT, *avec sa toux de précaution.*

Hem! hem!... si ignorante!... mais non, Lekain; au nombre de ses amans et à leur fortune... hem!... vous ne lui refuserez pas l'arithmétique.

MONVEL.

Madame est enrhumée ?

LEKAIN, *riant.*

Ça passera.

LE MARQUIS DE VILLETTE, *fâché de n'avoir pas trouvé le mot de madame Benoît.*

Il ne la faut pas confondre avec Fleury *la jolie* ou *Fleury Hocquart* du nom de son protecteur.

MONVEL.

Qu'on appelle encore *Fleury-facile* à cause de la bonté de son caractère. J'ai entendu ce monsieur Hocquart lui dire pis que son nom, eh bien! toutes les fois qu'une qualification énergique frappait son oreille, elle tournait la tête du côté de ce monsieur aussi naturellement que toute autre personne entendrait le facteur de la poste annoncer une lettre à son adresse.

LE MARQUIS DE VILLETTE, *piqué.*

Monsieur Monvel peut avoir entendu ce qu'il dit; mais *Fleury Hocquart* n'est point *Fleury-Facile*, Fleury-Facile est justement cette troi-

sième dont je voulais parler, Fleury la douairière, dite *la marquise*, à cause de ses relations.

LAHARPE, *pédantesquement malicieux.*

Peste! monsieur le marquis; vous connaissez si spécialement tout ce *sexe-là?* vous avez un grand avantage sur le grand Frédéric.

MONVEL, *riant.*

Pourquoi M. de Villette ne serait-il pas comme César?

MADAME BENOÎT, *prenant son éventail.*

Hem! hem!

(*Ici un silence. Chacun sourit, excepté monsieur de Villette et moi; il a le nez sur son assiette; je cherche une explication dans les yeux de tout le monde.*)

FLEURY, *bas à l'un des convives.*

Je ne comprends pas...

LE CONVIVE, *de même à l'oreille de Fleury.*

C'est que le grand Frédéric a la réputation

de ne prendre pour le servir que de jolis pages.

FLEURY, *de même.*

Eh bien ?

LE CONVIVE.

Eh bien ! vous avez lu l'églogue de Virgile ? la... celle qu'on n'explique pas au collége ?...

FLEURY.

Virgile ! je ne comprends pas.

LE CONVIVE.

Tant pis ! M. de Villette, le grand Frédéric et Virgile.. diantre ! ... diantre !... ils... ils...

MADAME BENOIT, *impatientée, ayant entendu.*

Ils ont battu et battent de la fausse monnaie.

LAHARPE, *voulant relever la conversation, et évidemment donner le change au marquis de Villette, qui, au mot de fausse monnaie, a regardé vivement.*

On parle de fausse monnaie !... c'est sans doute de la moderne invention du drame qu'il est question ? (*il se tourne vers moi pauvret*) Vous

n'avez pas débuté dans le drame, vous, monsieur?

FLEURY.

Je m'y crois peu propre, et je ne l'aime pas.

MONVEL.

Tant pis pour vous, jeune homme! tant mieux pour vos anciens! Allez demander à Molé si le drame est à dédaigner.

LAHARPE.

Oui, demandez au renégat si sa nouvelle religion n'est pas la meilleure. Avant d'être acteur de talent, Molé est homme à la mode. Le public aime le drame larmoyant, Molé se fait l'Atlas de ce genre; Saurin, Beaumarchais, Diderot, et Molé en tête, gâtent le goût. La jeunesse actuelle ne connaîtra bientôt plus d'autre comédie; il lui faut ce qu'on appelle de l'*intérêt*. Le vrai comique, la comédie proprement dite est absolument passée de mode. La nation devient triste.

MONVEL, *levant son verre.*

A sa santé, et à la vôtre! vous, qui voulez l'égayer avec la religieuse Mélanie.

LE MARQUIS DE VILLETTE, *choquant avec Monvel.*

A la santé de ce bon curé, que M. de Laharpe porte toujours dans sa poche. Il aura la gloire d'avoir mis le premier les curés en scène; ce n'est pas petite découverte!

LAHARPE.

Oh! le méchant!... que diable voulez-vous? tout est de mode; on la saisit, on la suit avec fureur; je m'y suis laissé aller; n'avons-nous pas abondonné les pantins, pour la géométrie? le vaudeville plein de sel et de gaîté, pour l'insipide et triste ariette? le vin, pour les femmes? les femmes, pour les filles entretenues! les plaisirs de la table, pour le luxe et l'ennui? la poésie, pour l'anatomie, la chimie, l'économie politique? les romans, pour les dictionnaires? les comédies riantes de Molière, pour les pièces larmoyantes? je fais comme les autres: je m'arrêterai quand tout cela passera.

LEKAIN.

Nous en aurons pour long-temps hélas ! du drame. C'est ce qui fait que je regrette moins que notre belle Raucourt abandonne la tragédie pour le marquis de Bièvre.

UN CONVIVE.

Décidément, nous l'a-t-il subornée? et cette vertu si fière...

LEKAIN.

Eclipse totale.

LE MARQUIS DE VILLETTE.

Tout est tombé devant un calembourg.

MADAME BENOÎT.

Oh ! dites-nous un peu cela.

LE MARQUIS DE VILLETTE.

C'est connu. Avant sa grande débacle, elle se trouvait à la campagne, chassant avec nombreuse compagnie. Le marquis de Bièvre la suivait (Raucourt fait le coup de fusil comme un mousquetaire); écartée du gros des chasseurs, elle se mit en devoir de tirer une corneille, mais em-

barrassée et accrochée à des broussailles elle ne put suivre l'oiseau, qui s'envola dans les airs : « Vous comptiez prendre Corneille, lui dit son ingénieux Méléagre en s'approchant, vous avez pris Racine. » Depuis lors, et pour me servir du langage du marquis, mademoiselle Raucourt se releva de sa chute par un faux pas.

MONVEL.

Bon! quand on est tombé dans un équipage...

UN CONVIVE.

Avec une dot de quarante mille francs pour payer ce qu'on appelle les dettes de famille; c'est-à-dire assurer l'émancipation de la jeune personne; six mille francs de rente viagère et enfin 1500 fr. par mois pour l'entretien de la maison.

LAHARPE.

C'est fort honnête en vérité. Nous connaissons maintenant le tarif des amitiés les plus célèbres.

MADAME BENOÎT.

Ce second début de mademoiselle Raucourt est encore plus solide que le premier.

FLEURY (*pour eux je devais avoir l'air bien bête*).

Eh bien ! j'aurais mieux aimé qu'elle s'en tînt au premier ; on m'a dit qu'elle avait joué Didon admirablement.

TOUT LE MONDE, *riant.*

Didon! il l'entend bien! Didon!... on voit que monsieur arrive de la province.

LEKAIN.

Mon ami, le début dont vous parlez, ne compte pas; il s'agit d'une autre manière de début, d'un début dans la loge *côté du roi*, vis-à-vis de son souverain. D'une représentation au bénéfice de Louis XV.

MADAME BENOÎT.

Ne dites pas cela à ce jeune homme; on le scandaliserait... hem!... hem!

MONVEL, *regardant madame Benoît.*

Aye! aye!

LEKAIN.

Quelle femme résiste à son roi?... Puis, dans

sa position, elle a une excuse. MM. les gentilshommes de la chambre ne sont-ils pas les chefs du Théâtre-Français? le roi n'est-il pas le chef de MM. les gentilshommes?

MADAME BENOÎT.

L'on doit moins alors blâmer cette chère enfant... hem!... de son peu de résistance, que la louer de son amour pour la discipline.

MONVEL.

Et puis, comment résister à madame Dubarry; elle-même a arrangé l'affaire.

FLEURY.

Fi!

PLUSIEURS VOIX.

Novice!

LE MARQUIS DE VILLETTE.

Cette aventure royale n'a pas eu de suite, et le marquis de Bièvre règne seul et despotiquement, en vertu de son amour et de sa rente viagère; aussi n'appelle-t-il plus la tragédienne que sa belle Amarante (à ma rente).

LEKAIN.

A la première infidélité, il l'appellera : ingrate Amarante (à ma rente).

MONVEL, *riant.*

Ça se décline.

MADAME BENOÎT.

Et pourtant elle est excusable. Quand les premières tentations viennent de si haut.

LAHARPE.

Et partent de si bas ! Cette Dubarry !... oh ! nous la ferons tomber !

LE MARQUIS DE VILLETTE.

Il y a du visir dans ce que vous dites. On voit bien, monsieur de Laharpe, que vous êtes l'heureux client du fier exilé de Chanteloup (1).

LAHARPE, *se rengorgeant, comme s'il récitait son Varwick.*

Je suis le client de l'héroïsme, du talent et de la vertu !

---

(1) M. de Choiseul était en exil à Chanteloup, par suite des intrigues du duc d'Aiguillon et de madame Dubarry.

LEKAIN.

Allons, vous faites de M. de Choiseul un dieu en trois personnes.

LE MARQUIS DE VILLETTE.

Mon cher Laharpe, avouez que le parti de l'opposition contre madame Dubarry ne vaut pas mieux qu'elle.

LAHARPE, *embarrassé.*

Je passe condamnation sur le gros de la troupe; mais convenez aussi qu'il est telle de ces dames.

LE MARQUIS DE VILLETTE.

Comptons.

LAHARPE.

Soit.

LE MARQUIS DE VILLETTE.

J'ai la liste. La comtesse de Grammont, toute glorieuse d'avoir attaché le grelot et fière d'être dans l'exil, parce que ça la renouvelle; vous savez ce qu'on dit de ses vertus. La mar-

quise de Rosen, qui, assure-t-on, a reçu le fouet pour avoir fait l'impertinente avec Dubarry.

MADAME BENOÎT.

Recevoir le fouet n'empêche pas la vertu.

LEKAIN.

Au contraire, ça la dévoile.

LE MARQUIS DE VILLETTE.

La sienne n'y peut rien gagner. Je poursuis ma litanie. La marquise de Foncières, à qui on reproche des galanteries natives du nouveau monde. La marquise de Grammont, dont l'air commun et la laideur sont passés en proverbe, et qui pardonnerait volontiers à Dubarry d'être fille, si elle voulait se passer d'être jolie. La superbe comtesse de Brionne, levant fièrement sa belle tête, et fâchée de n'avoir pas mis le temps à profit. La comtesse de Blot, affectant le jargon du sentiment, et toute fière de rester attachée au marquis de Castres. La comtesse d'Hénin, si jolie, qu'on la fait rimer à ..... vous savez quoi. Parlerez-vous de la minutieuse princesse

de Chimay, de la matérielle comtesse de Montmorin ? de la grossière marquise d'Ossun, ou de son insolente et dévergondée bru ? ajouterez-vous à ces beaux chefs de parti, la duchesse de Mazarin, qui vit saintement avec l'archevêque de Lyon, Montazet ?

LAHARPE.

Calomnies ! Vos documens sont pris dans des chansons de carrefours (1).

LE MARQUIS DE VILLETTE.

Citez m'en une seule qui ne soit point reprochable, je deviens Choiseul.

TOUT LE MONDE.

Oui, une seule. — Cherchons. — Cherchez.

(1) Il y avait en effet alors une fabrique permanente de pamphlets qui insultaient la ville et la cour, sous le titre de Noels, Complaintes, etc. Des poètes de place rimaient ces gentillesses et propageaient le scandale ; quand ils ne l'inventaient pas, ils le brodaient. A la faveur d'un air connu, cela circulait dans le monde et s'y retenait plus facilement. Il est telle accusation qui a été portée pour ne point changer une rime difficile que ne fournissait pas Richelet.

(*Note de l'Editeur.*)

LAHARPE.

La princesse de Luxembourg, par exemple, j'espère....

LEKAIN.

C'est vrai; celle-là est exempte de tout reproche.

MONVEL.

Et s'il m'est permis de parler ainsi, moi, indigne, je me porte sa caution. Un de mes amis a chez lui une vieille servante qui appartenait à cette vertueuse princesse. Elle raconte des choses merveilleuses de son ancienne maîtresse... pour éviter la tentation, madame faisait porter chaque matin, dans son cabinet, une grande cruche d'eau bénite chauffée au bain marie.

MADAME BENOÎT.

Une cruche d'eau bénite chaude! eh! Dieu du ciel! qu'en peut-elle faire?

MONVEL.

Je n'en sais rien. Mais Jeannette assure

qu'elle ne s'en sert ni en bain de pied, ni en breuvage.

MADAME BENOÎT.

Hem! hem!... Lekain, vite, vite, mon éventail.

(*On annonce la voiture du marquis de Villette.*)

LEKAIN.

Messieurs, s'il n'était pas si tard, nous épuiserions la matière... ce sera pour une autre fois.

(*Le marquis de Villette sort.*)

MADAME BENOÎT, *à M. de Laharpe.*

M. de Villette vous a battu.

UN CONVIVE.

M. de Laharpe a voulu jeter des pierres dans son jardin!

LAHARPE, *riant.*

Oui... par la porte de derrière.

MADAME BENOÎT.

Il est heureusement d'une société fort tolérante.

LAHARPE.

Si on ne le blesse pas trop ; au total il défend moins ses vices que sa vanité.

LEKAIN.

Laissons-lui la manie de vouloir paraître à la fois homme de cour et homme de lettres.

LAHARPE.

Homme de cour, avec une savonnette à vilain. Homme de lettres, enfariné de M. de Voltaire.

Laharpe eut le dernier mot. Nous fîmes tous nos adieux [1].

---

[1] Le ton qui règne dans cet entretien était des plus à la mode. On comptait parmi les plaisirs de bonne compagnie la liberté de conversation, à la manière des contes de La Fontaine. L'expression, du reste, voilant toujours l'incisif de la pensée, nos lecteurs nous sauront gré d'avoir conservé ce morceau dans son intégrité. Cette petite vie préparait une grande histoire.

(*Note de l'Editeur.*)

—

XIII.

—

Trois Morts illustres.

Passion du calembourg.—Obsèques de Louis XV.—Inquiétudes de la province. — Second ordre de début. — Maladie de Lekain. — *La Cauchoise*. — IL EST MORT! — Arrivée de M. de Voltaire. — *Irène*. — Triomphe national. — Compliment du comte d'Artois.—Mort de Voltaire.—Anecdote sur sa croyance religieuse.

LES jeux de mots, les rébus, les charades, étaient passés dans le sang français, le calembourg devenait une passion nationale, et si jadis tout finissait par des chansons, dans la se-

conde moitié de ce remuant dix-huitième siècle tout se terminait par des pointes (soit dit sans en faire une). La première nouvelle qui nous parvint à Lyon, sur la mort de Louis XV et la chute des puissans, était dans ce style : « La cave royale change de maître, les tonneliers du royaume vont avoir de l'occupation,

Les Barils s'enfuient,
L'Aiguillon ne pique plus,
La Vrille est usée.

En province, cette mort ne fut pas prise aussi gaîment. La politique ne serait-elle pas un peu comme la perspective théâtrale ? les yeux dessus on ne voit rien ; pour bien juger, il faut être à distance.

Les sanglans outrages dont furent troublées les obsèques du monarque ; l'inexpérience de Louis XVI, son petit-fils, qui acceptait en tremblant une couronne toujours pesante pour une tête de vingt ans, plus difficile encore à porter par les fautes de son prédécesseur ; l'état moral de la nation, profondément humiliée

des revers de la dernière guerre et des pas rétrogrades faits vers le despotisme; parmi les grands, le penchant à toutes les licences; chez le peuple, l'esprit d'insubordination; l'indépendance des écrivains, le désordre dans les finances, tout faisait présager une réaction. C'était ainsi du moins qu'on prophétisait autour de moi, et je ne faisais pas autrement attention à ces prédictions sinistres. J'ai toujours regardé la ville de Lyon comme la grande marchande de modes du royaume, et au moindre mouvement, c'était à se moquer de voir les frémissemens de cette riche manufacturière, dont le cœur semblait battre dans un coffre-fort. La suite a prouvé que je voyais mal; mais j'étais jeune, je recevais six mille francs d'appointemens; le public m'aimait, du moins comme travailleur; mon cœur ayant conservé de douces relations, mes vingt-huit ans étaient des plus agréablement occupés : j'étais heureux... la France allait bien.

Prenant en patience ma vie de chanoine, j'avais jeté l'ancre sur le tranquille navire de ma-

dame Lobreau. Chaque soir je venais faire une petite manœuvre toujours applaudie, tout m'était favorable. Il n'y avait donc plus d'orage à craindre pour l'acteur aimé, quand il prit fantaisie à MM. les gentilshommes de la chambre de m'arracher à ma douce quiétude.

Ces pourvoyeurs officiels m'envoyèrent un second ordre de début: désobéir! impossible. Les premiers jours de février, juste quatre ans après mes infructueuses tentatives, j'écrivais à messeigneurs de Duras et de Richelieu, que j'étais à la disposition de la Comédie-Française.

Arrivé le 7 février, mon premier soin est d'envoyer chez Lekain, avec un mot pour demander un rendez-vous. Au retour du commissionnaire pas de lettre! une ligne au crayon seulement; je jette les yeux sur ce papier, je crus que je devenais fou... une écriture de femme et ces mots: « *Lekain va mourir, je l'ai tué*! » Qui t'a donné cela? dis-je à cet homme Il me fait le portrait de madame Benoît. Lekain se

meurt ! madame Benoît l'a tué ! je ne pouvais comprendre. Je cours... impossible de me recevoir. Le célèbre Tronchin était chez lui. Ce soir-là, il faisait un temps affreux; la grêle frappait les vitres du malade et devait retentir à l'effrayer; j'en étais couvert dans la rue, n'importe ! je voulais voir le docteur ; je m'adossai contre le mur et j'attendis. Un homme sortit de la maison, il y avait dans toute son attitude une telle tristesse, que je compris qu'il ne restait plus d'espoir. C'était M. Tronchin, sans doute ; j'allai à lui, et je reconnus Bellecourt. J'avais eu quelques motifs de lui en vouloir, je lui pardonnai tout alors. S'il fut souvent camarade difficile, en cette circonstance, il se montrait homme de cœur. J'eus des nouvelles du malade. Tristes nouvelles ! Bellecourt, vieux et troublé, me demanda mon bras ; malgré la tempête, il n'avait pas voulu laisser avancer sa voiture jusque sous les fenêtres de Lekain. « Ah ! me dit-il en s'appuyant sur moi, s'il meurt, je n'irai pas loin, non, je ne lui survivrai pas long-temps. »

On a parlé diversement de la mort de Lekain. Ce qu'il y a de bien avéré, c'est qu'après avoir joué le rôle de Vendôme, et s'y être élevé à toute la hauteur de son génie, il tomba malade d'une inflammation d'entrailles qui l'emporta. Je tiens de Bellecourt le secret de cette mort et l'explication des regrets de madame Benoît.

Deux ans avant sa liaison avec cette dame, Lekain, allant à une répétition de *l'Orphelin de la Chine*, qu'on devait jouer à la cour, fit rencontre d'une nouvelle débarquée du pays de Caux, qui paraissait d'une innocence parfaite, et dont la gentillesse ressortait plus encore sous le costume original de sa province. La pauvre enfant était fort inquiète. Arrêtée devant l'hôtel des comédiens du roi, qu'elle regardait de tous ses yeux, elle demandait : « Si c'naitaî pas là q'demeuraî m'sieu l'abbaî d' Frolay, s'il vous plaî. » Cela sembla piquant à Lekain. Venir chercher un abbé au Théâtre-Français! les passans se moquaient de la petite et continuaient leur chemin ; mais lui, trouvant la jeune fille très-

jolie, et soupçonnant l'abbé Frolay de quelque mauvaise pensée, des tentations lui vinrent de connaître un peu ce qu'était cette protégée qu'on faisait venir ainsi de Normandie. La jeune Cauchoise, encore éloignée du quartier qu'elle demandait, et ne connaissant Paris que pour y être venue une fois, disait-elle, s'était égarée sans doute. Lekain, pour la remettre dans le droit chemin, lui proposa un fiacre, avec offre de la conduire. L'enfant saute de joie : « Débarquât si bravement en carrosse chez m'sieu l'abbaî ! » Le tragique, qui sentait aussi bien les passions qu'il savait les peindre... arriva fort tard à la répétition. Là, il fallut s'excuser, et comme il y avait plus d'une circonstance plaisante dans l'aventure, pour désarmer ses camarades, Lekain les fit rire ; mais l'éloge de la novice campagnarde fut si pompeux, que c'était à qui de ces messieurs irait voir l'abbé Frolay pour faire abjuration. On demande le nom de la rue, le numéro, et sur la réponse précise de Lekain, Dugazon s'écrie : « Bravo ! ta novice a fait

de toi un innocent. Tu crois l'avoir débarquée chez un abbé, et tu l'as remise chez une abbesse! »

Lekain avait été pris pour dupe, et quelques jours après, il s'aperçut qu'il l'était plus qu'il ne le croyait. L'aventure courut, et lorsque le maréchal de Richelieu voyait le grand tragédien un peu pâle, il ne lui demandait pas autrement des nouvelles de sa santé : « Eh bien! Lekain, comment va votre *Cauchoise?* »

Le mot passa; il devint mot de théâtre et mot de cour, se naturalisant dans le monde des arts et dans le beau monde; et depuis, quand on se plaignait de plus qu'un rhume, cela se nommait élégamment une Cauchoise.

Je ne saurais me rappeler par quels degrés cette fille passa du trottoir dans une petite maison; comment elle appartint successivement à la magistrature, à la finance, à l'épée; par quelles routes inconnues elle arriva à être admise dans ce qu'on nommait alors à l'Opéra, les *Espaliers*; bref est-il que l'une des pétillantes

bayadères qui brillaient au Long-Champs dont j'ai parlé, était la petite Cauchoise à la piquante rencontre. Depuis long-temps Lekain l'avait reconnue, et lui avait gardé le secret; elle voulut l'en récompenser et chercha à le voir. On n'eut pas de preuves qu'il eût fait d'infidélités à madame Benoît; mais pourtant celle-ci soupçonna quelque chose et devint jalouse; elle épia, surprit quelque intelligence et se fâcha. C'était à tort, Lekain l'idolâtrait, et voulait même l'épouser; peut-être aussi n'avait-il pas été à l'abri d'une réminiscence.

Le jour où, sans le savoir, il faisait ses derniers adieux au parterre d'une manière sublime, madame Benoît était dans la salle, et, soit hasard, soit autrement, celle qu'elle croyait sa rivale s'y trouva brillante et radieuse, dans une loge à côté de la reine; elle semblait être là pour recueillir les hommages d'un amant. Les affiches n'annonçant pas alors le nom des comédiens qui jouaient, et cette dame n'ayant point d'habitudes au Théâtre Français, comment précisément aujourd'hui

venait-elle là ? était-ce un rendez-vous ? madame Benoît n'en douta plus, en voyant Lekain se montrer supérieur à lui-même, merveilleux cette fois, de vérité, de noblesse et de pathétique ; elle se dit qu'il jouait pour sa rivale, elle crut le voir se tourner vers elle : à ces vers de l'entrée,

« Vous seule adoucissez les maux que nous souffrons :
» Vous nous rendez plus pur l'air que nous respirons. »

elle souffrit, s'agita, et rentra furieuse. Au retour, Lekain la trouva en larmes, désespérée. J'ai dit combien il l'aimait, ce triomphe de la soirée, il venait le mettre à ses pieds ; madame Benoît hésitait à le croire, le grand acteur voulut le lui prouver… sa justification lui coûta la vie.

Lekain succomba le dimanche 8 février 1778. sur les deux heures après midi. Le soir même, le parterre demanda de ses nouvelles à l'acteur qui annonçait ; il ne répondit que par ces mots : *Il est mort!* MORT! répéta-t-on dans toute la salle, avec un cri de douleur, auquel succé-

dèrent la consternation et le silence. La sortie de la Comédie-Française ressembla ce jour-là à un convoi ; on partait deux à deux, on se parlait bas ; j'y vis pleurer. Une telle perte mettait le théâtre et la littérature dramatique en deuil. A peine Lekain touchait-il à sa 49e année. On l'inhuma avec pompe ; les deux comédies s'étant accordées pour grossir le cortège, suivaient avec un véritable sentiment de douleur religieuse.

Et le jour même de l'enterrement de Lekain, le patriarche de Ferney fit sa rentrée dans Paris, après une absence de 27 ans ; il comptait sur ce grand acteur pour la représentation de sa tragédie d'*Irène*. Quand, à son arrivée chez le marquis de Villette, il trouva la Comédie-Française en corps, il jeta vivement les yeux sur le groupe des comédiens, cherchant au milieu d'eux celui qu'il traitait d'élève et de fils, et qui aurait dû se présenter le premier ; l'abbé Mignot, neveu du marquis de Villette, prit alors la main du vieillard : « Du courage ! vous demandez Lekain... » il s'arrêta, n'osant aller

plus loin; Bellecourt, pénétré d'une tristesse profonde, montrant ses camarades en deuil, acheva de l'instruire : « Voilà ce qui reste de la Comédie-Française ! » Voltaire tomba en défaillance.

Par la plus étrange fatalité, le nouveau père de notre théâtre ne vit jamais jouer sur la scène Française l'acteur qui contribua le plus à sa gloire, et qui comprenait le mieux ses ouvrages, l'acteur formé par lui, et qui, en 1750, n'avait pu obtenir la permission de débuter que peu de jours après le départ de son bienfaiteur pour la Prusse. Il se faisait une fête de voir Lekain dans le beau de son talent et de sa renommée. Hélas ! à son entrée dans Paris, Lekain n'existait plus.

Je fus témoin de sa douleur sincère et profonde, et à cette occasion, le marquis de Villette l'ayant interrogé sur le mérite des principaux acteurs tragiques qu'il avait vus au théâtre, dans sa longue carrière, tels que Baron, Beaubourg, Dufresne, Sarrazin, Lanoue et Grandval, Voltaire détailla les qualités

diverses par lesquelles chacun d'eux avait brillé, et conclut en disant que Lekain réunissant un plus grand nombre de ces qualités, les surpassait de beaucoup, et même qu'il était à ses yeux *le seul acteur vraiment tragique.*

En effet, Lekain s'identifiait tellement avec le caractère des personnages, que tour à tour on le voyait Oreste, Néron, Gengiskan, Mahomet; son entrée sur la scène dans ce dernier rôle était surtout admirable. Le jeu pantomime, dans lequel il excellait, prolongeait l'illusion; c'est ainsi qu'un poète a décrit sa sortie du tombeau de Ninus :

Je crois toujours le voir, échevelé, tremblant,
Du tombeau de Ninus sortir pâle et sanglant,
Pousser du désespoir les cris sourds et funèbres,
S'agiter, se débattre au milieu des ténèbres,
Plus terrible cent fois que le spectre, la nuit,
Et les pâles éclairs, dont l'horreur le poursuit.

Il était enfin l'ame de la tragédie, et dès qu'il paraissait, sa déclamation savante et mesurée donnait le ton aux autres acteurs.

Après cette perte irréparable et soudaine,

l'arrivée seule de M. de Voltaire pouvait faire diversion aux regrets publics. Je ne sais si l'apparition, je ne dirai pas d'un roi, mais d'un héros, d'un prophète, aurait causé plus d'admiration et de délire que l'arrivée du grand homme dans Paris. Ce nouveau prodige suspendit tout autre intérêt, fit tomber les bruits de guerre, les intrigues de robe, les tracasseries de cour, même la grande querelle musicale des Gluckistes et des Piccinistes. La Sorbonne frémit, le parlement garda le silence, toute la littérature s'émut, et Paris s'empressa de voler aux pieds de l'idole de la nation.

Le philosophe de Ferney était descendu à l'hôtel du marquis de Villette, sur le quai qui porte aujourd'hui le nom de Voltaire, au coin de la rue de Beaune, et dès le lendemain un concours de monde prodigieux commença ses visites. Lui, resta toute la semaine en robe de chambre et en bonnet de nuit, recevant ainsi la cour et la ville. Madame Denis et la marquise de Villette tenaient le cercle et fai-

saient les honneurs. Un valet de chambre allait avertir M. de Voltaire à chaque personne qui arrivait; il venait, et M. le comte d'Argental et le marquis de Villette de leur côté présentaient ceux que le philosophe ne connaissait pas, ou dont il avait perdu le souvenir. Il recevait les complimens des curieux, leur répondait un mot honnête et presque toujours spirituel, puis, retournait dans son cabinet dicter à son secrétaire des corrections pour sa tragédie d'*Irène*.

Comme M. de Villette semblait jouir peut-être avec trop de vanité du bonheur de montrer M. de Voltaire à tout Paris, on lui décocha l'épigramme suivante :

Petit Villette, c'est en vain,
Que vous prétendez à la gloire ;
Vous ne serez jamais qu'un nain,
Qui montre un géant à la foire.

Dès le 12 février, l'Académie avait arrêté qu'une députation irait complimenter l'illustre confrère ; elle avait nommé, contre l'usage, qui n'admet dans ces sortes d'occasions qu'un seul

député, trois de ses membres, à la tête desquels était le prince de Beauvau ; nombre d'autres s'étaient joints au cortége.

Le lendemain, je me réunis à la troupe des comédiens français, qui vint lui rendre de nouveaux devoirs. Cette fois, le compliment de Bellecourt me parut étudié, M. de Voltaire y répondit avec une affabilité touchante, puis, en parlant de sa santé, il ajouta ces paroles qui manifestaient bien son affection pour sa tragédie : *Je ne puis plus désormais vivre que pour vous et par vous.* Et se tournant ensuite vers madame Vestris : *Madame*, lui dit-il, *j'ai travaillé cette nuit pour vous, comme un jeune homme de vingt ans.* Sur quoi mademoiselle Arnoult, qui s'était mêlée aux curieux, dit assez haut, avec son cachet de malice ordinaire, un mot que je n'ai osé confier qu'à mes tablettes.

Quand les comédiens sortirent, je restai, m'étant déjà fait reconnaître par M. de Voltaire, qui s'était parfaitement rappelé m'avoir reçu jadis à Ferney, lors de mon grand complot

contre sa perruque. M. de Laharpe ayant observé que le sieur Bellecourt avait débité son compliment d'un ton très pathétique, M. de Voltaire répondit : *Oui*, *nous avons fort bien joué la comédie l'un et l'autre*.

La tragédie d'*Irène* fut représentée le 15 mars. Depuis les fêtes du mariage du dauphin, jamais je ne vis de plus belle assemblée! excepté le roi[1], toute la famille royale, tous les princes et princesses du sang y étaient. On applaudit non la pièce, mais l'auteur, et un respectueux silence tint lieu des signes d'improbation qu'on eût fait éclater dans toute autre circonstance. Il ne fut pas difficile de persuader à l'illustre vieillard qu'il venait d'obtenir un nouveau succès : plus de trente cordons bleus se firent écrire chez lui pour l'en féliciter. Voulant en jouir en personne, le 30 mars, jour de la sixième représentation, après avoir assisté à une séance

(1) Le roi affecta d'envoyer la reine à l'Opéra, ce soir-là. Louis XVI n'aimait pas Voltaire.

(*Note de Fleury*.)

de l'Académie, où des honneurs inusités lui avaient été rendus; il parut au Théâtre-Français. Un triomphe dont la nation n'avait pas encore donné l'exemple l'y attendait. Entre les deux pièces, son buste, placé sur le théâtre, fut couronné par tous les acteurs avec des transports et un délire universel, qui dura plus de vingt minutes. Tout à coup, et d'un mouvement spontané, par l'accord d'une pensée unanime de respect, les femmes se levèrent, et se tinrent ainsi debout, agitant leurs mouchoirs. On ne peut peindre l'effet de ce mouvement! Rien n'avait été préparé d'avance, et cette inspiration avait gagné tout le monde. Ce fut mademoiselle Lachassaigne, qui donna l'idée de couronner le buste de l'illustre vieillard, et mademoiselle Fanier fit faire à M. de Saint-Marc les vers de ce couronnement. On en donna des copies, les voici :

Aux yeux de Paris enchanté,
Reçois en ce jour un hommage,
Que confirmera d'âge en âge
La sévère postérité !

Non, tu n'as pas besoin d'atteindre au noir rivage,
Pour jouir des honneurs de l'immortalité !
Voltaire, reçois la couronne
Que l'on vient de te présenter ;
Il est beau de la mériter
Quand c'est la France qui la donne.

Madame Vestris déclama ces vers avec un peu trop d'emphase peut-être; cependant on cria *bis* et elle recommença. Chacun de nous alla ensuite poser sa couronne auprès du buste, et mademoiselle Fanier, dans une extase fanatique, ayant baisé ce buste, nous en fîmes tous autant l'un après l'autre, et, tant l'enthousiasme est chose contagieuse, nous vîmes un instant où le parterre franchirait les barrières et sauterait sur le théâtre pour suivre notre exemple. Cette cérémonie, faite aux acclamations de toute la salle, étant terminée, on baissa la toile, qui fut ensuite relevée pour jouer *Nanine*. Le marbre de M. de Voltaire, placé à droite sur le théâtre, y resta durant toute la représentation.

M. le comte d'Artois, qui ne manquait jamais

une occasion d'être aimable, étant à l'Opéra avec la reine, quitta un moment Sa Majesté pour venir à la Comédie-Française *incognito*[1], et avant la fin du spectacle, il envoya son capitaine des gardes, le prince d'Hénin, dans la loge de Voltaire : « Dites au grand écrivain de ma part, tout l'intérêt que je prends à son triomphe, et tout le plaisir que j'éprouve de joindre mon hommage à celui de la nation. »

Nanine jouée, le nom de Voltaire retentit de nouveau, et de toutes parts, avec des acclamations, des tressaillemens, des cris de joie, d'admiration et de reconnaissance. L'envie et la haine, le fanatisme et l'intolérance n'osèrent rugir qu'en secret, et pour la première fois peut-être, on vit l'opinion publique en France jouir avec éclat de tout son empire.

L'illustre vieillard, déjà affaibli de son grand

[1] La note de Fleury explique cet incognito.
(*Note de l'Editeur.*)

âge, paraissait succomber sous les impressions de ce triomphe; vivement attendri, ses yeux étincelaient à travers la pâleur de son visage, mais on croyait voir qu'il ne respirait plus que par le sentiment de sa gloire.

Il fut porté sur les bras des spectateurs jusqu'à son carrosse (couleur d'azur parsemé d'étoiles, ce qui fit dire à un plaisant, que c'était le *Char de l'Empirée*). Ici autre triomphe: le peuple, rassemblé devant la porte de la comédie, voulait dételer les chevaux et conduire le char; ce fut à grande peine qu'on obtint de le laisser partir; mais cette foule, ivre d'enthousiasme, le reconduisit jusqu'à sa demeure, en faisant retentir l'air de son nom et du titre de ses principaux ouvrages. Vive Voltaire! vive l'auteur de *Zaïre!* vive l'auteur de *Mérope!* vive le père de *Brutus!* vive l'auteur de la *Henriade!* vive Voltaire! vive Voltaire! s'écriait-on à droite, à gauche, au-devant de lui, derrière sa voiture, et des fenêtres au-dessus: c'était aussi

spontané qu'unanime. La seule petite supercherie dont on se soit rendu coupable dans cette soirée mémorable vient de moi, et je ne m'en repens pas ; car entre toutes ces jouissances d'amour-propre, je lui procurai celle qu'il estimait le plus, et à laquelle on ne songeait point : comme la voiture tournait devant la rue du Bac, une foule d'ouvriers, bras nus, étaient sortis de leur atelier pour voir le cortége; je l'avouerai, ils ne paraissaient pas bien comprendre toute la valeur du cri littéraire. Voltaire était pour eux un philosophe, c'est-à-dire, dans leur pensée, un ennemi des prêtres, et il y avait alors, même chez le peuple, une tendance à dénigrer le clergé. Ces braves gens allaient, je crois, crier « vive le philosophe ! « quand m'étant trouvé au milieu d'eux, je leur dis: Ecoutez donc ce qu'ils crient ! il y a bien autre chose de mieux à dire, ma foi ! et Calas ! et la famille Sirven ! Ce mot suffit, ils partent, se ruent sur la voiture, jettent en l'air leur bonnet, en s'écriant au milieu des autres cris:

« Vive le défenseur de Calas ! vive le défenseur des Sirven ! Voltaire distingua cet hommage, et ce fut sur cela que, se retournant vers le public, il dit : « Vous voulez donc m'étouffer sous des roses ! » En effet, il avait vu son apothéose avant sa mort, et sa mort devait suivre de bien près. Le 30 mai suivant il expira, âgé de quatre-vingt-quatre ans. On peut dire qu'il vit jouer en mourant sa tragédie d'*Irène*.

Beaucoup ont parlé de la religion de M. de Voltaire, et du ridicule d'une prétendue confession. Je ne sais rien de positif là-dessus ; mais il m'a été rapporté par M. Saint-Marc, un peu gentilhomme, à demi auteur, tout-à-fait gascon, et pourtant confident de M. de Voltaire et commensal de sa maison, que ce qu'il redoutait le plus, c'était le refus de sépulture, la violation de son tombeau, la dispersion de ses cendres : cette idée fixe l'obsédait ; il craignait quelque tentative de ce genre de la part du clergé, et voulait après sa mort être sûr de conserver l'intégrité de

son corps : aussi, pendant les six derniers mois de sa vie, parlait-il souvent du respect des Chinois pour leurs trépassés, de l'embaumement des Egyptiens, du bonheur de vivre dans un pays où chacun pouvait espérer de devenir une momie passable, d'après son état de fortune, et se perpétuer comme il l'entendait. « Cet homme qui a un nom immortel, ajoutait le gascon, voudrait de plus l'immortalité du cadavre. »

Je ne sais quelles réflexions cela fera naître sur M. de Voltaire, mais à cette anecdote inédite j'en ajouterai une autre, qui fixera davantage sur les véritables pensées religieuses de ce grand homme; je tiens celle-ci de M. le comte de Latour qui, par passion et par respect pour Voltaire, devint quelque temps son secrétaire amateur.

Une matinée du mois de mai, M. de Voltaire fait demander à ce jeune seigneur s'il veut être de sa promenade (trois heures du matin sonnaient). Etonné de cette fantaisie, M. de La-

tour croyait achever un rêve, quand un second message vint confirmer la vérité du premier. Il n'hésite pas à se rendre dans le cabinet du patriarche, qui vêtu de son habit de cérémonie, habit et veste mordorés, et culotte d'un petit gris tendre, se disposait à partir. — Mon cher comte, lui dit-il, je sors pour voir un peu le lever du soleil ; cette profession de foi du vicaire savoyard m'en a donné envie... voyons si Rousseau a dit vrai. » Ils partent par la nuit la plus noire, ils s'acheminent; un guide les éclairait avec une lanterne, meuble assez singulier pour chercher le soleil ! Enfin, après deux heures d'excursions fatigantes, le jour commence à poindre ; Voltaire frappe des mains avec une véritable joie d'enfant. Ils étaient alors dans un creux. Ils gravissent assez péniblement vers les hauteurs ; les quatre-vingt-un ans du philosophe pesaient sur lui, on n'avançait guère, et la clarté arrivait vite : déjà quelques teintes vives et rougeâtres se projetaient à l'horizon ; Voltaire s'accroche au bras du guide, se soutient sur

M. de Latour et les trois contemplateurs s'arrêtent sur le sommet d'une petite montagne. De là, le spectacle était magnifique ! les roches pelées du Jura, les sapins verts se découpant sur le bleu du ciel dans les cîmes, ou sur le jaune chaud et âpre des terres ; au loin, des prairies, des ruisseaux ; les mille accidens de ce suave paysage qui précède la Suisse et l'annonce si bien, et enfin où la vue se prolonge encore dans un horizon sans bornes, un immense cercle de feu, empourprant tout le ciel. Devant cette sublimité de la nature, Voltaire est saisi de respect ; il se découvre, se prosterne, et quand il peut parler, ses paroles sont un hymne : « Je crois, je crois en vous ! » s'écriait-il avec enthousiasme ; puis décrivant avec son génie de poète et la force de son ame le tableau qui réveillait en lui tant d'émotions, au bout de chacune des véritables strophes qu'il improvisait : « Dieu puissant ! je crois ! » répétait-il encore. Mais, tout-à-coup se relevant, il remit son chapeau, secoua la poussière de ses genoux, reprit sa figure plissée,

et regardant le ciel comme il regardait quelquefois le marquis de Villette, lorsque ce dernier disait une *naïveté*; il ajouta vivement : « Quant à monsieur votre fils et à madame sa mère... c'est une autre affaire. »

XIV.

Mon second Début.

Bel ensemble du Théâtre-Français. — Etat de la littérature dramatique. — Je plais à la reine. — Madame Campan me protége. — J'ai une audience de la reine. — Bonne nouvelle. — *Monsieur*, frère du roi. — Le poète Ducis. — OEdipe chez *Admète*. — Les *Barmécides*. — Le zéro oublié. — Orgueil de poète.

Je viens de retracer deux événemens, dont les circonstances ne pouvaient manquer de rester gravées dans ma mémoire, par la raison qu'elles se rapportent précisément à l'époque de

mon second début. Les rôles de Sainville dans la *Gouvernante* et de Saint-Albin dans le *Père de Famille*, me firent obtenir cette fois un peu plus d'indulgence de la part du public, ayant vaincu d'ailleurs cette timidité bien pardonnable dans un acteur, qui venait se faire entendre sur le premier théâtre de l'Europe, et même du monde.

En effet, c'était alors seulement aux Français qu'on rencontrait cet ensemble de talens, cette habitude exquise de la scène, cette spirituelle finesse de jeu, qui faisait valoir non-seulement les idées, mais les intentions de l'auteur comique. Je ne veux pas dire par là que des acteurs de province ne pussent bien jouer aussi la comédie. Pris séparément, plusieurs montraient sans doute des talens incontestables ; mais c'était à Paris seulement que les acteurs arrivaient à cette émulation réciproque, à cet ensemble parfait dont j'ai parlé, ensemble si difficile à acquérir, et qui faisait le charme des connaisseurs et les délices de la bonne société.

J'appréciais comme je le devais ce beau concours, et la supériorité des talens de nos premiers acteurs dans le comique comme dans le tragique; c'était pour moi un vif stimulant, un puissant motif de zèle, et je le témoignais, au moins, par une grande exactitude à remplir les devoirs de mon emploi.

Après la mort de M. de Voltaire, le Théâtre-Français avait à se soutenir plus par ses propres forces, que par celles des auteurs. Pour peu qu'on approfondît l'état réel des choses, on trouvait tous les signes d'un dépérissement marqué dans les compositions théâtrales. Les divers ressorts de notre système dramatique semblaient être usés. Comment ne l'auraient-ils pas été après deux ou trois mille pièces jetées, pour ainsi dire, dans le même moule? où trouver des sujets, des situations, des mouvemens, des effets nouveaux en s'attachant surtout à suivre éternellement la même méthode? dans la comédie, on ne voyait déjà plus en pièces nouvelles que des riens à person-

nages épisodiques, n'ayant de succès que par des détails brillantés. Dans le tragique, les pièces de Dubelloy et de Lemière nous menaient à la bouffissure. Restait le drame larmoyant et la tragédie dite bourgeoise : belle trouvaille ! « Ce sont des eunuques qui crient qu'ils ont fait un enfant », disait Préville.

Voilà dans quelles circonstances je fis mon second début : j'ai dit que je fus accueilli bien moins défavorablement que la première fois. Je jouai avec assez de succès dans *Heureusement* et dans les *Fausses infidélités ;* mais le rôle où je réussis le mieux, contre mon attente, fut celui de Saint-Albin, dans le *Père de famille*. La reine ayant assisté avec beaucoup de personnes de la cour, à une de ces représentations, se montra satisfaite, et dit que le débutant n'était pas sans talent et promettait; elle en parla même au maréchal de Richelieu ; celui-ci répondit : « Il est vrai, madame, que Fleury promet, mais il se ferme la porte du Théâtre-Français, parce qu'il a la prétention d'être sociétaire ; c'est

d'ailleurs une mauvaise tête, et il ne cédera pas. »

La jeune reine me connaissait par ma sœur, je le savais bien ; d'un autre côté, j'avais auprès de Sa Majesté une protectrice puissante, madame Campan. Depuis mon aventure de Versailles avec les chevau-légers, je m'étais acquis une réputation chevaleresque, qui m'avait servi plus d'une fois. Un acte de courage est bonne apostille pour toute la vie auprès des femmes. Celles qui sont passionnées, vous aiment par un retour sur elles-mêmes, et les sages, par esprit de corps ; madame Campan était de ces dernières, elle se trouvait à Versailles à la fameuse époque, et depuis elle me montrait beaucoup de bienveillance ; sa charge de femme de chambre de la reine la mettait à même d'être utile, c'était l'obligeance en personne, et quant à ce qui me concerne, sans elle peut-être je ne serais pas au Théâtre-Français.

Sans doute elle m'avait déjà recommandé en cour, puisqu'après son entretien avec le duc de

Richelieu, la reine rapporta à madame Campan ce qu'on lui avait dit de mes prétentions. Cette dernière en y réfléchissant, crut voir dans tout cela un malentendu; elle voulut s'en expliquer avec moi. Quand je la vis, je lui représentai combien je tenais à être reçu, ne demandant pour toutes conditions qu'à doubler les premiers sujets et à ne recevoir de rétribution que la part la plus modique, c'est-à-dire, un quart de part; mais qu'ayant à faire un long noviciat, il était bien naturel de prendre au moins mes sûretés, pour ne pas me trouver exposé à être renvoyé par un caprice; comprenant du reste parfaitement bien, que ce ne serait qu'à force de travail que je parviendrais à me créer un état et à pouvoir dire avec une sorte d'orgueil: « J'appartiens au Théâtre-Français! »

— Très-bien! me dit madame Campan, je sais maintenant ce qu'il faut répondre pour vous; mais d'où vient donc cette réputation de mauvaise tête que le maréchal de Riche-

lieu vous donne, auriez-vous encore fait des vôtres ? — Je ne sais ce que monsieur le maréchal veut faire entendre, répondis-je, à moins qu'il ne soit instruit de mon petit pourparler avec Molé. — Ah! ah! et que s'est-il passé dans ce petit pourparler? — Une simple explication. Molé n'a point de rivaux à craindre, et a la faiblesse d'en avoir peur; il intrigue pour placer un sieur Florence, à mon détriment; j'ai été lui dire que je savais ses mauvaises dispositions à mon égard, que, ne pouvant pas l'empêcher d'avoir des protégés, je le priais de s'abstenir de me nuire, ou ma foi!... que je le tuerais ou qu'il me tuerait. — Voilà une alternative fort agréable; savez-vous, Fleury, que vous attenteriez en même temps au repos de bien des dames? Songez-y donc! Molé est une sorte de propriété nationale. — Aussi moins par docilité sans doute, que pour se conserver à qui de droit, il m'a dit : qu'il ne nuisait à personne, et que Florence ferait bien son chemin tout seul. — Et vous avez été rassuré?

— Depuis lors, je marche sur des roses. — Voyez-vous! on ose dire pourtant que vous êtes mauvaise tête!

Ainsi, moitié sérieuse, moitié riante, se passa mon explication avec madame Campan.

Pour mieux me servir elle forma le projet, à mon insu, de me faire obtenir une audience de la reine, à la suite de laquelle Sa Majesté recevant de moi-même l'explication que je venais de donner, m'accorderait sans doute sa haute protection. Ce plan arrêté, elle saisit adroitement la première occasion pour dire à la reine qu'elle me connaissait sous des rapports favorables, qu'elle savait bien que j'avais un caractère ferme, qu'apparemment je désirais n'être pas dans la fausse position des acteurs à la pension au Théâtre-Français, mais qu'il était impossible que je désirasse part entière. « Monsieur le maréchal aura été trompé, ajouta-t-elle; il y a quelque intrigue, je parie, contre ce pauvre jeune homme. » Et là dessus, pour pi-

quer la curiosité de la reine, elle dit sur le pauvre persécuté, tout ce qu'elle savait, en bien et en mal, mais de ce mal qui ne nuit jamais sans doute ; elle fit de moi un jeune comédien tenant du Raphaël, du page, du Roland, et surtout du martyr. C'était à donner le désir de me voir à Dieu le père : « Je veux lui parler, dit Sa Majesté, qu'il vienne demain. »

Je fus aussitôt prévenu, et le lendemain, madame Campan me présenta elle-même à la reine, après m'avoir fait entrer par les petits appartemens : — Vous ressemblez bien à votre sœur, me dit Sa Majesté en me voyant. — Quoi ! madame, vous daignez vous souvenir... — Bonne, excellente femme ! aimée, honorée, et du talent ; vous en aurez aussi, je vous ai vu jouer dernièrement dans le *Père de famille*, et vous m'avez fait le plus grand plaisir, mais ce n'est pas tout que d'annoncer du talent, il faut encore être raisonnable. Comment donc ! M. de Richelieu m'a dit que vous vouliez être reçu ! — Oui, madame, répondis-je de l'air le plus res-

pectueux. — Vous l'entendez, reprit la reine, en se retournant vers madame Campan, direz-vous encore que le duc a été trompé? Être reçu, c'est avoir part entière. — Non, madame, et je supplie votre majesté, répliquai-je, de me permettre de lui représenter qu'il s'en faut bien que mes prétentions s'élèvent si haut. Je désire être reçu sociétaire pour avoir la certitude d'appartenir pour toujours au Théâtre-Français; mais comme on n'arrive à la part entière que par droit d'ancienneté, je me bornerai, dans mon emploi, à doubler les acteurs qui sont devant moi; et alors étant en quatrième, je demande seulement quart de part. — En est-ce ainsi vraiment? — Je tiens d'ailleurs beaucoup au titre de comédien du roi, et je renonce pour le mériter et l'obtenir, aux avantages d'un engagement bien plus lucratif en province. — Quoi! *vous ne voulez que ça?* me dit la reine, c'est bon!.... Je me retirai très peu rassuré, ne sachant pas trop à quoi m'en tenir à cause du ton un peu caustique avec lequel

Sa Majesté avait prononcé sa dernière phrase en me congédiant.

Huit jours se passèrent dans l'attente ; point de nouvelles de la cour ni du théâtre. J'écrivis à M. le duc de Duras que je ne jouerais plus, jusqu'à ce que mon sort fût fixé. Le surlendemain je reçus mon ordre de réception ; madame Campan avait voulu me laisser le plaisir de la surprise. Pendant ces jours si cruels d'anxiété, la reine daigna me recommander elle-même au duc de Duras de manière à être obéie : c'était ma destinée tout entière.

J'allai faire ma visite à messieurs les gentilshommes de la chambre. En entrant chez le maréchal de Richelieu, cet illustre vieillard, ce fin courtisan, vint à moi : — Eh bien ! monsieur, vous devez être content, vous l'emportez ! la reine l'a voulu ; mais croyez-moi, soyez moins barre de fer et ménagez Molé. — Impossible, monseigneur ; c'est mon caractère, et je serai toujours tel que vous dites. Quant à M. Molé, je rends justice, plus que personne peut-être,

à son talent; mais des ménagemens pour l'homme, qu'on ne me demande point (1); je serai exact, et même ponctuel à mon devoir; on ne peut en exiger davantage... Après ces mots, je pris respectueusement congé de M. le maréchal.

Qu'on ne s'étonne pas de voir la reine à cette époque se mêler d'affaires de théâtre, et s'en occuper même avec une sorte d'intérêt. Outre que, pour moi, le souvenir de ma sœur me recommandait auprès d'elle, ses goûts la portaient à accorder une protection bienveillante aux artistes en général. Ce qu'on regarderait aujourd'hui comme futilité, se traitait en chose sérieuse alors, les amusemens étaient les véritables affaires; d'ailleurs, à ceux qui trouveraient mauvais que la cour intervînt ainsi dans le gouvernement des coulisses, je répondrais que c'était une tradition reçue, en remontant à deux grands hommes : Molière et Louis XIV.

---

[1] Se rappelle-t-on ce qu'avait dit Molé : « Que la comédie *fleurirait* bien sans lui. » C'est pousser un peu loin la haine des mauvais calembourgs.

(*Note de l'éditeur.*)

MONSIEUR frère du roi, même, qui s'était mis à faire un peu d'opposition, payait son tribut à la mode du patronage théâtral, et cette année aussi il poussa *chez nous* (pardon si j'en prends l'habitude) un jeune auteur qui annonçait un talent réel; M. Ducis nous donna *Œdipe chez Admète*, tragédie qui avait le mérite bien rare de tenir de la simplicité antique, disaient du moins ses partisans. Pour moi, qui ne connaissais rien de cette docte antiquité, si l'on voulait témoigner par-là que l'œuvre nouvelle approchait des ouvrages de Corneille ou de Racine, je demande excuse pour la témérité de mon jugement, mais avec ce que j'avais de bon sens, il me sembla que l'unité d'action manquait à cet ouvrage, où l'intérêt divisé ne s'arrêtait sur personne, se prolongeant et changeant fréquemment d'un acte, et même d'une scène à l'autre. Toute l'exposition poétique du premier acte avait le défaut de ne rien exposer; le second était faible; le quatrième languissant; le dénouement de commande, et aussi postiche

qu'on en puisse faire ; mais Brizard fut sublime et Monvel entraînant. Un accident même qui aurait pu nuire à l'ouvrage, le servit : Monvel se blessa en sortant de scène, et la deuxième représentation en ayant été retardée, l'auteur, véritable poète, retravailla, coupa, fit des améliorations, ôta plusieurs choses répétées, désenfla un peu de la bouffissure du style, et nous eûmes à la suite un succès assez complet de tragédie. Cela fit oublier la chute des *Barmécides*.

J'allais les oublier ces superbes Barmécides et leur fortune équivoque ! C'était une tragédie nouvelle de M. de Laharpe, tirée d'un épisode des *Mille et une Nuits*, ou plutôt, comme nous le disions dans les coulisses, tirée d'un recueil de contes à dormir debout. Monvel, dont M. de Laharpe avait en son temps fort mal traité *l'Amant bourru* dans le Mercure, prit sa revanche avec une complainte sur l'air des *Pendus*, complainte en vingt-trois couplets, autant que de fautes dans la pièce, disait-il. Toutefois les *Barmécides*, à force d'être remorqués, se traî-

nèrent onze fois devant un prétendu public; je me rappellerai toujours l'avant-dernière représentation, elle rapporta net 800 livres. Eh bien! le triomphateur demanda à voir les comptes. Glacé devant les colonnes vides des registres, ne voulut-il pas nous persuader qu'on avait oublié un zéro! La recette était d'une plus belle apparence, c'est vrai; mais M. de Laharpe ne savait-il pas que le parterre n'était garni que de ses amis? Nous les appelions... *Les Pères du désert.*

—

XV.

—

Je suis Sociétaire.

Ma résignation.— Dugazon me tâte.— Duel.— Portrait de Dugazon. — Les deux amitiés. — Aventure. — Partie de plaisir. — M. Banières.—Sa famille.— Mystère.—L'inconnu.—Voltaire comédien.—Frédéric II pourrait débuter au Théâtre-Français. — On parle sur l'art. — Supplice de Damiens. — Colère de Dugazon.

Je suis enfin admis. Je suis sociétaire du Théâtre-Français, un peu malgré tout le monde, qu'importe! m'y voilà. Le comité, ordinairement composé des premiers sujets, balança

long-temps entre Florence et moi. Ceux qui se rappellent cet acteur jugeront combien l'intrigue avait accès à ce théâtre. Tout le monde a connu le beau talent de Florence, reçu plus tard comme l'avare reçoit maître Jacques, pour tout faire, emploi qu'on donne le plus souvent à ceux qui font tout mal. L'avouerai-je? cette facilité à l'égard de Florence, et cette opposition contre moi me donnèrent de l'amour-propre... La vanité accepte des héritiers et repousse les successeurs.

Toutefois, j'étais au comble de mes vœux; je pouvais me nommer du beau nom d'acteur SOCIÉTAIRE! rejeté dans le dernier rang il est vrai, comme *quatrième amoureux*, bien persuadé que les rôles les plus insignifians ou les plus insipides seraient mon lot; mais soumis à mon sort avec une résignation vraiment méritoire, pour peu qu'on se souvienne de mon caractère.

J'avais (et je crois que j'ai encore) la tête près du bonnet, comme on dit; aussi ne me fut-

il pas difficile de me tirer galamment du nouveau genre d'épreuve qu'on me préparait. Tout nouvel acteur reçu à la Comédie-Française devait y faire son noviciat les armes à la main, comme les jeunes officiers quand ils entrent dans un régiment : on tâtait chaque apprenti pour savoir s'il était franc du collier. Ce fut mon camarade Dugazon qui se chargea de me tâter, je ne me fis pas prier. Nous nous battîmes à l'épée à la suite d'une querelle légère ou plutôt d'une querelle d'allemand. Dugazon fut blessé à la cuisse. Je dirai en passant que je n'ai vu personne être aussi élégant sous les armes ; c'était vraiment le plus joli jeu du monde ! J'eus regret à le brutaliser.

La nature avait tout fait pour ce taquin de Dugazon, figure vive et spirituelle, taille avantageuse et leste. Il ne pouvait marcher, parler, regarder, ou faire le moindre geste, sans imprimer à tout cela une verve qni, contenue à peine, était toujours au moment de s'échapper au dehors. Dans le monde, rien n'était aimable

comme lui, quand il le voulait bien; il contait et lisait à merveille, mais malheureusement ne voyant pas toujours bonne compagnie, son jeu théâtral s'en ressentait, et on pouvait lui reprocher, avec raison, de tomber dans la charge, et de se montrer plus farceur que comique.

Il entre de la vanité et de la reconnaissance dans l'intimité qui résulte d'un duel. Vainqueur ou vaincu, ça été une occasion de brûler le grain d'encens devant votre courage.—Diantre! dit l'un, il s'est mesuré avec moi, ce n'est pas un homme ordinaire. — Eh mais! pense l'autre, s'il est plus fort que moi, il me donne au moins bonne opinion de moi-même. De toutes les façons de s'estimer, celle-ci n'est peut-être pas la meilleure, mais c'est celle qui marche le plus vite; aussi Dugazon et moi nous fûmes bientôt comme une paire d'amis.

Quelle différence pourtant entre cette nouvelle amitié et celle que j'avais pour Paulin! avec Dugazon, je donnai carrière à tout le dé-

fectueux de ma nature, j'allai plus loin, je faisais même un peu de semblant de turbulence, de légèreté ou d'autres menus penchans. Avec Paulin, je cherchais à me montrer de mon beau côté, je lui déguisais mes défauts, mettant sur le compte de la pluie ou du beau temps, telle sottise, telle escapade, telle colère; un amant qui vise au mariage ne se donne pas plus de soin pour cacher ce qui peut déplaire à sa maîtresse; j'aimais la vérité, et afin de conserver Paulin, je me serais fait hypocrite. J'aimais le naturel, et pour gagner Dugazon, je m'étais fait fanfaron, non pas que celui-ci fût seulement un mauvais sujet et l'autre un sage; mais ils avaient pris différemment la vie : l'un ne tenant compte que du côté grave, et l'autre du côté plaisant.

Aussi fut-il surnommé le grand maître des mystificateurs de son temps; en ce genre, on pouvait le proclamer chef de secte. La société d'alors ne demandant qu'à être amusée, c'était à qui jouerait des gobelets devant elle. Le diacre

Paris, avait mystifié l'Eglise ; le comte de Saint-Germain, la cour ; Cagliostro, la cour et la ville ; Mesmer, les savans ; Dugazon mystifiait tout le monde : faute de mieux il se serait mystifié lui-même.

Dans ces sortes d'occasions il avait un talent de vérité unique, et surtout un sang-froid imperturbable. On en va juger : il venait d'épouser par amour mademoiselle Lefevre, actrice de l'Opéra-Comique italien, qui sous le nom de madame Dugazon, a attaché depuis ce nom à plusieurs rôles célèbres de l'emploi d'amoureuse. Malheureusement, et dès sa lune de miel, Dugazon eut la faiblesse de paraître jaloux à l'excès. Etait-ce avec raison ? La chronique scandaleuse n'hésite pas ; mais la chronique ment quelquefois, et je crois que madame se montrait tout au plus coquette. Sa coquetterie allait-elle jusqu'à l'impudence ! je ne sais ; bref, elle s'en laissa conter par le fils d'un fermier-général, M. Decaze, jeune maître des requêtes, riche, magnifique et amoureux

fou d'elle. Il n'était pas de bonne maison où l'on ne jouât alors des proverbes, et le jeune magistrat, pour mieux détourner les soupçons, présenta le mari chez son père. Bon convive, ami de la gaîté, et voulant payer l'accueil gracieux qu'on lui fait, l'acteur monte des petites pièces, il improvise des parades. L'aimable Decaze devient son élève; Dugazon, avait la fureur de l'enseignement comique, il prodigue les leçons à celui-ci. L'amoureux les reçoit volontiers, espérant que plus tard il pourra s'acquitter avec la femme des peines que prend le mari. En attendant la liaison s'établit; les préliminaires indispensables ont lieu. Le séducteur écrit, on lui répond, pour le gronder sans doute, mais on lui répond; un ami zélé aperçoit la manœuvre, Dugazon est instruit; c'était un homme d'action, il s'introduit un matin dans l'appartement du jeune Decaze, ferme les portes sur lui, et là, le pistolet sur la gorge, le force de lui rendre les lettres de sa femme. Il s'en allait après cette énergique expédition,

lorsque le maître des requêtes, revenu de sa frayeur, et le suivant sur l'escalier, se met à crier: *A l'assassin! au voleur; qu'on arrête ce coquin!*... Dugazon, sans se troubler, sans précipiter le pas, et prenant un air d'autant plus assuré, qu'il voit accourir : *A merveille! bien joué! la scène est excellente! Les domestiques y seraient pris, s'ils n'étaient accoutumés à nos farces.* Il gagna ainsi la porte, et laissa les valets incertains si c'était une comédie ou non.

C'est avec son secours que je me débarrassai d'un défaut de prononciation qui me gênait beaucoup. J'avais une espèce de bégaiement invincible, c'était à se désespérer, surtout dans la tragédie; je finis à la longue par m'en corriger en étudiant à haute voix mes rôles avec des petits cailloux dans ma bouche. Tous les écoliers connaissent ce moyen à présent, autrefois on ne le donnait qu'à ses amis et sous le sceau du secret; mais je dirai à propos de cet infaillible moyen que, s'il est bon, c'est qu'il

rappelle le défaut dont on veut se défaire. C'est un peu comme l'eau merveilleuse, que la femme colère tenait dans sa bouche pour empêcher son mari de la battre.

J'aimais à parler art avec lui, et si quelquefois nous faisions des parties de plaisirs, sur trois, il y en avait deux où nous nous occupions de notre état. Il est vrai que j'avais toujours ma montagne dans la tête, c'est-à-dire ma tragédie ; Dugazon de son côté avait la sienne : les succès de Dazincourt, qu'il fallait balancer, et l'étude d'un rôle dont il s'occupait déjà, Bernadille de *la Femme juge et partie.*

Dans la belle saison, quand nous n'avions affaire ni l'un ni l'autre, dès le matin nous prenions notre course vers une petite propriété au bas des Prés-Saint-Gervais, où nous étions reçus par un ami commun et sa femme. M. Banières était de la famille de ce malheureux Banières qui déserta pour jouer la comédie, et fut fusillé après ses débuts au Théâtre-Français; il avait hérité de l'amour de son parent pour le

théâtre, et connaissant particulièrement Dugazon, il me recevait volontiers comme son ami, et aussi comme comédien, état qu'il estimait et qu'il aurait pris, disait-il, sans sa jambe de bois.

De là, nous pouvions aller faire une promenade à Romainville, puis nous revenions chez eux à l'heure du dîner. C'étaient bien les meilleures gens du monde! l'hospitalité la plus franche, la plus cordiale, la plus sans façon. Si l'hymen se plaît à faire des contrastes, jamais il ne réussit mieux : lui grand, sec, long, décharné, mais vert encore; elle, courte, grosse, joufflue et le cou dans les épaules; on aurait dit, quand ils se donnaient le bras, une quille et sa boule. Nous allions là, manger de la cuisine du Midi, dont Dugazon était fort friand, voilà du moins le motif apparent; le motif secret était de faire visite à une jeune cousine, fraîche comme une rose, des plus coquettes et des plus méridionales; qualités dont il était fort friand aussi.

Un jour, nous y allâmes un peu plus tard qu'à l'ordinaire. Nous fûmes étonnés de voir le volet de la petite porte à clairevoie poussé sur la grille; cela n'arrivait jamais, et surtout à cette heure. Le père Banières regardait de là passer le monde, et la cousine s'y tenait pour voir arriver Dugazon. Nous sonnons, on ne vient pas; nous sonnons encore, rien; nous insistons, enfin on se dérange, on pousse le volet, et après nous avoir aperçus, on ouvre, c'était madame Banières; elle nous reçoit comme de coutume, mais le volet est refermé avec précaution. Dugazon est étonné de ne pas voir la cousine. — Est-ce qu'elle est malade? demande-t-il. — Non. Tenez, la voyez-vous là-bas. On la voyait en effet, à l'autre extrémité du jardin, ou plutôt dans le second jardin; car la maisonnette étant au milieu, et les murs joignant de chaque côté, cette disposition faisait de bon compte deux jardins; le premier d'*agrément*, comme disait avec fierté M. Banières, et l'autre potager; seulement au fond, comme lieu de repos,

se trouvait une tonnelle, où la plupart du temps nous dînions. Je portai mes regards vers cette tonnelle : — La cousine n'est pas seule, dis-je à Dugazon. — Je le vois bien, me répondit-il sur le même ton ; car j'avais parlé bas. M. Banières arrivait : — Vous avez du monde, papa Banières, vous dérangeons-nous ? — Au contraire, au contraire ! mais écoutez un peu. Il nous entraînait dans le jardin du devant, et non pas si doucement qu'il ne fît grand bruit avec sa jambe de bois ; la jeune femme nous vit, et le monsieur qui était avec elle aussi, elle allait venir à nous ; il me sembla que cet homme la retint. Nous avions suivi M. Banières. — Vous êtes de bons enfans, de braves garçons, nous dit-il, je n'irai pas par quatre chemins, ce monsieur est un proscrit, on le nomme M.***, il s'est brouillé à je ne sais quel propos avec le clergé de Marseille, on le conduisait à Vincennes, il s'est échappé. — Mais, s'écriait mon camarade, comment est-il en tête à tête avec Migon ? (c'était le nom de la cousine.) — Ah !

j'oubliais. Migon est du pays. C'est un monsieur qui a rendu service à la famille. Migon a reçu ici quelques lettres de lui. Il ne savait où aller, et une belle nuit, il est tombé chez nous par-dessus les murs. Le père Banières montrait en même temps d'un air douloureusement comique, certain espalier robuste, dont les branches démembrées attestaient que le personnage n'était pas des plus lestes. — Ah ! ce n'est pas un jeune homme? dit Dugazon rassuré. — Ma foi ! il n'a pas d'âge, cet homme là. Tout ce que je puis vous dire, c'est que sans Migon, il ne serait pas ici. — Elle paraît lui être attachée. — Voulez-vous que je vous dise, elle le craint, je crois.... dame ! s'il a rendu service à la famille, vous savez, on a quelquefois des secrets... — Ah çà ! ces messieurs restent-ils ? s'écriait de loin la bonne madame Banières, tout en faisant ses dispositions pour la journée. — Tiens ! s'ils restent? répondit le vieillard, faudra-t-il pas se gêner pour ce monsieur ! voilà trois jours que je ne vois plus

les passans, avec cette belle invention de volet fermé; encore si la qualité valait la quantité! mais... Banières aurait parlé davantage si je ne l'avais interrompu. Il fut convenu que Dugazon et moi, nous irions faire notre tournée de Romainville, pendant ce temps, on devait préparer l'hôte nouveau à nous recevoir; nous insistâmes du reste pour que tout se passât comme si c'était un convive ordinaire, venu comme nous de la ville, le tout pour éviter les explications et la gêne.

Dugazon se tourmenta beaucoup pendant notre promenade. Quel était cet homme? que voulait-il? quelle puissance avait-il sur Migon? car enfin elle n'avait pas paru; l'emmènerait-il? — Si tu savais Fleury, combien cette femme est aimable et comme elle m'aime! car, j'en suis sûr, elle m'aime! Et bien le croirais-tu? il y a six mois que je la vois ici, il y en a cinq que je lui fais la cour, je ne lui ai pas seulement baisé le bout du gant... pourtant cette femme-là est du midi, on le voit,

on devine qu'elle a un cœur. J'ai deviné, moi, qu'elle m'aimait; mais c'est une sagesse!... Peut-être elle est mariée secrètement à ce nouveau venu. — Eh bien! est-ce que ce serait une raison. Allons, toi qui as de l'usage. — C'est juste, c'est juste, il y a quelque chose... Puis, il gromelait: Mais est-ce avec le clergé que cet homme est brouillé? on le conduisait à Vincennes... c'est un prisonnier d'état!

Je laissai Dugazon à ses conjectures et nous retournâmes; le couvert était mis. Le prisonnier d'état, d'après la qualification de mon camarade, n'était plus avec Migon, M. Banières l'avait entrepris. Nous nous saluâmes; c'était un assez bel homme, d'un air de tête noble, un peu fort de taille, la figure rouge par places, des yeux doux, mais dont le regard avait quelque chose d'arrangé; on remarquait de l'aisance et de la liberté dans sa démarche, parfois peut-être laissait-il échapper un mouvement des épaules, qui pouvait ressembler à celui d'une bête fauve qui va sortir de sa tanière, je ne

dirai pas bien qu'il me fit au premier examen cette impression, ce ne fut je crois que plus tard. Son âge en effet était fort difficile à deviner; homme soigné d'ailleurs, minutieux même, l'habit que M. Banières lui avait prêté, faisait de ce brave homme une caricature, et s'arrangeait avec goût sur celui-ci; évidemment ce n'était pas un personnage ordinaire.

Nous en fûmes encore plus convaincus lorsqu'il se mit à parler; c'était le bon langage des hommes de cour, facile et élégant. En vérité, bien que Dugazon fût plus jeune du tout au tout, je l'aurais craint pour lui, s'il eût été vraiment son rival.

Chacun mit du sien pour rendre, sinon le repas gai, du moins animé, il faut en excepter Migon cependant; elle paraissait rêveuse et craintive. La conversation roula sur tout. Ce monsieur avait beaucoup voyagé, c'était un puits d'anecdotes. Il avait connu Lekain, avait vu Voltaire en Prusse, il nous parla d'une représentation de *Rome sauvée* où Voltaire

joua lui-même sur le théâtre du château qu'on appelait, de la princesse *Amélie*. — J'ai été, ajoutait-il, témoin d'une discussion entre Frédéric II et le philosophe, sur la manière de dire le vers français. Savez-vous, messieurs, vous qui êtes du métier, que le grand Frédéric dit admirablement nos poètes? s'il n'avait pas sa Prusse à gouverner, et qu'il lui prît fantaisie de venir débuter au Théâtre-Français, il ferait frémir plus d'un chef d'emploi. Comme nous faisions mine de n'en rien croire : — Vous demanderez à d'Alembert, nous dit-il, il l'a entendu comme moi; sa manière est celle de Monvel, il possède la qualité la plus rare, celle de s'émouvoir, cela donne à tout ce qu'il dit une vie et un mouvement qui se communique aux autres. — Nous sommes donc fort heureux que Frédéric soit un gagne bataille, dis-je à mon tour, et qu'il ne vienne pas prendre sa portion de nos parts entières, cela m'accommoderait mal, moi qui n'ai que quart de part; mais ajoutai-je, vous donnez à ce grand

roi une qualité qui lui sert peu et m'irait bien; car je sue sang et eau sur la tragédie pour trouver cette émotion dont lui n'a que faire. — Cependant, monsieur, rien de plus facile. — Rien de plus facile, morbleu! s'écria Dugazon, où avez-vous trouvez cela? c'est le *nec plus ultra* de l'art. Dugazon avait pris la parole en s'emportant à sa manière, et cette protestation contre la difficulté de s'exalter nous fit rire. — Mais, monsieur Dugazon, il me semble que vous n'avez rien à demander de ce côté là. — Et si fait, si fait! est-ce que l'emportement, la vivacité, la chaleur, comme vous voudrez nommer tout cela, est l'émotion? cette qualité qui part de là, (il se frappait le cœur) et qui va là, (il touchait le cœur de cette homme comme s'il lui avait poussé une botte) c'est un mouvement intérieur qui vient de l'ame, et se communique à l'ame. C'est... c'est... c'est... *l'infusion* si vous voulez. — L'*infusion* soit; le mot est bon, je le prends, s'écria ce monsieur. Eh bien! on peut se donner cette qualité; non pas tout le

monde bien entendu, mais vous, mais monsieur (il me montrait), on peut opérer sur le public, comme le chien de chasse sur la perdrix (Migon fit un mouvement), mais il faut commencer par opérer sur soi-même. — Opérer! opérer! vous parlez théâtre comme un chirurgien, dit Dugazon impatienté, eh bien! voyons un peu votre opération. Je veux jouer Bernardille; tenez (il tirait une brochure), on m'annonce, tout-à-coup, sans ménagement, que je vais mourir. Je croyais séduire mon juge et je le trouve inflexible; je vais subitement, sans transition, de l'espérance à la plus affreuse réalité. Il y a de la joie sur ma figure, un coup de foudre passe dans mon ame. C'est-il aisé, ça? Comment ferez-vous avec votre émotion? que ferait votre roi de Prusse? — Il aurait pensé qu'on lui donne une couronne de plus, d'abord, et qu'ensuite, il perd la Silésie, ou une bataille. — Bon! raisonner en philosophe quand il y a à peine le temps de tourner un feuillet de livre. — Voilà pourtant comme je me donne

des émotions, moi. — Vous! qui êtes-vous donc?—Un OBSERVATEUR. Tenez, est-il un homme qui n'ait ses souvenirs? — C'est suivant les hommes et leur position.—Ceux qui ne se souviennent pas sont des machines; on n'est rien, surtout dans l'art, que par le *souvenir*, et la différence entre le talent de deux comédiens, par exemple, se peut juger ainsi : celui qui se souvient le mieux l'emporte.

Nous écoutions cet homme étrange, il nous semblait qu'il pouvait y avoir quelque chose de vrai dans ce qu'il nous disait. Il continua sans s'arrêter.—Vous voulez jouer Bernadille, vous voulez faire comprendre au public la terreur qui saisit un homme à qui on annonce la mort, et notez bien, quelle mort! sur l'échafaud! — Eh bien!... criait Dugazon. —Eh bien! dit ce monsieur en se levant, ou vous n'entendrez rien à Bernadille, ou vous verrez mourir quelqu'un d'abord!... Savez-vous ce que c'est que la mort? Comprenez-vous la mort d'un homme d'une santé robuste, à qui on arrache

l'existence de vive force? il vous faut un souvenir.., allez le chercher en place de Grève.

Nous poussâmes un cri, tant cet homme nous effraya, tant son accent était vrai. Migon semblait une statue de pierre; lui, nous faisait peur à voir, je pensais, en le regardant, qu'ayant vu la mort de près, peut-être autant parce qu'il l'avait donnée que pour avoir été au moment de la recevoir, il se trouvait sous la puissance d'un souvenir ou d'un remords.

Il continua :

Beaux artistes vraiment, qui étudient sur des lits de roses! Ne faut-il pas vous ôter la feuille qui fait pli? habiles à se donner quelques sensations de petites maîtresses et jamais à aller au grand! Comment croyez-vous qu'ait été rendue la décollation de saint Jean par le peintre pour l'instruction de qui ce Turc s'avisa de faire sauter une tête? Artistes reposés pour des spectateurs assis, comment les ferez-vous s'agiter sur leurs siéges? Commencez donc pas vous! agitez votre cœur au moins! La foudre passe dans l'ame de

Bernardille? Bernardille-Dugazon, tout à l'heure comique, plaisant à faire pouffer de rire, il faut qu'il fasse frémir ?... avant tout qu'il frémisse. Ecoutez ! et souvenez-vous maintenant : J'avais payé un louis d'or une croisée à la place de Grève. C'était un lundi, le peuple, en nombre, attendait. A trois heures et demie, le nommé Damiens s'avance préparé pour la mort et pour la douleur. On l'avait conduit d'abord vis-à-vis de l'église cathédrale pour y faire amende honorable ; ayant demandé en entrant dans la place de Grève à monter à l'hôtel-de-ville, on l'y porta. Il y fut un peu plus d'une demi-heure ; il aurait intercédé un autre délai, qu'il lui eût été accordé : on le *macérait* pour la mort. Il a été dit, on a osé écrire, que Damiens se montra insensible, qu'il considérait les efforts employés pour déchirer ses membres d'un œil plus curieux qu'effrayé ! attendez... Etant descendu au lieu de l'exécution, on l'étendit sur un lit formé par des piliers de charpente bien scellés en terre et couvert de

planches épaisses, élevé seulement d'environ deux pieds, pour que le patient fût à la portée du cul des chevaux. On commença par assujétir le tronc du corps sur le lit par le moyen de deux demi-cercles de fer, dont l'un prenait au-dessus des mamelles et passait sous les aisselles, et l'autre enveloppait le bas du ventre; ces deux cerceaux à chair humaines étaient attachés aux planches du lit avec vis et écrous, de manière que le corps ainsi enveloppé ne pouvait être dérangé, malgré les secousses qu'allaient souffrir ses quatre membres. On lia ensuite ces membres sur le même lit avec des cordes qui y étaient clouées. L'homme en cet état, on lui brûla d'abord la main droite, tenant le couteau fatal; de là, un des bourreaux lui arracha avec des tenailles coupantes[1] . . . .

---

[1] Tous les détails de cet affreux supplice étaient dans les mémoires, nous avons cru pouvoir les supprimer. En corrigeant les épreuves, notre émotion nous donna la fièvre. On ne conçoit pas que des hommes aient ordonné une telle boucherie, et que des juges en aient dressé un véritable programme; on conçoit encore moins la forte organisation de cet homme qui supporte ces atroces douleurs sept quarts d'heure sans pouvoir mourir. (*Note de l'éditeur.*)

. . . . Dugazon le saisit au collet, et avec une force qu'on ne lui aurait pas soupçonnée : Vous nous tuez, monsieur! vous tuez cette femme (Migon en effet était à moitié évanouie)! taisez-vous! taisez-vous, ou vous me rendrez raison!

— Monsieur! ceci n'est pourtant pas autre chose que la relation du greffier, qu'on força d'être là avec M. le premier président. Eh bien! si ces deux hommes avaient eu un jour à jouer Bernardille?

Nous ne l'écoutions plus. Migon était transportée dans sa chambre; je la vis se pencher vers l'oreille de Dugazon à l'insu du terrible conteur; que lui disait-elle? Je le sus bientôt.

—

XVI

Foyer du Théâtre-Français.

Proclamation du général Bourgoyne. — La perruque de M. de Sartine. — *L'honneur français.* — M. le marquis de La Fayette. — Mot du comte d'Artois. — Madame Vestris, mademoiselle Sainval. — Exil politico-dramatique. — *Supplément à la Gazette de France.* — Escadre blanche. — Escadre rouge. — Démarches auprès de madame Campan. — Colère de Leurs Majestés. — Sainval cadette reparaît. — Linguet s'en mêle. — *Le Bâtonnier.*

Le foyer de la Comédie-Française réunissait l'élite de la société parisienne. Les grands seigneurs, les gens de lettres, les artistes célèbres, y vivaient à pot et à feu. Tous les soirs, entre

la première et la seconde pièce, on était sûr de trouver nombreuse compagnie et compagnie choisie. Chacun y venait porter sa nouvelle, son anecdote, son mot. Ceux qui ne savaient rien composaient, tous payaient leur écot; la fausse monnaie était reçue, pourvu qu'elle eût belle apparence. C'est là seulement que j'ai vu cette égalité parfaite entre les arts, la richesse et la grandeur, et je m'en suis bien trouvé; c'est aux traits échappés dans ces brillantes conversations, aux discussions aimables qui s'y établissaient, au goût exquis qu'on savait y maintenir, que j'ai dû les élémens de mes succès futurs. On y entendait, à vrai dire, un persifflage perpétuel, mais un persifflage de bon goût, rejetant tout ce qui aurait blessé la politesse ou frisé le pédantisme. Commérage instructif, littéraire, anecdotique, et avant tout amusant, rien ne s'y traitait qu'à *fleur de peau*, même les affaires les plus sérieuses. Point de réunion entre tous les extrêmes, sous cet arbre de *Cracovie* aux lumières, la France était pour ainsi dire

représentée; mais sans morgue, sans prétention : la France jolie et badine, et pourtant parlant aussi guerre, finances, parlemens, Franklin et Amérique.

Quel bon temps! il fallait entendre Beaumarchais, fin, spirituel, emportant la pièce; Barthe, un peu lent à se mettre en train, mais ne s'arrêtant plus quand il avait commencé; Saurin, le beau parleur de l'assemblée; Favart, lourd, et se laissant mordre par Rochon; Goldoni, venant se chauffer les pieds l'hiver et ne disant rien, double économie d'esprit et de combustible; Fanier, riant pour tout le monde et sur tout le monde; Contat, n'ayant pas encore permission d'être spirituelle pour le public, et se rattrapant au foyer; et Lauraguais, rapportant des mots d'Arnoult, dont elle n'aurait dû être que le prête-nom; et Préville, si bon conteur! et Monvel, au langage si choisi! et Dugazon, l'écureuil du théâtre, sautant de chaise en chaise, chiffonnant ces dames, puis bondissant sur la table, et là, contrefaisant le montreur de

curiosités, crier avec sa pénétrante voix de tête :

« Ecoutez tous, messieurs, mesdames, la fameuse proclamation du général Bourgoyne, c'est une œuvre unique, militaire, littéraire et véridique; nous la tenons du sieur Monvel, traducteur, éditeur, commentateur et teinturier littérateur de plus d'un, qui ne s'en vante guère: c'est sur la fameuse guerre du pays lointain, américain, contre le peuple de Franklin. Ecoutez ! »

Puis, frappant sur les boiseries avec le geste comique d'un charlatan de foire, qui touche un tableau, il chantait, et nous répétions après lui :

PROCLAMATION DU GÉNÉRAL BOURGOYNE.

SUR L'AIR :

Où allez-vous, monsieur l'abbé?
Vous allez vous casser le nez

Messieurs, prêtez attention,
Voici la proclamation

Du bon roi d'Angleterre,
Eh bien!
Il veut finir la guerre,
Vous m'entendez bien.

C'est l'ouvrage d'un général,
Qui ne compose pas trop mal.
Pour calmer l'Amérique,
Eh bien!
Sa méthode est unique,
Vous m'entendez bien.

Restez en paix dans vos maisons,
Gardez votre lard, vos moutons,
Vos blés, votre fourrage,
Eh bien!
Le tout pour votre usage....
Vous m'entendez bien.

Nous vous promettons du bon thé,
Des taxes, du papier timbré,
Car la mère Patrie,
Eh bien!
Vous aime à la folie,
Vous m'entendez bien.

Ai-je dit que j'étais fataliste? J'ai toujours vu les petites causes produire les grands effets. Tel événement auquel vous donnez des ressorts suprêmes vient de rien. Partir du pied gauche au lieu de partir du pied droit, change bien les

choses dans l'ordre des destinées. Sait-on à quoi les Américains doivent la promptitude du traité d'alliance entre ces états et la France? pourquoi il y eut une république de plus au monde (je pourrais dire deux de plus)?

Voici ce que nous disait tout bas M. Rochon de Chabannes, dans ce foyer, où il se disait tant de choses.

Alors que, Antoine-Raimond-Jean-Gualbert-Gabriel de Sartines changea son titre de Pluton de la police contre celui de Neptune de la France. Alors que le peuple, commençant à satyriser aussi, chantait de son côté :

Not' minist' n'est pas l'Pérou,
Et ce brave m'sieu d'Sartine,
De la galiot' de Saint-Cloud,
N'a fait qu'un saut (sot) dans la marine.

La grande affaire de la *bouilloire à thé* fermentait en Amérique, et Franklin vint à Paris. Le ministère dut prendre parti. M. de Sartines hésitait, attendait, demandait des délais. M. de Fleurian ou Fleuriau (son nom ne m'est pas

présent), l'homme habile du cabinet, qui en tenait réellement les fils, et par conséquent ne paraissait pas, impatienté des tergiversations du ministre, résolut d'y mettre un terme. Il sut par Franklin, alors bourgeois de Passy, qu'une gazette de Londres avait parlé du patron tout-à-fait en style de drôlerie. Aussitôt l'extrait de ce papier public arrive de Londres à Paris, et, par ordre exprès, le correspondant suppose que c'est un paragraphe d'un discours de lord Germaine à la chambre haute.

Pour bien comprendre les suites de ceci, il faut connaître une des passions de M. de Sartines. Ce ministre était l'homme le mieux coiffé de France, et il y tenait. On le frisait le matin, on le frisait le soir; sa bibliothèque renfermait toutes sortes de perruques, et de toutes les dimensions: perruque pour le négligé, perruque pour le conseil; il les endossait suivant l'occurrence; il y avait même la perruque à bonne fortune, à cinq petites boucles flottantes. Trois perruquiers étaient à ses ordres, ayant chacun

le département d'un format. Un seul la lui mettait sur la tête ; mais l'homme spécial la préparait. J'ai ouï affirmer que, pour interroger les criminels, quand il dirigeait la police, il s'encadrait d'une perruque terrible, sorte de coiffure à serpents, pour faire germer le remords; elle avait un nom, on l'appelait: l'*inexorable*.

Or, le pamphlet anglais n'épargnait pas M. de Sartines sur ce goût, au moins singulier dans un homme d'état : le coq gaulois et sa crête étagée étaient mis impitoyablement sur la sellette d'Albion. La perruque d'un ministre moquée en pleine chambre des pairs ! c'était mettre le feu aux étoupes. La tête de M. de Sartines s'échauffa sous cette perruque tympanisée, Franklin fut appelé en conseil secret, le traité qu'il proposait accueilli, et du coup l'Amérique devint l'alliée de la France.

Et lui qui parlait, M. Rochon, en eut occasion de faire recevoir et jouer à la Comédie-Française un nouvel ouvrage de sa façon en un acte et en prose intitulé : l'*Honneur français*.

Cet auteur plénipotentiaire est de tous les hommes de lettres celui qui a trouvé le mieux le secret de faire beaucoup de bruit avec de petits actes. Depuis long-temps on attendait sa pièce, et l'*Honneur français* répondit à l'attente du public et justifia son titre. Le sujet n'était pas riche d'invention, il dut tout à la circonstance. Jolis détails, dialogue léger, peu de naturel; beaucoup de broderies, point de tissu ; mais la jeunesse française y apprenait combien l'attachement à une femme honorable était susceptible de la conduire au bien et à la gloire. C'était chevaleresque et très-peu dramatique ; l'auteur réussit cependant par l'accessoire : il intercala dans sa pièce une heureuse allusion au courage de M. le marquis de Lafayette. Ce jeune seigneur se faisait un nom célèbre aux Etats-Unis, en combattant pour la cause de l'indépendance Américaine: tout Paris étant Américain, guerrier et indépendant par contre-coup, l'allusion fut sentie et applaudie à outrance. Pour la première fois, un vivant, un particulier surtout se

trouvait loué en comédie, et paraissait sur la scène autrement que sous le voile de l'allégorie, ou le déguisement de l'anagramme. Ceci est d'autant plus à noter, qu'un tel honneur n'avait appartenu jusque-là qu'à Louis XIV. Singulière représentation! où l'on élevait aux nues un marquis combattant pour des hommes qui ne voulaient plus de titres, où un parterre dans sa joie délirante criait : VIVE LE ROI ! et VIVENT LES AMÉRICAINS? cri monarchique et républicain du même coup; où la cour et la ville, les bourgeois et les gens de qualité partagaient cette ivresse d'indépendance, à commencer par les princes. Le comte d'Artois, à cette occasion, dit à M. de Noailles, proche parent du jeune triomphateur : « Nous représentons l'*Honneur français* ici, mais M. de Lafayette l'a dignement représenté avant nous en Amérique. »

Je laisserai de côté un hommage plus maladroit offert aux mânes d'un grand homme. Après la rentrée de Pâques, des amis officieux de la mémoire de Voltaire, trouvèrent le secret

de faire ce que n'avaient pu jusqu'alors ses ennemis les plus acharnés : la tragédie d'*Agatocle*, œuvre de sa vieillesse, tomba dans les règles, ni plus ni moins qu'une tragédie de Laharpe.

Ce n'est pas sans intention que j'ai parlé de guerre d'Amérique, etc. etc.; et nous aussi, nous eûmes nos querelles, nos combats, nos déchiremens, la guerre entra dans ce foyer de paix, de contes joyeux et de rire; une année de trouble se préparait : la discorde allait régner non seulement dans nos réunions, dans ce même foyer, sur notre théâtre et dans nos coulisses, mais encore au parterre; non-seulement dans les murs, mais hors des murs.

La rivalité des deux actrices dans le genre tragique nous valut cela. Et qu'on remarque bien que sous le rapport des moyens et du talent scénique(je ne parlerai pas du génie), elles étaient en tout point inférieures aux deux grandes tragédiennes, qui, opposées l'une à l'autre également, les avaient précédées dans la carrière et

dans le conflit de la rivalité théâtrale ; la discorde aussi présida jadis à cette lutte d'émulation entre mademoiselle Clairon et mademoiselle Dumesnil ; mais c'était pain bénit, si on la compare à la querelle survenue entre madame Vestris et mademoiselle Sainval.

Quel schisme, grand Dieu! quelles divisions! quelle lutte! et tout cela pendant plus d'une année. Pauvres auteurs! pauvre public! malheureuse Comédie-Française! il n'était permis à personne de rester spectateur indifférent; ceux qui ne se prononçaient pas étaient honnis. Il fallait répondre catégoriquement à cette question : — Êtes-vous SAINVAL? — Êtes-vous VESTRIS?

Le fond de la querelle entre ces deux dominatrices de la scène, provenait de ce que madame Vestris jouant l'emploi des *premières princesses*, et mademoiselle Sainval ayant été reçue aussi pour l'emploi des *reines*, celle-ci réclamait à titre d'indemnité divers rôles de reines, de mères ou d'héroïnes délaissées que madame

Vestris avait accaparés. Les gentilshommes de la chambre prononcèrent en faveur de cette dernière, dont les charmes décidaient aisément la question, surtout aux yeux du maréchal duc de Duras, réputé avec raison le protecteur passionné de madame Vestris. Tant qu'au théâtre ducs gouverneront, et jolies femmes seront gouvernées, la protection ira à celles qui peuvent donner des équivalens à la justice, en monnaie que ducs estiment, ceci soit dit en passant et sans médisance aucune.

Cependant madame Vestris, comme si un beau procédé l'eût inspirée, voulut avoir l'air de céder à sa rivale neuf rôles qu'elle ambitionnait, se réservant seulement de la doubler dans ces rôles, ce qui de sa part semblait montrer une noble et louable émulation. Mais ce n'était dans le fait que le résultat d'une tactique insidieuse tendant à consacrer l'injuste suprématie qu'elle prétendait s'arroger. Mademoiselle Sainval en fut choquée et bien plus encore lorsqu'elle vit madame Vestris, par un autre ma-

nège, faire un étalage de beaux sentimens dans le *Journal de Paris*, où l'on inséra une note à la louange de sa générosité; belle générosité! madame Vestris gardait 118 rôles, et Sainval en pouvait compter 29. Mais l'irritation de l'opprimée et de ses amis fut au comble, lorsque voulant éclairer le public sur la note de madame Vestris, les rédacteurs du *Journal de Paris* opposèrent la défense qu'ils avaient reçue d'admettre aucune lettre en réponse. Madame Vestris se retranchait évidemment, pour surprendre l'opinion, dans un abus de pouvoir.

Un tel coup d'autorité divisa la Comédie-Française en deux camps. Le ressentiment de mademoiselle Sainval n'eut plus de bornes. Et pour se venger et instruire le public, de compagnie avec une madame de Saint-Chamont (mieux connue avant sous le nom de mademoiselle Mazarelli, femme qui avait été jeune autrefois et maintenant professait la littérature inédite), elles composèrent une espèce de mémoire ou *factum* plein d'allusions assez pi-

quantes, même en ne révélant que les faits; mais pour porter coup et finir par une épigramme qui ne pouvait être trouvée que par des femmes, les lettres du duc de Duras glorieusement qualifié du beau nom de *supérieur*, furent données au public. Et quelles lettres!... M. de Duras était homme de cour, et ses missives étaient plates; M. de Duras était le *supérieur*, puisque *supérieur* il y a, et ses lettres étaient partiales; M. de Duras était académicien et... quel soufflet aux quarante, grands dieux! c'était trois coups de poignards en une seule plaie!

Le trait n'était peut-être pas de bon goût, il faut l'avouer, mais il porta. Chez nous et en dehors de nous on arbora des drapeaux, chacun choisit le sien; nos comités devinrent des champs de bataille, le parterre une arène. Apologistes de l'une, détracteurs de l'autre, amis chauds, ennemis ardens, tout ce qu'il y a de passionné au théâtre s'anima, le drame n'était plus seulement devant les rampes, il était partout. Les

deux factions théâtrales étaient à la veille d'en venir aux hostilités, quand l'autorité, aigrie des révélations de mademoiselle Sainval, fit tomber toutes ses foudres sur elle.

On regarda cette affaire comme une affaire d'état ; la coupable reçut ordre de se rendre à Clermont en Beauvoisis, sorte de punition réservée jusqu'alors aux ministres disgraciés : c'était, à la lettre, un exil ; on dérogeait pour Sainval à la coutume humiliante du Fort-l'Évêque ; mais le but du *supérieur* et des autres gentilshommes de la chambre fut moins de l'honorer par les formes d'un exil politique, que de l'empêcher de communiquer avec ses amis, et surtout de donner suite à ses écrits mordans. Non-seulement elle fut rayée du contrôle de la comédie ; mais il lui fut défendu de jouer dans quelque troupe que ce fût, mais il lui fut dit que si elle s'avisait de vouloir sortir du royaume, on agirait auprès des COURS ÉTRANGÈRES. Ainsi les ambassadeurs allaient recevoir des ordres de cabinet

à l'occasion d'une affaire de théâtre! et, quand il y a des pays neutres pour les guerres de peuple à peuple, il ne s'en trouvait pas pour une actrice opprimée! pauvre Sainval!.... madame Vestris lui avait interdit l'Europe!

Mais le public est aussi une puissance, et les proscripteurs apprenant qu'une cabale formidable viendrait dorénavant au parterre présenter le combat à Vestris et aux acteurs ses partisans, on tripla la garde à la représentation qui suivit l'exil de mademoiselle Sainval. Cette mesure ne fit qu'augmenter le désordre. On sifflait, on huait, on arrêtait. Corneille, Racine, et Voltaire étaient proscrits. Une tragédie annoncée devenait une espèce de rendez-vous d'honneur, l'affiche un cartel de duel : « es-tu de tragédie aujourd'hui? » se disaient les gens de garde, tantôt battans, tantôt battus. La muse tragique était aux abois, et pour lui donner le coup de grâce, mademoiselle Sainval cadette déclara au maréchal de Duras, que tant que sa sœur serait en exil, elle resterait elle-même

dans l'inaction ; depuis lors, chaque fois qu'on essayait de faire paraître Melpomène sous la figure de madame Vestris, il fallait tout un appareil militaire, et pour peu que les choses eussent été plus loin, Hermione obtenait du canon.

De mauvais plaisans saisirent l'à-propos, et faisant allusion à la guerre maritime déjà commencée entre la France et l'Angleterre, ils firent courir une facétie intitulée : SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DE FRANCE ; là, par une allégorie soutenue, on révélait en termes de marine, tout ce qui s'était passé, dans ce que j'appellerai cette fois-ci, notre tripot comique.

Je transcris ce document, qui forme le tableau du personnel de la Comédie-Française quand je fus admis à en faire partie ; on en a fait beaucoup de copies dans le temps ; celui-ci est exact, et je le donne comme une page de notre histoire générale, sauf les erreurs que je relève dans la suite de ces mémoires.

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DE FRANCE

Du vendredi 27 *septembre* 1779.

La division s'est mise dans les flottes combinées des reines *Vénus* et *Melpomène*, et les deux partis sont près d'en venir à une guerre civile. La jalousie est le principe du désordre.

L'amiral *Vestris* n'a pu soutenir l'éclat de la gloire de l'amiral *Sainval* l'aînée, et a résolu la perte de cette rivale, dont les grandes qualités attiraient l'admiration publique.

---

[1] On trouvera sous cette forme originale, le fond de la pensée du public, quant à ce qui concerne le rôle que jouait le Théâtre-Français dans la société d'alors ; c'est aussi une indication assez juste du talent de chacun ; pour l'appréciation du caractère, on pense bien que des gens passionnés ont dû voir avec de mauvais yeux ; les noms de Préville, Brizard et Dugazon, par exemple, sont mal jugés. Relativement à la morale et à la part qu'on eu donne à chacune de nos dames, je fais là-dessus toutes mes réserves. La corporation des jolies femmes est toujours attaquée. Les aimables faiblesses de nos camarades paraîtraient d'ailleurs bien à l'eau rose s'il était resté, pour les dames d'un autre monde, un *supplément à la Gazette*.

(*Note de Fleury*.)

ESCADRE BLANCHE,

PORTANT LE PAVILLON DE LA REINE VÉNUS.

CAPITAINES.	VAISSEAUX.	Canons.	NOTES.
VESTRIS, amiral......	*Le Duras*, Vaisseau qui a plus d'apparence que de solidité.	100	Le maréchal duc de Duras, gentilhomme de la chambre de service, supérieur des comédiens. Son plus grand privilége est celui d'être sot à son aise.
BRIZARD.	*L'Intérêt*, Vieux bâtiment.	90	Ce comédien, le chef du parti de madame Vestris, est âgé et très-ladre.
PRÉVILLE	*Le Courtisan*,	75	Ce comédien cherche, à tout prix, à se rendre favorable, *le supérieur*. Le génie ne met pas à l'abri des faiblesses.
DESESSARTS	*Le Balourd*, Mauvais voilier.	74	Acteur très-épais et très-bête.
LA RIVE..............	*Le Belâtre*, Bâtiment mou.	74	Bel acteur, ayant des dents bien blanches, qu'il montre avec affectation; mais acteur froid.
PONTEUIL............	*L'Inutile*,	64	Comédien médiocre, qui a reparu depuis peu au théâtre.

CAPITAINES.	VAISSEAUX. Canons.	NOTES.
VANHOVE............	*Le Tartuffe*, 64 Louvoye supérieurement.	Avait d'abord paru du parti de Mlle *Sainval*, et en a changé voyant l'autre parti l'emporter.
COURVILLE..........	*Le Ridicule*, 64 Porte bien la voile.	Il est hué dès qu'il paraît, et va toujours son train.
BOURET.............	*L'Honnête*, 64 Bâtiment plat.	Comédien qui a des mœurs, mais qui est un pauvre homme.
DUGAZON............	*L'Intrigant*, 64 Bâtiment sujet à ployer.	Comédien qui cherche à faire sa cour aux dépens de tous ses camarades.
Mme PRÉVILLE.......	*La Vengeance*, 50 Bâtiment lent à la marche, mais sûr.	Bonne actrice, froide, facile à irriter et implacable (1).
Mme BELLECOURT....	*Le Profond*, 50 Pesant voilier, ne pouvant plus armer en guerre.	Vieille actrice fort aimante dans son temps, d'après l'histoire ancienne.

FRÉGATES.

Mlle LUZY............	*La Coquette*, 32 Mal radoubée.	(2)................
Mlle DUGAZON........	*L'Effrayante*, 32 Supérieure sous la voile.	Allégorie sans commentaire.
Mme SUIN...........	*La Fatigante*, 20 Idem.	Idem. idem.

(1) Facile à irriter, mais non pas implacable; elle amena la paix, qui plus tard fut signée. (*Note de Fleury.*)

(2) La note manque. (*Note de l'Editeur.*)

ESCADRE ROUGE,

PORTANT LE PAVILLON DE LA REINE MELPOMÈNE.

CAPITAINES.	VAISSEAUX. Canons.	NOTES.
SAINVAL l'aînée, amiral............	*Le Talent*, 120 A une superbe batterie.	La meilleure actrice actuelle, dans le genre de Mademoiselle Dumesnil.
MOLÉ..............	*Le Ferme*, 100 Peut servir encore long-temps.	C'est l'acteur qui a déployé le plus de vigueur dans le tripot en faveur de l'actrice expulsée.
MONVEL.............	*L'Ingénieux*, 90 Vaisseau rare pour les qualités.	Ce comédien est en même temps auteur, et fait des pièces de théâtre qui sont applaudies.
AUGÉ................	*L'Admirable*, 90 Vaisseau à conserver.	Excellent comédien dans les rôles de valets et d'un genre difficile.
D'AZINCOURT.........	*Le Neuf*, 80 A examiner.	Ce comédien n'est reçu que depuis 1778.
FLEURY.............	*Le Véridique*, 64 Vaisseau d'une batterie qui fait fuir tout ce qui l'approche.	Eloge du caractère de cet acteur.
Mlle SAINVAL cadette..	*Le Sensible*, 54 Bâtiment peu durable.	Cette actrice a de l'ame, mais de faibles moyens.

CAPITAINES.	VAISSEAUX. Canons.	NOTES.
Mlle DOLIGNY........	*Le Séduisant*, 64 Vaisseau à réformer.	Actrice sans moyens, mais qui a plu long-temps sans qu'on sache pourquoi.
Mlle FANIER..........	*Le Prétendant*, 64 Vaisseau qui a besoin d'un fréquent calfatage.	Actrice très-apprêtée dans son jeu et surtout dans sa toilette.

FRÉGATES.

Mlle LA CHASSEIGNE.	*L'Insouciante*, 32 Durera long-temps.	Caractère de cette actrice.
Mlle CONTAT.........	*La Dédaigneuse*, 32 N'attrape rien.	Caractère de cette actrice, qui, bien que fort jolie, est encore peu renommée pour ses conquêtes.

L'amiral *Vestris* a commencé les hostilités et donné chasse à l'amiral *Sainval*, qui, contrarié par le vent, sans munition et mal secondé des siens, a été coupé et forcé de gagner quelque port neutre.

Pendant ce temps, toute l'escadre rouge, affamée, s'est rendue au *Duras*, sauf le capitaine *Molé;* il s'est expliqué hautement, au risque

d'être démonté, et si les renforts de la reine *Melpomène* n'arrivent promptement, ses états sont absolument à la veille d'être dévastés [1].

Les partisans de mademoiselle Sainval l'aînée, et comme on le pense bien sa sœur en tête, remuaient ciel et terre pour rappeler l'actrice exilée. Je fis moi-même dans ce but des démarches auprès de madame Campan. Elle voulut bien se charger d'en parler à la reine. Nous espérions, nos intérêts étant en bonnes mains, et trois jours après, je me rendis auprès de notre protectrice.

---

[1] Ces allusions, à présent insipides, occupaient beaucoup alors les coulisses et le monde. L'escadre Blanche et l'escadre Rouge avaient leurs partisans frénétiques. On partit de là, pour publier des bulletins d'escarmouches, de chocs, de batailles; chacun les faisait à son avantage, tirant à boulet rouge dans les agrès du voisin, et ces allégories, sans sel aujourd'hui, attirèrent plus d'un duel fort sérieux et firent de tristes réalités d'une querelle de théâtre. Quant à ce qui concerne la chronique scandaleuse voyez nos notes pages 268 et 271 : c'est aussi le cas de les appliquer.

(*Note de l'éditeur.*)

— Les ennemis de mademoiselle Sainval ont aigri Leurs Majestés, me dit vivement madame Campan, avant que je n'eusse achevé mon salut, Sainval a eu tort d'écrire.

— Fallait-il qu'elle se laissât dépouiller sans répondre?

—Monsieur Fleury!... ne pas répondre eût été mieux. Mais on arrange des émeutes au parterre, on s'associe une dame qui a voulu faire l'auteur et fronder; il semblerait, à l'entendre, que la cour de Versailles est en grand la cour du roi Pétau.

(Elle baissait la voix et tournait la tête vers une porte vitrée entr'ouverte, en disant cela.)

—Comment peut-on supposer, répondis-je, que jamais l'intention de Sainval...

— Il est question d'un fait; avez-vous lu ce mémoire?

(J'avouai que je n'en avais pas lu une ligne, mais qu'on en disait tout haut des passages dans notre foyer.)

— Eh bien! lisez. Et vous verrez si le public

n'en peut pas conclure des choses fort graves. C'est comme si l'on avait écrit : « On mène le jeune monarque. Son auguste compagne déroge à la majesté de la feue reine, jusqu'à se mêler des intrigues de théâtre et des querelles de comédiens. »

(Ceci était dit encore à voix basse, même pantomime que tout à l'heure.)

—Les comédiens français sont ordinaires du roi, répondis-je avec assez d'émotion et sans baisser la voix, à son exemple; ils appartiennent à sa maison. La reine aime les arts; il serait triste de voir le Théâtre-Français exclu de la protection qu'elle daigne accorder à tous. D'ailleurs, dans cette affaire, les malveillans ont interprété, impossible que Sainval ait mis dans ses mémoires...

— Non pas en toutes lettres, mais c'est sous-entendu. Comme quand on veut esquiver « vous en avez menti ! » par « vous vous êtes trompé. »

(Elle s'était levée alors, et m'avait douce-

ment poussé de révérences jusqu'à l'entrée opposée à la porte vitrée; je vis qu'il fallait prendre congé.)

— D'après ces impressions, il ne faut donc plus compter sur la réparation d'une injustice?

— Attendez tout du temps, et... recommandez à l'exilée de ne plus écrire.

Je me retirai consterné, et j'allai rendre compte à mademoiselle Sainval de l'inutilité de ma démarche; je lui fis sentir combien la cause de son aînée et sa propre position étaient délicates, je parvins à la décider à reparaître, pour ne pas rompre en visière avec la cour, ce qui aurait compromis inévitablement son état et nui aux intérêts de sa sœur.

Elle rentra dans *Tancrède*. Nous étions tous dans l'attente. M. le duc lui-même redoutait ce moment comme une épreuve. C'était une espèce de champ-clos : l'ancien jugement de Dieu. Le dieu commençait à devenir difficile à vivre, depuis long-temps le public des petites places, de littéraire qu'il était jadis, se faisait peuple, et sa

justice n'avait pas toujours des formes aimables. Les esprits sérieux remarquaient surtout qu'il ne manquait jamais de se mettre en opposition avec les idées de la cour (lors de la pièce de *l'Honneur français*, c'était la cour qui suivait les idées du parterre), on juge de quel côté pencha la balance cette fois-ci. Le rôle d'Aménaïde devenait tout allusions. Sainval entra : les applaudissemens éclatèrent ; ils furent si vifs, ils produisirent sur elle une si forte impression, qu'elle tomba évanouie sur le théâtre. On l'emporta sans connaissance, la pièce fut suspendue; mais enfin , ayant repris l'usage de ses sens, elle répandit l'émotion dont son ame était encore pénétrée sur les diverses parties de son rôle, chaque mot portait, Aménaïde alla aux nues. On aurait dit qu'elle voulait dédommager le public de l'absence de sa sœur; l'ivresse du parterre fut à son comble, et à ce vers :

« L'injustice à la fin produit l'indépendance! »

les trépignemens, les transports, les éclats, partirent à ébranler la salle. Sainval! Sainval! LES DEUX SAINVAL! s'écriait-on; puis on cessa pour l'écouter, et à chaque entrée nouveaux élans, nouvelle demande : LES DEUX SAINVAL! Cette fois, la garde n'y put rien. Le parterre, ainsi monté aurait lutté contre un régiment. Quel déboire pour madame Vestris! et pour le duc de Duras, qui subit ainsi les cinq actes dans l'angle de sa loge!

Pour en finir, la littérature périodique s'en mêla. Ce brouillon de Linguet, par exemple, en parlant de l'affaire, s'avisa d'appeler le gentilhomme de la chambre le bâtonnier des comédiens, faisant ainsi allusion au bâtonnier de l'ordre des avocats, contre lequel on sait que lui, Linguet, était toujours en guerre. Outré de colère, le maréchal lui fit écrire qu'il eût à s'abstenir désormais d'entretenir le public de cette affaire, ou que, pour justifier le titre qu'il lui donnait, il le ferait bâtonner d'importance. —

« Tant mieux ! répliqua le caustique avocat, je serais fort aise de lui voir faire usage de son bâton de maréchal, une fois dans sa vie. »

XVII

—

Dorat.

A quelle occasion je fais sa connaissance. — Mademoiselle Fanier. — Dorat est notre homme. — Son *dada*. — Sollicitations de mademoiselle Fanier. — Dorat veut porter un grand coup. — ROSEIDE. — PIERRE-LE-GRAND. — Comité des succès. — Bonne foi de Dorat. — Gravures, vignettes, culs-de-lampe. — Anecdote.

Un peu avant les troubles de cette mémorable année théâtrale, je fis la connaissance personnelle de M. Dorat; je dirai d'autant plus volontiers à quel propos, que ce sera expliquer

ainsi la note favorable mise sur mon compte dans le *supplément à la Gazette de France.*

Molé continuait à me montrer de la froideur et même de la malveillance; il paraissait disposé à saisir toutes les occasions de me nuire, et j'attendais, moi, le moment de lui prouver que je n'étais pas disposé à le souffrir.

Peut-être n'ai-je pas dit qu'alors la Comédie-Française était encore dans l'usage de ne point mettre sur l'affiche le nom des acteurs qui devaient jouer dans la représentation annoncée; de sorte, que le public qui s'attendait à voir l'acteur aimé, ne trouvant le plus souvent que son double, murmurait ou même faisait mieux (c'est pis que je devrais dire). Nous appelions la première manifestation être *hué;* et la seconde... on le devine.

Un jour, on afficha la tragédie de *Zaïre.* Molé devait jouer Nérestan; à trois heures il fait dire qu'il est indisposé. On vient de suite m'avertir que je dois remplacer mon chef d'emploi : je réponds que je suis tout prêt. En effet, j'entre en

scène, et le public, qui s'attendait à voir l'acteur chéri, fait éclater son mécontentement. Je n'en continue pas moins mon rôle, quoique dévoré de chagrin. En rentrant dans les coulisses, la première personne que je vois, c'est Molé, qui semblait n'y être venu que pour jouir de mon embarras; je ne lui donne pas le plaisir qu'il se promettait; je me promène de long en large, ayant l'air tellement occupé de mon rôle que je ne vois personne autour de moi. Le second acte commence. J'entre à ma réplique; Molé tend la tête pour voir l'accueil qu'on fait à son double, et moi, je salue le public et je dis : « Messieurs, j'ai dû remplir mon devoir en jouant le rôle de Nérestan; mais M. Molé est en ce moment au théâtre, et j'ai l'honneur de vous annoncer qu'il jouit de la santé la plus parfaite. » — Messieurs le voilà! s'écrie une voix qui part de l'avant-scène des secondes, puis, un homme se lève désignant Molé; celui-ci stupéfait, étourdi de ma harangue et de l'action de l'interlocuteur du dehors, était cloué là, comme pour justifier mon dire. Le public applaudit, et mon défenseur

plus que les autres : Nérestan alla bien, et Molé n'eut plus envie de me jouer de ces tours.

Mon généreux spectateur était Dorat; on juge si ce fut avec empressement que j'acceptai une amitié qui venait à moi d'une façon si franche et si cordiale.

Dorat avait été long-temps l'homme le plus couru de toutes les femmes du jour; poète officiel des beautés à la mode, il allait éparpillant sur elles, madrigaux galans, épîtres badines et héroïdes passionnées; c'était l'aigle des jolis riens; vif, inconstant, ami des plaisirs et de l'indépendance, il se laissa pourtant fixer par notre camarade Fanier.

Cette excellente Fanier, comme elle l'aimait! non pas d'amour maintenant, mais d'une bonne amitié de ménage. C'était un dévouement de tous les jours, attentive et tendre, faisant sa principale occupation d'éviter des peines à son ami Dorat, préparant avec sollicitude les événemens favorables, éloignant les événemens fâcheux, dirigeant le poète dans ce sentier, qu'il

appelait majestueusement « le chemin de la gloire » : on peut dire que s'il ne l'atteignit pas, elle lui prêta du moins le bras pour l'atteindre. On en jugera.

J'étais fort curieux de connaître un homme à la mode, et en vérité, je trouvai en voyant Dorat, que la mode a de singuliers caprices! Il était passablement laid; je dois pourtant m'empresser d'ajouter qu'il y avait dans son regard une finesse, et dans sa personne je ne sais quel air de légèreté, qui, contrastant avec sa figure, faisait de tout cela un total à la fois original et piquant. C'était du reste l'homme de France qui savait le mieux combiner une harmonieuse opposition entre la couleur du frac et celle du gilet; qui entendait en maître l'assortiment d'une toilette, le bon air d'une coiffure, et était doué de plus de tact pour s'embaumer des senteurs convenables, d'après certaines études à lui particulières; chaque nuance de ses ajustemens atteignait à tel point la perfection, tout son ensemble avait un aspect tellement net-

toyé, qu'il était parvenu à se donner une certaine ressemblance avec ces jolis encadremens à vignettes dont il porta le luxe à un si haut degré.

C'était notre poète à nous ; il avait embouché la trompette héroïque pour la Comédie-Française, et depuis la publication de son poème de *la Déclamation*, où il avait loué avec autant de talent que de goût nos meilleurs acteurs et nos meilleures actrices, nous en avions fait notre Benjamin. Ce petit amour de famille nous coûtait cher quelquefois ; mais il fallait bien payer en reconnaissance ce qui nous avait été donné en éloge.

Dorat usait de la Comédie-Française en enfant de la maison, le public le gâtait moins que nous cependant ; mais entraîné, malgré beaucoup de chutes, dans la carrière dn théâtre par le succès de son *Régulus* et de sa comédie *la Feinte par amour*, il pensait que nous l'aiderions à gagner l'Académie. L'Académie était son *dada;* que d'épigrammes pourtant il lançait contre elle !

il est vrai qu'à chaque vacance, il se radoucissait et flattait même la cruelle. Je n'ai jamais si bien compris la différence qu'il y a entre trente-neuf et quarante.

Mademoiselle Fanier parlait pour lui, sollicitait ses amis, les mettait en avant, et cherchait à étendre son influence. Elle aurait, je crois, fait la coquette avec tout le corps académique, uniquement pour gagner des voix à notre ami. Elle allait s'enquérant de l'âge des quarante, de leur tempérament, de leurs maladies.—Celui-ci va-t-il en carrosse?—Cet autre ne peut-il aller qu'à pied? Un accident peut arriver à celui qui marche; le mors aux dents peut emporter le cheval de celui qui a voiture. Avait-elle un thermomètre, c'était dans un but analogue; regardait-elle où en était la température, c'était toujours en vue de l'Académie. L'orage, la tempête, le froid excessif ou une chaleur de vingt-huit degrés, marquaient pour elle, d'après leur variation : — fauteuil, — discours de réception—ou attente. Non pas qu'elle et Dorat

ne fussent les meilleures gens du monde; je suis certain, que si l'on était venu leur dire, que l'abbé Trublet ou tel autre grand homme de même étoffe allait mourir d'un catarrhe, Fanier se serait ruinée en jujubes pour le sauver, et Dorat aurait fourni la bonbonnière.

L'Académie! l'Académie! tel était le cri du petit ménage Dorat-Fanier. Or, vers ce temps-là, je ne sais quelle unité du chiffre des immortels vint à disparaître; aussitôt la verve de Dorat de s'allumer, et la Comédie-Française de recevoir le contre-coup.

Nous battîmes en brèche les répugnances académiques avec deux fois cinq actes : *Roséide* et *Pierre-le-Grand* eurent un succès étourdissant; Dorat avait fait les pièces, et nous avions fait le public.

Quand je dis que nous eûmes un succès étourdissant, je m'explique ; c'est-à-dire, que nos amis y mirent du zèle; mais par exemple, à *Pierre-le-Grand*, tout ne fut pas si bien qu'il ne

nous fallût prendre d'autres arrangemens et méditer un nouveau plan de bataille.

On saura que nous avions, pour la plus grande gloire de Dorat, des assemblées préparatoires ou délibératoires, où nous nous concertions pour prendre nos mesures littéraires : ceci était un peu le secret de la Comédie.

Après la première représentation de *Pierre le Grand* [1], du 3 septembre 1779, les conseillers de l'auteur et ses amis intimes se rendirent chez mademoiselle Fanier; Dorat nous y attendait (j'étais alors du nombre des élus). Tout le monde en chorus trouva la pièce superbe, et surtout madame la comtesse Fanny de Beauharnais qui s'intéressait d'autant plus à son succès, qu'elle avait prêté à Dorat deux vers bien à elle; l'un, au commencement du deuxième

[1] *Pierre-le Grand* était la refonte de *Zulica*, revue, corrigée et augmentée; Zulica n'avait pas eu de succès en 1770, et malgré ses neuf années de repos et son nouvel appareil, le public ne s'y méprit pas, et Dorat fut éloigné plus que jamais de l'Académie.

(*Note de l'Éditeur.*)

acte, et l'autre, l'avant-dernier de la troisième scène du cinquième acte; précisément ceux-là avaient été assez ballottés, et l'aimable comtesse mêlait, je crois, un peu d'amour de mère à son enthousiasme.

L'ordre du jour était d'obvier à la malveillance d'un parterre illettré, en sacrifiant certains endroits qui, disions-nous, « n'étaient pas à sa portée. »

Voici la liste de l'association pour les coupures, ratures, coutures et changemens de *Pierre le Grand*, association constituée, comme par le passé, en comité de succès.

MESSIEURS :

De La Bouillerie, aide-de-camp du régiment des gardes-françaises; amateur très-assidu.

Président d'Héricourt; aimé littéralement de Fanier, épouse littéraire de Dorat.

Sanguin de Roulé, conseiller au parlement; aussi amateur.

Marquis de Saint-Marc, le gascon de Vol-

taire ; auteur d'Adèle, de Ponthieu, à l'Opéra.

Lemierre, auteur tragique.

Dudoyer, auteur donnant dans les deux genres, en attendant qu'il réussît dans l'un ou dans l'autre.

Fleury.

MESDAMES :

Comtesse de Beauharnais. On disait d'elle qu'elle faisait son visage et ne faisait pas ses vers; je ne sais si la dernière assertion est fondée; quant à son visage, si elle le faisait elle y mettait de la maladresse.

Fanier, enfin ; l'amphytrion littéraire.

Je ne révélerai pas le mystère de notre délibération ; je ne dirai pas quels vers furent coupés, quels autres créés, quelle sentence à effet fournit Lemierre, de quel hémistiche Dudoyer enrichit le régénérateur de la Russie ; c'était à qui apporterait son contingent, celui qui proposait un point n'y mettant d'ailleurs pas plus de fierté que celui qui n'avait proposé qu'une virgule. Dans cette savante assemblée, mon rôle était

bien petit, moi, pauvre diable sans science et ne pouvant opiner que du bonnet : ce que je fis, à la satisfaction générale.

Il y avait une singulière chose à observer au milieu de ces dispositions belliqueuses : c'était Dorat, nous aidant dans tout cela, et puis ensuite, avec cette bonne opinion qui ne fait faute à nul auteur, croyant dans la pleine sincérité de son ame au véritable succès du lendemain.

Le lendemain, la pièce alla aux nues.

Le lendemain, le public ne vint pas.

Le lendemain, Dorat en appella à la postérité de l'indiférence de ses contemporains ; il avait une haute confiance en la sagesse de ce tribunal futur ; mais en attendant, la critique du jour reprocha au poète d'avoir mis en scène un prince célèbre, presque de notre temps, sans tirer parti des beautés qu'offrait un tel caractère, créateur d'une nation nouvelle et se montrant à la fois grand politique et grand législateur.

Demander de tels développemens à Dorat !

il fallait lui demander de jolis vers, de gracieuses épîtres, des gravures, des vignettes, ou tel autre luxe d'accessoires; et à propos de ce genre de séduction, Fanier disait en désespoir de cause, mais bien bas : « Ah! si nous avions pu représenter la tragédie de notre ami avec des culs des lampes, nous avions le fauteuil! »

Je ne laisserai pas Dorat et ses estampes sans rapporter une aventure plaisante qui lui arriva avec Marillier le dessinateur, à l'occasion d'une gravure, que ce poète lui demandait pour mettre en tête de son *Célibataire*, dédié à la reine.

Il était question cette fois-ci de se surpasser, il fallait de l'allégorique, du mignard, du flatteur. C'était en 1775, le sujet prêtait; les jeunes monarques montaient sur le trône, le couple auguste en était l'aurore d'un jour brillant; il s'agissait de traduire avec le crayon, ces vers :

« Astre heureux qui luis sur la France,
« Toi dont les regards indulgens
« Feront éclore les talens,
« Et deviendront leur récompense.

Dorat avait passé une matinée avec Marillier; ils avaient combiné, calculé, essayé, et n'avaient rien conclu. Ils étaient même en discussion; Marillier impatienté se fâche et sort, Dorat le suit; toujours disputant, toujours marchant, ils arrivent de la rue Dauphine, d'où ils partaient, près de la rue Grenelle.

— Un soleil levant dans un médaillon, dit Marillier, je ne sors pas de là; voilà votre *astre heureux*.

— Oui, mon cher; mais un aigle aux ailes étendues, je vous en prie! comme image des talens; un aigle qui fixe le soleil, et se ranime à ses regards!

— Il faudrait le prendre à l'œuf votre aigle, puisque vous voulez le faire éclore.

— Eh non, Marillier; éclore est une figure, une image; je demande que l'aigle ait les ailes étendues.

— Où le placerez-vous?

— Au-dessus du médaillon.

— C'est modeste; vous voulez protéger le soleil!

— Mais mon cher, en le mettant au-dessous, on aurait l'air de le soutenir, votre soleil!

— C'est parbleu bien le vôtre!

Et là-dessus, nouvelle discussion; le poète veut se faire comprendre, le dessinateur aussi; on cherche un crayon, on n'en a pas; Mazillier tournait la rue de Grenelle; là se trouvait un épicier; une boite à céruse s'offre aux yeux des dissidens: heureuse occasion! Mazillier en saisit un morceau, Dorat l'imite, et tous deux cherchent une porte, un panneau, une surface quelconque, pour retracer leur idée.

Ils ont trouvé, ils dessinent à qui mieux mieux; Dorat s'échauffe, Mazillier de même, et les voilà s'en donnant à l'envi........ Oh! prodige! la surface sur laquelle ils dessinent, s'agite, s'ébranle, change de place et part! Ils n'ont que le temps de se mettre de côté, ils avaient abîmé de blanc le panneau d'un carrosse. Dorat, qui tenait à sa pensée, et qui la

voit partir au grand trot, court après, appelant le cocher à cris redoublés. La voiture ne s'arrête pas, il la suit; enfin, après une galopade d'un quart d'heure, il arrive suant, haletant, passe comme un fou sous une porte cochère, entre dans une cour et s'arrête quand on mettait sa vignette sous la remise.

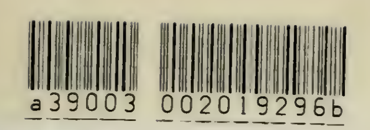
Peut-être Dudoyer qui racontait cela exagérait-il; mais le fait est que la fortune de ce pauvre Dorat avait été dépensée en gravures, et le public le savait si bien, qu'après chacun de ses non succès, il disait : « Celui-ci a du moins une ressource dans ses naufrages; il se sauve de planche en planche. »

Mettant ce petit travers à part, Dorat était un honnête homme, un ami dévoué, et même un auteur de beaucoup d'esprit; mais il écrivait plus qu'il ne travaillait, et il a passé toute sa vie à prouver qu'il n'y a rien de pire quand on a du talent, que de vouloir chercher le génie.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.


a39003 002019296b



